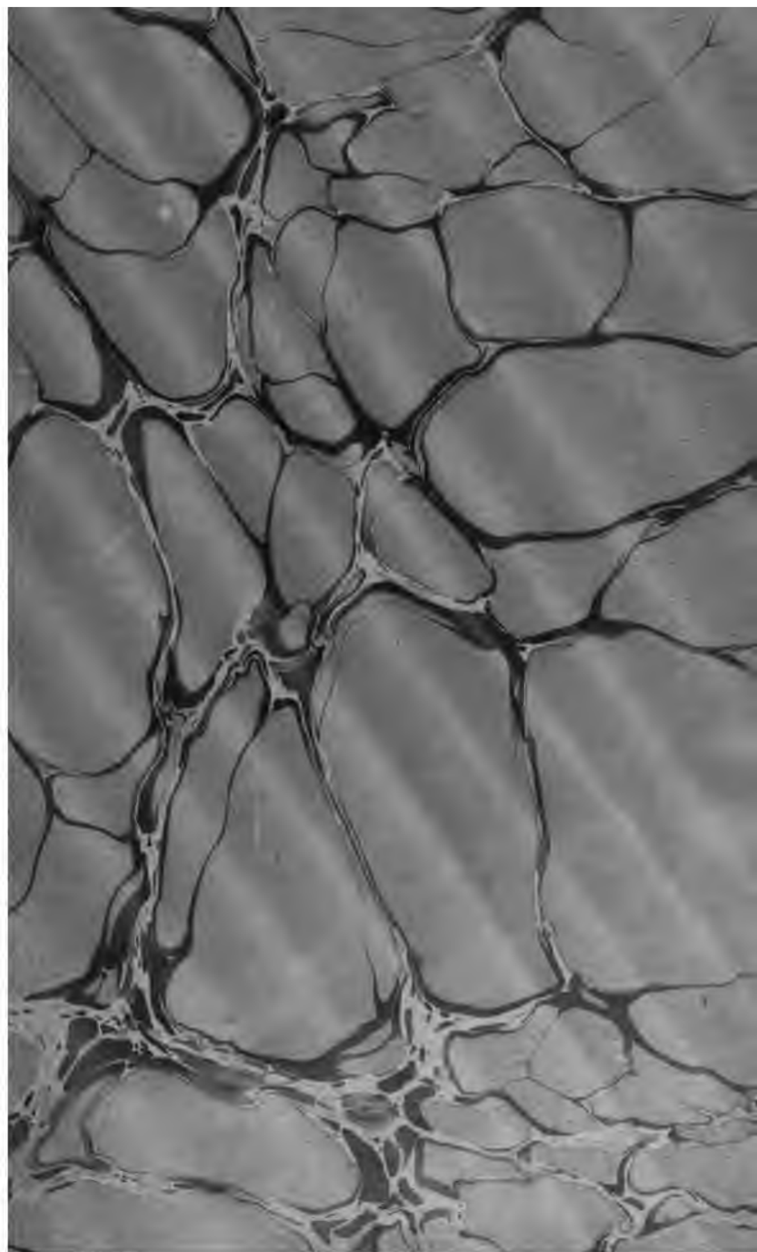

a39015 01802817 8b


LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS





W. O. Thieme

LA

# SOCIÉTÉ FRANÇAISE

## AVANT ET APRÈS 1789

# DU MÊME AUTEUR

---

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET, 2 vol. in-8. Calmann Lévy. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

UNE ANCIENNE COLONIE FRANÇAISE : LE CANADA (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier-15 février 1885).

LES ALIÉNÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre-1er novembre 1886).

LES SYNDICATS PROFESSIONNELS ET AGRICOLES, Paris, Guillaumin, in-8, 1888 (Étude parue dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1887).

LE RÉGIME MUNICIPAL DE PARIS ET DES GRANDES VILLES ÉTRANGÈRES (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre-1er décembre 1888.

LES CAUSEURS DE LA RÉVOLUTION, in-18. Calmann Lévy, avec une préface du duc de Broglie, 2e édition. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

LE PRINCE DE LIGNE ET SES CONTEMPORAINS, in-18. Calmann Lévy, avec une préface de M. Charles de Mazade, 2e édition.

ORATEURS ET TRIBUNS, 1789-1794, in-18. Calmann Lévy, avec une préface de M. Jules Claretie. 2e édition.

UNE INDUSTRIE PASTORALE (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1890).

LES COMÉDIENNES DE LA COUR, LE THÉATRE DES PRINCES DE CLERMONT ET D'ORLÉANS (*Revue des Deux Mondes*, 15 août-15 septembre 1891).

*SOUS PRESSE*

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ AU XVIIIe SIÈCLE.

*EN PRÉPARATION*

LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS.

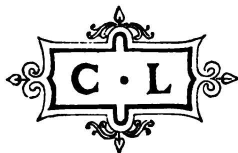
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT L'ÉMIGRATION.

---

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

VICTOR DU BLED

# LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AVANT ET APRÈS 1789




PARIS
CALMANN LÉVY ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

A MON TRÈS CHER AMI

M. CHARLES BULOZ

Directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

HOMMAGE DE MA PROFONDE ET RECONNAISSANTE AFFECTION

VICTOR DU BLED.

# AVANT-PROPOS

Les études qui composent ce volume ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*, et continuent un ouvrage d'ensemble où l'on essaie de peindre la société d'autrefois. L'auteur n'a pas la prétention de présenter au public un tableau complet : il voudrait seulement mettre en relief, rattacher quelques traits épars, et, prenant un peu partout ses couleurs, dans les livres, les conversations, les salons du xviiie siècle, dans les drames et les misères de l'émigration, à la cour, au théâtre, à l'Académie, à la tribune, évoquer ce monde absurde et charmant, rappeler ses travers et ses qualités, ses sympathies et ses haines, tant de généreux enthousiasmes paralysés par l'égoïsme, la routine, enfin, à travers mille menus détails,

montrer la fatalité de l'expiation, le lien logique qui unit la révolution et l'ancien régime. Aussi bien le XVIII$^{e}$ siècle a-t-il été déjà exploré, et, sans parler des innombrables historiens qui ont raconté le drame gigantesque de la fin, beaucoup lui ont apporté le tribut de leurs talents : Sainte-Beuve, le maître inimitable, infaillible quand il décrit les personnages du second ordre, moins impartial lorsqu'il s'attaque aux écrivains du premier; Villemain, Nisard, Tocqueville, de Goncourt, Émile Faguet, avec leurs pénétrantes analyses; le duc de Broglie qui, dans ses belles études diplomatiques, éclaire le dédale des cours, des intrigues ministérielles, démonte la machine gouvernementale européenne avec la dextérité de l'inventeur maniant l'instrument qu'il a créé; M. Taine dont le livre nous présente en quelque sorte la synthèse de l'époque; MM. d'Haussonville, Lucien Perey, Gaston Maugras, de Lescure, bénédictins aimables qui découvrent sans cesse des terres vierges et marient la grâce à l'érudition. Une telle énumération demeure forcément très incomplète, mais peut-être pourra-t-elle fournir une indication aux

personnes qui voudraient avoir de vives clartés sur ce temps, connaître ce qu'en ont pensé ceux qui en ont le mieux parlé.

En pénétrant aujourd'hui dans quelques grands salons, j'ai voulu rappeler comment on y aimait d'amour ou d'amitié, ce qu'on y disait et faisait, combien ils varient d'aspect selon la femme qui les dirige et l'homme qu'elle écoute : tantôt sérieux, presque politiques, tantôt frivoles et mondains à l'excès, ceux-ci plus littéraires, voués au culte de l'esprit, et ceux-là plus philosophiques, quelques-uns tournés vers les idées libérales, d'autres aveuglément asservis aux préjugés les plus surannés. Spectacle curieux, plein de contrastes où la verve d'un observateur trouverait de quoi s'exercer à loisir! Chemin faisant, a surgi un poète à peu près inconnu, le chevalier de l'Isle, et il m'a été permis de mettre à profit ses manuscrits : j'ai tâché d'en user avec réserve, de ne point succomber à la maladie de l'inédit. Car c'est maintenant une manie, un véritable délire : autour du plus mince document, échappé des archives d'une famille ou d'un ministère, on bat la grosse caisse, on se rengorge comme si

l'on avait découvert la pierre philosophale et la quadrature du cercle; et trop souvent cet inédit n'est que du faux inédit, sans aucune valeur, ces nouveautés ont été racontées déjà en meilleurs termes; ou bien encore on noie dans un fatras indigeste une pièce précieuse, on écrit trois cents pages avec ce qui pouvait utilement en fournir cinquante. Combien méconnaissent cette vérité élémentaire que, l'histoire étant une science et aussi un art, l'emploi mesuré du document inédit restera toujours une des conditions essentielles de cet art!

On m'a reproché l'abus des citations et de l'anecdote dans les précédents volumes [1] : le grief n'est que trop fondé. S'il fallait cependant plaider les circonstances atténuantes, je répondrais : On tombe toujours du côté où l'on penche, et peut être vaut-il mieux, pour plaire, compter peu sur soi-même et beaucoup sur les autres, présenter une pensée originale du voisin qu'un lieu commun de son cru. Il s'agissait d'abord d'un travail qui eût rappelé les

1. *Les Causeurs de la Révolution*; *Le prince de Ligne et ses Contemporains*; *Orateurs et Tribuns.* 3 volumes in-18, Calmann Lévy.

*Historiettes* de Tallemant des Réaux, puis le cadre s'est agrandi, il faut suivre ses exigences, et, pour le remplir, de nouveaux volumes deviennent nécessaires : *la comédie de salon au siècle dernier, la société française pendant l'émigration, sous le Directoire, sous Napoléon Ier*, etc... Est-ce que, d'aventure, le meilleur moyen de démêler un personnage ne consiste pas à le laisser parler lui-même, et n'est-ce pas aussi un travers de se substituer à lui, de l'étouffer sous un tel amas de commentaires que le lecteur le perd entièrement de vue pour n'admirer plus que son historien? Est-ce qu'à l'abus de la citation on ne pourrait pas opposer l'abus de la non-citation, et ceux qui s'imaginent ne jamais citer ne sont-ils pas les dupes de leur orgueil ou de leur défaut de mémoire? Aux grands vaisseaux les grandes mers! Il n'appartient qu'à un petit nombre de satisfaire aux lois de l'idéal littéraire, de citer ou d'imiter avec génie, en donnant, comme Montaigne, comme Molière, comme Chateaubriand, la sensation de la pensée originale fondue avec la pensée de ceux qui les ont précédés. Socrate se comparait à une coupe où affluaient les eaux

de sources étrangères au profit de ses auditeurs; mais ces eaux, mêlées dans la coupe enchantée, y produisirent un divin breuvage, le breuvage de vérité, de beauté esthétique et d'harmonie morale.

Et ceci prouve une fois de plus que chacun de nous cherche à ériger en principes ses pratiques et ses infirmités coutumières.

VICTOR DU BLED.

UN

# AMOUR PLATONIQUE

## AU XVIIIe SIÈCLE

---

## MADAME DE COIGNY ET LAUZUN[1]

### I

Il peut sembler étrange qu'on vienne parler d'amour platonique au XVIIIe siècle, plus étrange encore qu'un sentiment pareil ait eu pour héros Lauzun, duc de Biron : Lauzun, le descendant de l'homme qui sut toucher le cœur de la Grande Mademoiselle, séducteur en quelque sorte par droit

1. *Lettres de la marquise de Coigny;* Jouaust, 1884. — *Mémoires de Lauzun*, de la duchesse de Gontaut, de Talleyrand. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. IV. — Madame de Tracy, *Essais divers*, t. Ier. — Pallain, *la Mission de Talleyrand à Londres en 1792*, 1 vol. in 8°; Plon. — Lescure, *Rivarol et la Société française*. — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits*.

héréditaire, le roué des roués, l'auteur de ces Mémoires tellement indiscrets, que beaucoup, pour l'honneur de son nom, peut-être aussi pour l'honneur de leurs familles, de leurs amis, proclamèrent apocryphes ou falsifiés; Lauzun, le favori de ces grandes dames auxquelles leurs maris permettaient tout, sauf les *princes et les laquais*, qui, interrogé sur ce qu'il dirait si sa femme, qu'il n'avait pas vue depuis plusieurs années, lui annonçait une grossesse, répondit cyniquement : « Je lui écrirais : je suis charmé que le ciel ait enfin béni notre union, soignez votre santé, j'irai vous faire ma cour ce soir! » Du libertinage, de la galanterie sensuelle, des feux follets allumés par la vanité, le caprice, éteints bien vite par l'inconstance, voilà ce qu'on accorde communément au XVIIIe siècle : parfois, un de ces attachements dont la durée atténue l'irrégularité, amitiés décentes, revêtues d'une sorte de mystère et d'ailleurs pleines de charme, qui, par exemple entre la marquise de Lambert et Saint-Aulaire, madame de Rochefort et Nivernois, madame de Sabran et Boufflers, madame du Marchais et d'Angivilliers, corrigent les amertumes d'unions mal assorties, donnent l'illusion du bonheur conjugal, et, tolérées, respectées même par le monde, se légitiment souvent par un mariage. Et comment ne pas juger sévèrement cette époque,

lorsqu'on entend ses moralistes, ses philosophes fulminer eux-mêmes sa condamnation, lorsqu'on les voit donner l'exemple des faiblesses, de l'immoralité qu'ils reprochent aux accusés? Mademoiselle de Lespinasse se lamentant d'avoir perdu la seule vertu qui lui restât, la *vertu de la fidélité;* la marquise de Mirabeau remettant à ses amants des certificats de ses relations avec eux; cette duchesse répondant à un vieil adorateur timide : « Que ne le disiez-vous? vous m'auriez eue comme les autres »; les Mémoires du temps, l'orgie de la Régence, les vices de Louis XV, tant d'autres témoignages, composant le plus formidable dossier, ont fourni la matière du terrible réquisitoire prononcé en 1789 contre l'ancien régime, répété sans cesse avec succès depuis cent ans.

Les faits sont des courtisans commodes : ils démontrent presque toujours ce qu'on veut qu'ils démontrent, se prêtent à toutes les hyperboles, se métamorphosent en pamphlets et en éloges, en satires et en apothéoses. Chacun de nous, du plus au moins, réédite à sa manière l'apologue du voyageur et de la femme rousse : très peu s'inquiètent de comparer, d'aller au fond des choses, de tenir compte des exceptions, des arguments qui contredisent leur opinion. Sans aller jusqu'à nommer avec Michelet le XVIII$^{e}$ siècle : le grand siècle, je

trouverais aisément de quoi le célébrer; on a ramassé vingt mille faits contre lui, on peut en citer tout autant qui le réhabilitent et le magnifient. Qu'on lise Tallemant des Réaux, Saint-Simon, les historiens du XVIIe siècle, ses prédicateurs : la cour et la ville retentissent de trop nombreux scandales, seulement le vice alors est guindé, majestueux en quelque sorte et grandiose. Et les vices du XIXe siècle, plus répandus peut-être, plus démocratiques et moins élégants, nous permettent-ils de le prendre de si haut avec ceux du précédent? Oui, sans doute, il y a à cette époque quelques milliers de personnes dont le plaisir est l'unique loi, dont les fantaisies avilissent les règles de la morale, qui, avec Besenval, considèrent le mariage comme un acte utile à la fortune et comme un inconvénient dont on ne peut se garantir qu'en supprimant tous les devoirs, qui, en un mot, vivent dans un tourbillon perpétuel de corruption. Et malheureusement elles remplissent de leurs aventures les Mémoires, les oreilles de la foule : ce sont toujours les mêmes qui aiment, qui sont aimées, qui séduisent et qui sont séduites. Une partie de la noblesse de cour, des abbés à bénéfices, quelques membres du haut clergé vivent en dehors du devoir : mais, dans la noblesse de province, dans la haute bourgeoisie, l'église de France, l'armée et la magistra-

ture, quelle dignité de mœurs, que de fortes vertus, quel respect des saines traditions! Combien demeurent irréprochables, sans fracas, sans ostentation; combien ressemblent à cette amie de la princesse de Lamballe que le vicomte de Sérent courtisait, l'assurant qu'entre honnêtes gens la plus tendre amitié succède à l'amour; elle lui répondit avec grâce : « Eh bien! succédons dès aujourd'hui; nous nous épargnerons les remords ». Seulement les ménages heureux n'ont pas d'histoire, les travers de la société s'étalent au grand soleil, ses qualités restent cachées à l'ombre, et personne ne s'avisera d'énumérer les soupirants éconduits par une femme honnête, tandis qu'on commente avec empressement la moindre faiblesse ou la simple hypothèse d'une faiblesse; deux pies dans un bois y mèneront toujours plus de tapage que trois cents tourterelles. Que diraiton d'un Chinois qui prétendrait écrire notre histoire en étudiant seulement la *Gazette des tribunaux?* Combien font comme ce Chinois, quand ils jugent leurs adversaires, quand ils accueillent les systèmes qui flattent leurs préjugés ou leurs rancunes!

Mais ceux-là mêmes qui ont failli, doit-on les accabler sans miséricorde, les décréter à tout jamais incapables d'une bonne action, et, comme

nos faiseurs de tragédies, faut-il proclamer l'unité du caractère? Les libertins seront-ils toujours des libertins, les héros n'auront-ils que des heures d'héroïsme, les honnêtes gens n'hésiteront-ils pas quelquefois entre Dieu et le diable, cet état qui semblait si naturel à madame de Sévigné? Et n'est-ce pas le premier principe d'une psychologie sérieuse que cette diversité ondoyante des idées, que ces contrastes perpétuels entre la volonté et le cœur, entre l'imagination et la raison? Des personnages tout d'une pièce, qui sont toujours eux-mêmes, dont on peut prédire la conduite à coup sûr dans chaque circonstance, on en rencontre assurément, mais comme on rencontre des phénomènes. M. de Lafayette et moi, disait Charles X en 1830, nous sommes les deux seuls qui n'ayons pas changé depuis 1789. Chaque homme est un monde, et chaque tombe recouvre une petite histoire universelle : selon l'événement, selon le jour et l'âge, selon la femme qu'il aime, cet homme sent sa personnalité s'agrandir, se dissoudre ou se confondre, tantôt original et tantôt copie, tantôt rayon et tantôt reflet, tour à tour acteur et spectateur, juge et prévenu.

Tel, par exemple, le duc de Lauzun-Biron, mauvais sujet et grand homme en amour, doué de ce délicieux et fatal don de plaire, élevé pour ainsi

dire sur les genoux de madame de Pompadour, et de bonne heure initié aux faciles mystères de cette galanterie mondaine que Chamfort définit si crûment : « L'échange de deux fantaisies, le contact de deux épidermes », beau, brave, spirituel, ami dévoué, conteur charmant, devinant d'instinct ce qu'il ne savait pas, avec des talents militaires que l'occasion, cette dame d'honneur de la fortune, ou peut-être l'absence d'une volonté forte ne permirent pas de mettre en pleine lumière, attirant les regards par sa magnificence et ses prodigalités à une époque où les grands seigneurs se piquaient de dépenser sans compter, où après la *sérénissime banqueroute*, M. de Guéménée se targuait avec une étrange fierté qu'un Rohan pût *seul manquer de vingt millions;* aimable d'ailleurs et dangereux parce qu'il est passionné, ayant plus de roman que de tempérament, et séduit aussi souvent qu'il est séducteur. Il a l'âme d'un héros, d'un chevalier : au moyen âge, il aurait pris la croix pour conquérir en terre Sainte le paradis, la gloire et l'amour de sa belle; au temps de la Ligue, il eût combattu à côté du Béarnais, rivalisé de bravoure avec Crillon; pendant la Fronde, il eût, pour plaire à mesdames de Chevreuse et de Longueville, suivi les drapeaux d'un Condé, d'un Turenne ; au XVIIIe siècle, son éducation, ses qualités, ses défauts

firent de lui un homme à bonnes fortunes, rôle qui, porté à un tel degré de perfection, confère une sorte de célébrité, ouvertement dédaignée, secrètement enviée par la plupart, la célébrité de don Juan, de Bassompierre, de Richelieu. Sait-on, en somme, quelle réunion de talents variés, de délicatesses infinies, de dévouements obscurément héroïques, exige la conquête entière ou seulement la demi-conquête de certaines femmes, que l'orgueil, le sentiment du devoir, placent à des hauteurs morales presque inaccessibles? L'amour a sa stratégie, sa tactique, ses champs de bataille, semés d'autant de surprises, de larmes, de deuils, hérissés d'autant d'obstacles que ceux où les nations jouent leurs destinées : là aussi, il y a des inspirations subites qui sont en quelque sorte la partie divine de l'art de plaire. Quelques moralistes reprochent à Lauzun le nombre de ses succès féminins ; mais avec un homme comme lui, le nombre ne fait rien à l'affaire et n'empêche nullement la sincérité. Certains êtres résument, condensent une portion de la puissance humaine : Shakespeare a dix mille âmes, Napoléon enferme en lui cent mille volontés, Lauzun possède la force de vingt séducteurs ordinaires. D'ailleurs, en dehors de ses *passades* avec des filles ou avec ces belles dévergondées qui trouvaient de bon goût

d'*avoir eu* ce roi de la mode, et que la marquise de Gontaut représente prenant leurs amants par convenance, les gardant sans attachement et les quittant sans regrets, il n'a guère que des liaisons romanesques, des passions dignes d'un preux du temps jadis et d'un amoureux de 1830; et, chose remarquable, il est quitté bien plus qu'il ne quitte, il éprouve au moins autant d'amour qu'il en inspire.

Quelqu'un a dit plaisamment : il y a quatre manières d'aller à un rendez-vous : avant l'heure, à l'heure, après l'heure, pas du tout, cette dernière est la sublime, on est alors un amant à la mode. Lauzun est fidèle à ses rendez-vous, et ses maîtresses y manquent parfois : lui-même le confessait un jour, en contant cette jolie anecdote[1], pour exprimer la difficulté que les étrangers rencontrent à entendre le français. Milady B... avait eu la bonté de lui donner un rendez-vous au bois de Boulogne et l'inhumanité d'y manquer; après deux heures d'attente, il rentre à son hôtel et envoie un billet pour se plaindre qu'elle lui ait ainsi *fait croquer le marmot.* Milady, qui savait assez mal le français, recourt à son dictionnaire, et, trouvant que croquer signifie manger, que marmot est synonyme d'enfant, en conclut que, dans sa fureur, son amoureux a mangé ou voulu manger un enfant; si bien

1.

qu'une de ses amies entrant à ce moment, elle ne put se retenir et lui cria : « C'est un monstre que ce duc de Lauzun; je ne veux le voir de ma vie; lisez ce qu'il m'écrit ».

Lauzun a cet imprévu gracieux, cet art des découvertes piquantes, des moyens extraordinaires qui vont droit au cœur des femmes, et composent à leur inventeur une sorte d'auréole de fascination. Jugez-en d'après un détail de son intrigue avec miss Marianne Harland, une jeune Anglaise, spirituelle et coquette, fort insensible aux règles du *cant*, qui préférait un amant français à un mari anglais. Son prétendant est un grand chasseur de renards devant l'Éternel, sir Marmaduke Hewel, que « ses petites jambes enflées transportent difficilement près d'elle et par malheur y laissent longtemps ». Cette *énorme masse de chair* a imaginé cette galanterie pour la reine de ses pensées : il a commandé une coupe d'or magnifique qui sera gagnée aux courses d'Ipswich par un cheval de deux mille louis, et qu'il veut offrir à Marianne : « Pourquoi ne viendrais-tu pas aux courses? écrit-elle à Lauzun... Non; toutes réflexions faites, n'y viens pas; tu serais capable de tuer ce vilain animal; attends au moins que je sois sa femme... » Que fait notre héros? Il avait à Newmarket de bons chevaux de courses; il envoie

l'un des meilleurs à Ipswich. Un petit garçon vêtu de noir suivit à merveille ses instructions, resta modestement toute la course derrière le cheval de sir Marmaduke, et, à cent pas du but, passa comme un éclair. On lui donna la coupe, qu'il présenta aussitôt à Marianne, avec un petit billet contenant cette seule phrase : « Sir Marmaduke étant arrivé un instant trop tard, permettez-moi de suivre ses intentions et de mettre la coupe à vos pieds. » L'Anglais pensa étouffer de rage, et les femmes des trois royaumes répétèrent à l'envi le mot de miss Harland : « Il est charmant ! » Lauzun avait reçu, presque comme un héritage de famille, ces manières nobles, cette galanterie ingénieuse, qui éveillent la sympathie, captivent les esprits, et, dans la vie d'un homme, jouent le rôle des fortes pensées dans un ouvrage. Lors du voyage du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, son oncle, le maréchal de Biron, ayant offert un cheval au prince pour assister à une revue des gardes-françaises, celui-ci l'assura gracieusement qu'il n'en avait jamais monté de plus agréable. En rentrant à Pétersbourg, il trouva à la porte de son palais le même cheval, et trois piqueurs à la grande livrée du maréchal : le premier, chapeau bas, tenait la bride ; le second, genou en terre, présentait l'étrier, le troisième avait à la main une

respectueuse lettre d'hommages. Telle était la politesse d'alors.

Étudions maintenant Lauzun aux prises avec la passion, Lauzun amoureux de pied en cap; mettons-le en présence de lady Sarah Lennox, de la princesse Czartoryska, les deux femmes qu'il a vraiment adorées avant de rencontrer madame de Coigny. Lady Sarah, sœur du duc de Richmond, avait tourné la tête du roi d'Angleterre, qui songea un moment à l'épouser : on ne l'admirait pas moins à Paris qu'à Londres. Présenté par son protecteur le prince de Conti, Lauzun, tout d'abord, ne tombe pas sous le charme, et, lorsque les jeunes gens qui voient en lui l'arbitre de toutes les élégances demandent son avis, il observe ironiquement : « Si elle parlait bien le français et qu'elle vînt de Limoges, personne n'y prendrait garde ». Bientôt il se ravise, risque une déclaration et n'obtient que cette réponse : « Je ne veux pas avoir d'amant. Jugez si je puis avoir un amant français qui en vaut bien dix pour le bruit qu'il fait et par les peines qu'il cause... ne parlez pas d'amour si vous ne voulez pas que je vous fasse fermer ma porte. » Lauzun obéit, mais déjà fort énamouré, il ne se rebute point et se décide à attendre des temps plus heureux. Un incident le servit à souhait : madame de Stainville, son ancienne

maîtresse, restée son amie, avait une fantaisie violente pour l'acteur Clairval[1]; de tels goûts n'étaient pas rares alors, et l'on sait la réplique hautaine de Baron à la question d'une grande dame courroucée qu'il osât se présenter chez elle un jour de réception : « Ce que je viens chercher ici? Mon bonnet de nuit! » Cette fâcheuse affaire s'étant ébruitée, le roi donna l'ordre d'enfermer madame de Stainville dans un couvent, et Lauzun se brouilla tout net avec son propre père et avec le duc de Choiseul, beau-frère de la comtesse, qui lui reprochaient amèrement d'avoir reçu les confidences de son amie. Très attristé des malheurs de celle-ci, il les raconte à lady Sarah et lit dans ses yeux la plus tendre compassion. Le même jour, en sortant d'un souper, elle lui remet un papier sur lequel elle avait écrit : *I love you!* Lauzun alors ne savait pas un mot d'anglais : « Il me paraissait bien que cela devait signifier : je vous aime; mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. »

1. On raconte que Clairval consulta Caillot sur cette liaison : « M. de Stainville, dit-il, me menace de cent coups de bâton si je vais chez sa femme; madame m'en offre deux cents si je ne me rends pas à ses ordres. Que faire? — Obéir à la femme, opina Caillot; il y a cent pour cent à gagner. » Stainville fit enfermer sa femme parce que Clairval était en même temps le favori de sa maîtresse, mademoiselle Beaumesnil, de l'Opéra; indignée d'une telle conduite, celle-ci déclara qu'elle ne reverrait jamais le comte.

Dès six heures du matin, il courut acheter un dictionnaire, qui confirma son désir. Depuis ce moment, Sarah ne lui cache plus sa tendresse, mais elle ne lui accorde rien et ne renonce point aux hommages des autres hommes : lui se consumait de jalousie. En repartant pour l'Angleterre, elle adresse une lettre bizarrement sentimentale au prince de Conti pour qu'il autorise son ami à venir la retrouver; en même temps, elle écrit à ce dernier : « Viens par ta présence combler ta maîtresse de la plus grande joie qu'elle peut attendre. Je n'ai pas peur que tu ne comprendras pas mon ridicule français; ton cœur et le mien s'entendront toujours. » Observez qu'en donnant son âme à Lauzun, elle continue à se montrer fort avare de sa personne; c'est en Angleterre seulement, après une longue, une étrange épreuve, qu'elle consent à combler ses vœux. Le lendemain, pendant une promenade à cheval, elle lui propose de tout abandonner, de partir avec elle pour la Jamaïque, où elle a un parent riche qui les recevra avec plaisir. Il allait accepter avec transport, mais elle lui déclare qu'elle ne veut connaître sa réponse que dans huit jours; l'idée lui vint qu'étant un peu coquette, elle pourrait cesser de l'aimer, regretter un parti si violent. Il confessa ses appréhensions : « C'est bon, mon ami, dit-elle assez froidement; vous êtes

plus prudent, plus prévoyant que moi; vous avez peut-être raison; n'en parlons plus. » Elle ne lui pardonna point sa prévoyance, ne vint pas à un rendez-vous, puis lui reprocha de n'avoir pas eu confiance, d'avoir déchiré son cœur et détruit l'amour, le priant de quitter l'Angleterre et de ne plus compter que sur une amitié très tendre. Lauzun s'*évanouit longuement, vomit beaucoup de sang*, et resta plusieurs mois plongé dans une mélancolie sauvage. Plus tard, ayant appris que lady Sarah était malade à Londres, il partit seul à cheval, sans congé, sans passeport, pour passer vingt-quatre heures auprès d'elle. Six ans après, il la revit avec une grande émotion : elle s'était perdue pour lord William Gordon, et, retirée du monde, habitait une petite ferme dans le parc du duc de Richmond : « Embrassez ma fille, Lauzun, dit-elle, ne la haïssez pas, pardonnez à sa mère; et songez que, si elle me perdait, il ne lui resterait d'autre protecteur que vous ». Il promit de se charger de cette enfant quand elle voudrait.

Plus romanesque, plus curieusement mouvementée, semblerait encore la passion de Lauzun pour la princesse Czartoryska, qui, charmante et poétique sans être jolie, toujours sincère dans ses variations, savait si bien se parer de ce qui lui manquait, et qui, afin de payer de retour le prince

Repnine, lequel avait, pour lui plaire, encouru la ruine et la disgrâce de Catherine II, le suivit en exil, oubliant tout, mari, enfants, parents, patrie. C'est l'amour werthérien, avec ses infinis de douleur, avec ses infinis de félicité : évanouissements prolongés, accès de fièvre, convulsions de rage, de désespoir jaloux, duels, crachements de sang, aveux pleins de délicatesse, promesses de chasteté acceptées de bonne foi, subtilités de sentiments, situations extraordinaires, où, partagé entre son cœur et son caractère chevaleresque, le duc agit comme certains héros de Corneille ou de mademoiselle de Scudéri : rien ne manque à cette aventure, plaidoyer inconscient en faveur du droit divin de la passion. Par instants même, notre paladin savoure l'amère volupté du sacrifice, et comprend qu'à l'amour seul il appartient d'inspirer des tristesses dont on le remercie, de payer des mois de peine par un regard, une parole, une main furtivement pressée. J'ai cru que chaque fois ce serait la dernière, gémissait une jolie femme à laquelle on reprochait mainte faiblesse : Lauzun, lui, est convaincu qu'il aimera toujours celle qui vient d'enchaîner sa pensée. La princesse part-elle pour la Pologne, il l'accompagne jusqu'à deux lieues de Varsovie. Apprend-il qu'elle est souffrante, il part secrètement, arrive sans être reconnu : « Les besoins de

mon cœur, lui dit-elle, me font toujours deviner tes actions. » Une seconde fois, il revient, et, caché dans une grande armoire, derrière le lit de la princesse, assiste pendant trente-six heures à ses couches; puis il passe un mois incognito dans une ferme, à quelques lieues de son château. De belles Polonaises, l'électrice de Dresde, s'efforcent de lui faire oublier son amie : il résiste à leurs envoûtements. Afin de se rapprocher, dans l'espoir d'être ambassadeur de France à Varsovie ou à Pétersbourg, il se met à lire une foule d'ouvrages sur les affaires de Pologne et de Russie, rédige des mémoires pour les ministres, essaye de négocier une alliance entre Catherine II et Louis XVI. Et comment finit cette belle passion? Par la faute de la femme, cette fois encore. « Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes : on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la palatine de Polosk et que M. Braniski (grand général de la couronne) passait sa vie chez elle : je lui en écrivis fortement; mes représentations furent mal reçues. J'osai redemander mon enfant; je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait... » Comment, après une telle épreuve, ne l'aurait-on pas reçu par acclamation membre de l'*Ordre de*

*la Persévérance*, établi par mesdames de Genlis et Potocka, sur les ruines d'un ordre de Pologne? Marie-Antoinette désira un instant faire partie de cet ordre dont les statuts, le costume, étaient charmants, les membres nombreux et triés sur le volet : sa société intime prit de l'ombrage, le tourna en ridicule, et elle n'y pensa plus.

## II

Pendant la guerre d'Amérique, Lafayette et Lauzun avaient été logés chez un colon : par désœuvrement, par habitude, le duc adressait des compliments très tendres à l'une de ses filles, qui finit par lui dire : « Vos discours me surprennent, car on m'assure que vous êtes marié en France. — Marié, oui, répondit-il, mais si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Demandez plutôt à Lafayette. — Marié, oui, à peu près contre son gré, avec une femme parfaite, mais dont les manières *froides et dédaigneuses* le rebutèrent (la timidité joue fréquemment le personnage de la froideur), et *qui ne lui avait apporté que cent cinquante mille livres de rentes.* Elle eut beau croître sans cesse en grâces et en vertus, se parer de vie et de mouvement, jamais

il ne revint de ses préventions. « Le mariage, chez les grands, observe Chamfort, n'est qu'une indécence convenue », et vraiment il n'avait pas tout à fait tort. L'autorité paternelle s'exerce d'une façon si despotique, que les enfants, mariés au couvent, avant de s'être connus, appréciés, en appellent trop souvent de l'hymen à l'amour. Jacques de Choiseul-Stainville, étant à l'armée, reçoit l'ordre de rentrer à Paris : six heures après son arrivée, on lui fait épouser mademoiselle de Clermont-Resnel. Mainte union se présente sous un aspect comique : ainsi celle du prince de Nassau, âgé de douze ans, avec mademoiselle de Montbarrey, âgée de dix-huit ans; comme il refusait de voir la future, il fallut le menacer du fouet et l'accabler de dragées pour qu'il prît part à la noce. Je trouve dans une comédie du comte de Forcalquier cette description d'un mariage entre gens du bel air : « On se rassemble le soir tout à l'ordinaire, on fait un excellent souper en bonne et petite compagnie. On se garde bien de rassembler une sotte famille qu'on ne connaît point. On évite de parler de la platitude qu'on va faire. Après souper, on se rend à une petite église particulière où toute la France est invitée, hors les parents; on va de l'église au bal dans une mascarade d'invention. Le lendemain, on prend une espèce de congé de son mari,

en prenant son nom et sa livrée. On court à Versailles exciter la curiosité et réveiller l'attention par un nouveau titre. » Dans de telles conditions, le mariage devient une sorte de loterie où le hasard tient toute la place, parce que la famille se soucie médiocrement de multiplier les chances de bonheur des époux ; s'ils tirent le mauvais numéro, ils auront la ressource d'invoquer le défaut de libre arbitre, leur complète ignorance, et cette morale facile si joliment définie par Saint-Évremond :

Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs ;
Tout goût paraissait légitime,
La douce erreur ne s'appelait point crime,
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun et de Biron, avait été admirablement élevée par sa grand'mère, la maréchale de Luxembourg, et ce chef-d'œuvre d'éducation put passer pour la rançon d'une conduite plus que légère, d'un caractère fort inégal, car son nom, sa fortune et son esprit aidant, la maréchale, malgré ce passé orageux, réussit, dans son âge mûr, à s'établir l'oracle du bon ton, des bienséances et « de ces formes qui composent le fond de la politesse ». Dans son salon, devenu en quelque sorte une

institution sociale, on tranchait sans appel des usages, des étiquettes, on discutait à merveille les questions de philosophie et de morale : La Harpe venait y lire ses *Barmécides*, Jean-Jacques sa *Julie*, Gentil-Bernard son *Art d'aimer*. « C'était chez elle, observe le duc de Lévis, que se conservait intacte la tradition des manières nobles et aisées que l'Europe venait admirer à Paris et tâchait en vain d'imiter. Jamais censeur romain n'a été plus utile aux mœurs de la république que la maréchale de Luxembourg ne le fut à l'agrément de la société pendant les dernières années qui ont précédé la Révolution. On avait d'autant plus besoin alors d'une pareille censure, que l'anglomanie, avec ses clubs, ses fracs et sa rudesse, envahissait déjà la bonne compagnie. » Comme la maréchale de Beauvau, elle avait l'*esprit de principauté*, et l'on eût pu, elle aussi, l'appeler *la Dominante;* cette volonté, plus encore que ses autres avantages, lui fut d'un grand secours pour retourner l'opinion. Joignez-y le trait caustique, le don de repartie, l'aptitude à saisir la réalité des choses et des personnes, et cette promptitude de l'esprit qui, soudain, condense la pensée dans une formule incisive. C'est elle qui reprenait Tressan, l'auteur du fameux quatrain : « Vous avez dit de moi que j'étais galante, je vous le pardonne; mais vous

avez dit de ma sœur qu'elle était laide; elle ne vous le pardonnera pas »; elle qui répondait au Dauphin, comme il demandait si elle savait tous les exploits des Montmorency : « Monseigneur, je sais l'histoire de France ». Elle croyait connaître aussi les usages, le cérémonial du Paradis, car elle dit un jour à madame de Genlis que Dieu, en fait de prières, avait égard à l'intention, aux paroles et au ton. Sa petite-fille lui ayant offert les portraits de deux de ses auteurs favoris, La Fontaine et Molière, quelqu'un demanda lequel paraissait le plus grand : « Celui-ci, répondit-elle sans hésiter en montrant le fabuliste, est plus parfait dans un genre moins parfait ». Sa conversation [1] abondait en saillies de tout genre, rappelant

1. Je tiens cette agréable anecdote de la bienveillance de M. le marquis de Nadaillac. A l'occasion de son mariage avec mademoiselle de la Borde, le chevalier d'Escars avait été invité par le roi à prendre le titre de baron. Quelques jours après, faisant une visite à la duchesse de Grammont, il s'y rencontra avec la maréchale de Luxembourg et le baron de Besenval. La maréchale, de sa voix cassée, appelle : Monsieur le baron, Monsieur le baron! Pensant qu'elle s'adresse à Besenval, d'Escars, qui était fort peu de sa connaissance, reste immobile. « Est-ce l'ancien baron ou le nouveau que vous appelez? demande Besenval. — Non, répondit-elle, quand je dis Monsieur le baron, c'est le baron d'Escars », et elle fait approcher celui-ci de très près comme pour lui dire un secret. « Monsieur le baron, articule-t-elle bien haut, comment n'avez-vous pas deviné que, quand je disais Monsieur le baron, c'est à vous que je voulais parler? J'ai une petite histoire à vous raconter : Feu M. de Montmorency avait un hôtel à Paris; le dérangement de ses affaires l'obli-

celle de son amie, *la femme Voltaire*, la marquise du Deffand, cette illustre ennuyée qui divisait le monde en trois parts : trompeurs, trompés et trompettes.

A côté de cette éclatante personnalité, la duchesse de Biron se recommande par sa douceur et sa bonté, par la pureté intérieure d'une âme qui rayonne sans cesse sur un visage angélique, par un mélange original de finesse et de naïveté. Il s'élève autour d'elle comme une clameur d'admiration et de sympathie attendrie : sans efforts, sans calcul, par la dignité de son attitude, elle obtient la considération générale, captive les amis et les indifférents, les hommes et les femmes; seul son mari resta insensible au charme pudique de l'épouse qui l'aimait et n'osait peut-être pas lui montrer son cœur. Madame de Lauzun, écrivait madame Necker, rougit dès qu'on la regarde et rougit encore de s'être aperçue qu'on la regardait... Les portraits d'imagination sont les seuls qui lui ressemblent... Rousseau raconte que la maréchale, la jugeant trop timide, faisait ses efforts pour l'animer, et qu'elle lui permit plusieurs fois de

geant à le vendre, M. de Mesmes l'acheta, fit effacer de dessus la porte : Hôtel de Montmorency, et graver ces mots : Hôtel de Mesmes. Le public s'en aperçut, et des malins ajoutèrent : « *Cela n'est pas de même.* » Il y a baron et baron, mais entre le baron de Besenval et vous, *cela n'est pas de même.* « Et la maligne maréchale murmura longtemps encore : « *Cela n'est pas de même* ».

l'embrasser, « ce que je fis, avoue-t-il, avec ma maussaderie ordinaire ». — « Au lieu de gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restais là muet, interdit, et je ne sais lequel était le plus honteux de la pauvre petite ou de moi (elle avait alors onze ans). Un jour, je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château; elle venait voir Thérèse, avec laquelle sa gouvernante était encore. Faute de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que, dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un, le matin même, par l'ordre de sa grand'maman et en sa présence... Rien de plus aimable et de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre et de plus chaste que les sentiments qu'elle inspirait. » Quand elle se sépara de Lauzun, elle retourna chez la maréchale, qui lui fit une société quotidienne, composée de mesdames de Boufflers, de Choiseul, du Deffand, de Broglie, des princesses de Poix, de Bouillon, d'Hénin, de l'abbé Barthélémy, du président Hénault. Riouffe, le cousin Jacques, le Dictionnaire biographique, affirment, et après eux Lacour, Sainte-Beuve, ont répété qu'elle fut guillotinée en 1794. L'éditeur des lettres de madame de Coigny soutient au contraire qu'elle vécut jusqu'en 1823, mais il semble avoir confondu la duchesse Amélie de Biron avec Amélie de Boufflers, belle-fille de la

comtesse de Boufflers, l'idole du Temple, l'*amie* du prince de Conti, dont madame de Genlis rapporte la mort touchante avec des détails très précis. Dans ses dernières années, Amélie de Boufflers connut en effet la ruine et la détresse. Deux femmes de chambre, deux amies, madame Morta et madame Martin, restèrent auprès d'elle jusqu'à la fin; en vain leur disait-elle : « Je puis bien mourir toute seule! » Elles refusaient de la quitter, et, pour soulager sa misère, mettaient au mont-de-piété leurs robes, leurs bijoux. Se laissant oublier par ses anciens amis, la comtesse s'était retirée dans une petite chambre de blanchisseuse, au cinquième étage, dont la fenêtre donnait sur l'hôtel qui lui avait appartenu; cette vue ravivait en son âme les mélancoliques souvenirs, les belles années de bonheur [1]. Elle avait voulu demeurer là,

1. Dans sa jeunesse elle jouait à merveille de la harpe, et elle avait beaucoup d'empire sur sa belle-mère, la désolant parfois par ses caprices, la désarmant ensuite par des mots délicats et profonds. Un jour qu'elle se moquait de son mari en sa présence : « Vous oubliez, interrompit celle-ci, que vous parlez de mon fils! — Ah! s'écrie la comtesse Amélie, je crois toujours qu'il n'est que votre gendre! » Une autre fois on jouait au jeu à la mode, jeu dans lequel la supposant prête à chavirer avec deux personnes qu'elle devait aimer le mieux, sa mère et sa belle-mère, ne pouvant en sauver plus d'une, on lui demanda quel choix elle ferait : « Je sauverais ma mère, répondit-elle, et je me noierais avec ma belle-mère. » — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VI. — De Goncourt, *la Femme au* XVIII[e] *siècle*.

mourir là, comme le vieux marin, qui, libéré du service, vient terminer sa carrière dans un port, en face de la mer, de cette mer qui lui a pris tant d'amis, de parents, qui souvent a failli le prendre lui-même.

## III

C'est le défaut de beaucoup de Mémoires qu'ils livrent au public non seulement la confession de l'auteur, mais surtout celle des autres, que de tels ouvrages semblent des plaidoyers et des réquisitoires destinés à habiller parfois de fort vilaines actions ou à enlaidir les contemporains, selon les goûts, les haines ou les préjugés de l'écrivain. Certes, en racontant son odyssée anacréontique, Lauzun ne songea nullement à la postérité, puisqu'il composait son récit pour une femme (la marquise de Coigny, je pense, ou Aimée de Coigny); sans doute aussi, la liberté de langage était extrême à cette époque, et d'autres ouvrages, bien autrement inconvenants, faisaient les délices de cette fraction de la société française où l'on trouvait tout naturel d'afficher sa maîtresse, de lui emprunter de l'argent. Rien cependant ne justifie une telle débauche d'indiscrétions, qui fait songer au mot

cynique d'un grand seigneur du XVII$^{e}$ siècle, avec lequel venait de *s'embarquer* une belle dame : « Je voudrais déjà être levé pour l'aller dire à tout le monde ». Et puis, il y perce une pointe de fatuité qu'on a peine à concevoir aujourd'hui. Un jour, par exemple, madame de Boisgelin lui donne ce singulier conseil : « Faisons venir madame de Cambise; écrivez-lui un mot, j'ai beaucoup de raisons de croire qu'elle a envie de vous, et elle viendra. » — « Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau de papier : « M. de » Lauzun ordonne à madame de Cambise de venir » lui tenir compagnie à Versailles, où il est de » garde et où il s'ennuie à mourir ». A mon grand étonnement, elle arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger, qu'après tant d'empressement, les arrangements ne furent pas longs entre nous. » Lauzun confesse l'extravagance, mais vous sentez fort bien que cet enfant gâté du dieu malin use d'une précaution oratoire et s'étonne pour la forme, car les grandes impudiques de son temps en commettent bien d'autres. On voudrait croire que ses Mémoires sont dénaturés, comme l'affirma Talleyrand en 1818, comme d'aucuns le prétendent aujourd'hui : ces Mémoires, hélas! sont bien adéquats à la personne, ils por-

tent témoignage contre les travers d'une époque, et, parce qu'ils déplaisent, il serait trop commode de les récuser. D'ailleurs, ils n'ont pas un cachet de corruption, de perversité préméditée, comme ceux de Besenval, de Tilly, auquel le prince de Ligne [1] écrivait cependant, en l'engageant à les publier : « Votre recueil est fait pour tous les temps, pour tous les pays, et n'a pas besoin d'indulgence ». Certes, le prince en montrait infiniment trop; mais son jugement donne la mesure de ce qu'on pouvait écrire sans offusquer le goût des gens de cour les plus raffinés. Sous prétexte de tuer la calomnie, de justifier Marie-Antoinette des monstrueuses imputations dont on a noirci sa vie, Tilly lui attribue deux amants seulement : le duc de Coigny, le comte de Fersen. Là-dessus, il se rengorge, peu s'en faut qu'il s'imagine avoir terrassé l'imposture, et il ajoute cette phrase incroyable : « Il en coûte à mes principes et à mon cœur de rendre cette justice rigoureuse à des mânes offensés. Il était donc réservé à ce genre d'apologie de blesser malgré moi ce que je veux faire absoudre. » Une telle prétention se passe de tout commentaire. N'oublions pas cependant que

1. Voir mon volume *le Prince de Ligne et ses Contemporains*, et, dans les *Causeurs de la Révolution*, la notice sur Tilly.

les plus odieux pamphlets contre la reine partirent de ceux-là mêmes que leur rang, leur intérêt, devaient le mieux préserver de semblables excès.

Ce qui semble assez vraisemblable, c'est que, obéissant à la loi de notre nature, Lauzun se donne involontairement le beau rôle; qu'habitué à plaire, il tire parfois des inductions graves de paroles qui n'ont pas la même portée dans la pensée de ceux qui les prononcent; que, très modeste lorsqu'il raconte ses campagnes en Corse, au Sénégal, en Amérique, pendant la Révolution, il devient présomptueux et talon rouge quand il s'agit de succès féminins. « Croyez-vous, demandait un grand à Chamfort, que M. de Lauzun ait madame de Stainville? — Il n'en a pas même la prétention, répliqua le bel esprit; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, n'en soyez pas la dupe. C'est avec cela qu'on a des reines. » Le public, en effet, le regarda comme le favori de Marie-Antoinette, tandis que la société intime de celle-ci s'efforçait de le discréditer, de le ridiculiser par mille contes bleus; ainsi, on raconta qu'il s'était présenté sous la livrée de la reine; qu'au moment où il mettait un genou en terre afin qu'elle posât le pied sur l'autre pour monter en carrosse, elle l'avait bafoué. Madame Campan affirme qu'elle le

chassa de sa présence parce qu'il avait osé lever les yeux sur Sa Majesté, et qu'elle entendit l'exécution : d'où, paraît-il, le refus de la survivance du régiment des gardes-françaises que commandait son oncle, le maréchal de Biron, refus impolitique qui rejeta Lauzun dans le parti d'Orléans. Madame Campan ne nie pas l'anecdote de la plume de héron, mais elle voit au microscope ce que d'autres ont peut-être vu au télescope. Le récit du duc est entre les deux opinions : remarqué par la reine en 1775, la voyant sans cesse à la chasse, à la cour, dans le salon de madame de Guéménée, il prétend seulement la couvrir de gloire, qu'elle devienne l'arbitre de l'Europe en concluant un traité avantageux avec la Russie, et il obtient un instant de Catherine II *des pouvoirs sans limites*. Lui-même n'est pas insensible à l'honneur qui lui reviendra d'une telle entreprise menée à bien ; le héros de roman voudrait se transformer en héros d'histoire, mais il ne tarde pas à s'apercevoir qu'un tel rôle pour cette jeune reine dépasse ses forces et son courage. Déçu de ce côté, attiré par la tsarine, qui lui fait les offres les plus glorieuses s'il veut entrer à son service, il se rend aux instances de Marie-Antoinette, refuse, par désintéressement, de devenir son premier écuyer, prend une maîtresse pour donner le change à la médi-

sance, et se donne les airs de ne protéger personne, bien que beaucoup de gens le pressent d'employer son crédit en leur faveur. Il lui conseille de jouer moins gros jeu dans les cabinets, de s'occuper davantage du roi; mieux encore, il l'avertit des bruits qui courent et la supplie de diminuer les marques de ses bontés : « Elle me tendit la main, je la baisai plusieurs fois avec ardeur, sans changer de posture; elle se pencha vers moi avec beaucoup de tendresse. Elle était dans mes bras lorsque je me relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému; elle rougit, mais je ne vis aucune colère dans ses yeux. « Eh bien! reprit-elle en s'éloignant un » peu, n'obtiendrai-je rien? — Le croyez-vous, » répondis-je avec beaucoup de chaleur; suis-je à » moi? N'êtes-vous pas tout pour moi? C'est vous » seule que je veux servir, vous êtes mon unique » souveraine. Oui, continuai-je plus tristement, vous » êtes ma reine, vous êtes la reine de France. » Ses regards semblaient me demander encore un autre titre. Je fus tenté de jouir du bonheur qui paraissait s'offrir. Deux réflexions me retinrent : Je n'ai jamais voulu devoir à une femme un instant dont elle pût se repentir, et je n'eusse pu supporter l'idée que madame Czartoryska se crût sacrifiée à l'ambition... » Quelque temps après, madame

de Guéménée demanda au duc une plume de héron blanc qu'il avait portée à son casque : « La reine meurt d'envie de l'avoir, dit-elle, la lui refuserez-vous? » Il envoya aussitôt un courrier la chercher à Paris; madame de Guéménée l'apporta à la reine, qui la mit le lendemain et remercia le donateur en ces termes : « Jamais je ne me suis trouvée si parée; il me semble que je possède des trésors inestimables ». Le duc de Coigny, ayant remarqué et la plume et le propos, se plaignit à madame de Guéménée, observant qu'il était inouï de *faire aussi publiquement l'amoureux* de la reine, et incroyable qu'elle eût l'air de le trouver bon. Avec les Polignac, madame de Grammont, Besenval, il monta une cabale contre Lauzun. Il fallut près de deux ans pour venir à bout de lui; le comte d'Artois, *thermomètre sûr de la faveur de la reine*, ne pouvait se passer du duc et l'accablait de prévenances. Marie-Antoinette eut envie d'un de ses chevaux monté par un piqueur anglais, et lui dit qu'elle voulait l'avoir; il répondit en plaisantant qu'il ne voulait pas; elle appela le piqueur, lui ordonna de changer de cheval, et, se retournant vers Lauzun : « Puisque vous ne voulez pas me le donner, je le prends ». Il faisait courir pour une somme considérable contre le duc de Chartres, elle vint à la course et lui dit : « J'ai tant de peur que, si vous

perdez, je crois que je pleurerai ». Une autre fois elle pariait dans une course contre le duc de Chartres, lui contre le comte d'Artois; elle perdit, et, s'adressant à Lauzun : « Oh! monstre! vous étiez sûr de gagner ». De telles paroles entendues, commentées, augmentaient les craintes et les intrigues des envieux.

J'omets bien des détails : en admettant même que les faits aient été enjolivés, n'a-t-on pas le droit d'en conclure, que, sensible aux hommages, étourdie, coquette, élevée par l'impératrice sa mère dans le dédain de l'étiquette, entourée d'une cour aimable où l'esprit suppléait au sens moral, assez délaissée par un mari médiocre qu'absorbaient la politique, la serrurerie et la chasse, Marie-Antoinette a voulu essayer sa puissance de séduction sur un homme si brillant, qu'elle a éprouvé pour lui un goût particulier, une amitié émue, une de ces affections intermédiaires, aux nuances infinies, fondues comme les couleurs de l'arc-en-ciel, que nieront toujours les esprits absolus ou enfoncés trop avant dans la matière. Ces sentiments délicats, qui font le désespoir des psychologues et le triomphe des femmes, beaucoup de celles-ci les ont éprouvés; mais elles ne les avouent pas toujours, parce qu'elles redoutent la moquerie, ou craignent que l'objet de leur pensée

intime ne se prévaille de l'aveu pour les entraîner plus loin; celles qui amènent un homme à s'en contenter font souvent son bonheur et remportent en tout cas la plus grande victoire qu'il leur soit donné d'obtenir. En réalité, il n'y a que des nuances, il n'y a que des variétés dans les caractères, et le plus piètre des raisonnements consiste à appliquer aux autres la parabole du lit de Procuste, à déclarer impossible ce que nous ne comprenons pas, ce que nous n'avons point ressenti. Reine et femme, forte de sa réelle honnêteté, Marie-Antoinette se sentait plus qu'une autre sûre de demeurer dans ces régions idéales, entourées de tant de précipices : on ne parlait pas devant Louis XIV, on parlait tout bas devant Louis XV, on parlait tout haut devant Louis XVI; mais le prestige royal n'avait pas disparu, et la fille de Marie-Thérèse put se flatter qu'on l'aimerait comme un fakir aime son dieu, comme l'artiste aima Galatée avant le miracle, comme le poète aime la femme incomparable de ses rêves, celle à qui son cœur a élevé des autels, et qu'avec tout son génie, il ne pourra évoquer complètement dans ses vers. Par quelle fatalité advint-il qu'en voulant se mêler plus tard de politique, elle ne sut ni « modérer sa gloriole de briller aux dépens du roi », ni empêcher aucun mal, ni produire

aucun bien profond? Pourquoi, hélas! ses antipathies et ses sympathies, ses défauts et ses nobles qualités furent-ils également compromettants pour la royauté?

## IV

La roue de la fortune avait tourné depuis longtemps, et Lauzun était en pleine disgrâce en 1780, au moment de la guerre d'Amérique. « Je n'ai pu parvenir à faire ce que vous désiriez, lui écrivait le frivole Maurepas. Vous n'aviez dans cette occasion pour vous que le roi et moi. Voilà ce que c'est que de s'encanailler. » Un soir, à Marly, la reine le traitant avec un dédain plus absolu que jamais, la marquise de Coigny, qui venait à peine d'être présentée à la cour, osa lui parler : pénétré de reconnaissance, il l'avertit qu'elle déplairait en lui témoignant de l'intérêt; elle répondit qu'elle le savait bien. Sa grâce, son esprit, son caractère hardi, frondeur, enchantèrent Lauzun, qui ne tarda pas à se sentir bien plus certain « d'être sans espoir que sans amour ». Il n'avait encore rencontré aucune femme qui lui ressemblât; et, dès ce moment, elle remplit son cœur et son esprit. Il lui fut aussi bien cher, mais se heurta toujours à cette

maxime dont la marquise avait fait la règle de sa vie : ne pas prendre d'amants, parce que ce serait abdiquer.

Elle appartenait par son père à la plus haute noblesse d'épée, par sa grand'mère à la noblesse de robe : pour redorer son écusson, le marquis de Conflans, maréchal d'Armentières, avait épousé Françoise de Bouteroue, richissime héritière, fille d'un ancien procureur au Châtelet, secrétaire et intendant de la princesse des Ursins. Compagnon de plaisirs et en quelque sorte directeur de conscience galante du prince de Galles, son père, d'après les Mémoires du comte Valentin Esterhazy, faisait parade de plus de vices qu'il n'en avait : homme de talent et d'esprit, obligeant, menteur sans être faux, ivrogne sans aimer le vin, et libertin sans tempérament. Le duc de Lévis l'appelle un Lovelace militaire, et raconte qu'à un repas de corps, voyant un vieil officier de hussards se servir d'un verre qui contenait près d'une pinte, il ôta une de ses bottes, la remplit de vin et la but à sa santé. Le comte de Lautrec se faisant suivre par un jeune loup en guise de chien, M. de Conflans achète un de ces ours qui dansent, et l'établit gravement derrière sa chaise, en habit de hussard, avec une assiette entre ses pattes de devant : dans les excès comme dans le reste, il

ne souffrait point qu'on le dépassât. Grande, belle et bien faite, avec un air hautain, une intelligence virile, un esprit très orné, mademoiselle de Conflans montre de bonne heure son humeur impérieuse, son âme rebelle à toute domination; élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec la princesse Hélène Massalska, et, dès l'enfance, indocile au frein, prompte au sarcasme, au mépris, à la haine, aspirant naturellement aux premiers rôles, et tentée de se croire d'une essence différente des autres femmes. « Un tel est-il simple avec simplicité? » interrogeait madame Geoffrin. Admettons, avec le prince de Ligne, qu'elle était simple, qu'elle ne courait pas après l'épigramme qui venait sans cesse la chercher, qu'elle eut l'esprit de madame du Deffand, le goût de la maréchale de Mirepoix; mais quand il proclame sa bonté, on sent trop qu'il se soucie de plaire, à l'exemple des courtisans qui vantent les qualités absentes auxquelles prétend l'objet de leurs flatteries. Non qu'elle fût méchante, dans le sens absolu du mot : elle hait bien ses ennemis, elle aime bien ses amis; mais la bonté consiste dans un état général du caractère, et, non contente d'exercer sa finesse sur les choses, la marquise la déploie assez volontiers contre les personnes. Sa sœur cadette avait, en 1781, épousé le jeune prince de Rohan-Guéménée, duc de Mont-

bazon et de Bouillon : elle ne pardonna pas à la reine d'avoir fait retirer aux Guéménée leurs charges et pensions lors de la fameuse banqueroute. La disgrâce du cardinal de Rohan, après la mystérieuse affaire du collier (la reine n'a pas le caractère franc du collier, disait-on), le refus d'accorder à son père les ordres du roi, lui furent de nouveaux motifs de se poser en adversaire irréconciliable. Louis XVI avait eu le mauvais goût de répondre au marquis de Conflans : « Il faut convenir que le cordon bleu te serait nécessaire, car tu ressembles à un serrurier ». Aussi ne se gêne-t-elle point pour traiter de *racaille aristocratique* l'entourage de la reine, et ses coups de langue vont si loin qu'un de ses oncles, craignant sans doute d'être compromis, lui adressa les plus vifs reproches. « Ne pourriez-vous me donner tout cela en pilules? » répliqua la marquise en lui tournant le dos. Sa rancune contre les Bourbons devait survivre au 10 Août, au Temple, à la guillotine.

Les gens qu'elle malmène de la sorte lui rendent avec usure la monnaie de sa pièce : on raconte que sa coquetterie va jusqu'à la légèreté, on commente malignement certain duel entre le comte Roger de Damas[1] et le vicomte de Broglie à propos d'une

1. Roger de Damas, ce type du chevalier errant au XVIII[e] siècle, était en correspondance avec madame de Coigny. A la

rose tombée des mains de la marquise; on fait courir cette épigramme que l'auteur met dans la bouche d'un amant disgracié :

Vous voltigez de conquête en conquête,
Plus vous fuyez, plus nous nous éloignons.
Pour moi, je cours de coquette en coquette :
Chemin faisant nous nous retrouverons.

Coquette, elle l'est assurément, mais à la façon de l'héroïne du *Misanthrope*, voulant donner l'amour, non le prendre, surtout ne pas aller au delà des prémisses. Lauzun avait adopté un cachet allégorique représentant une rose épanouie, entourée d'une légion d'abeilles et de papillons, avec cette légende qui rendait hommage à la vertu de la marquise : *Voilà ce que c'est que d'être rose*; car elle préférait les abeilles aux papillons. Et, dans une lettre datée *de ma galère*, sur la mer Noire, le prince de Ligne compose le tableau satirique de ces prétendants qui se disputent vainement le cœur de Célimène : « Voilà le sort, madame la marquise. Je vous ai laissée au milieu d'une douzaine d'adorateurs qui ne vous entendent pas;

veille de monter à l'assaut d'Ocsakow, il écrivit à sa sœur madame de Simiane, une lettre qu'il appelle *son petit testament sentimental*, et la pria, s'il mourait, de rendre ses lettres à la marquise. Rien d'ailleurs n'indique qu'il ait été autre chose qu'un soupirant idéal. (Voir sur Roger de Damas le travail si complet de M. Léonce Pingaud dans le *Correspondant* (des 25 mai et 10 juin 1885).

et moi, qui sais vous comprendre, je ne vous entendrai pas de longtemps. Me voici à douze cents lieues de vos charmes, mais toujours près de votre esprit, qui vient sans cesse se retracer à ma mémoire. Je vous vois envoyer un de ces messieurs pour faire mettre vos chevaux; vous impatienter du compte qu'il vous rend des siens; accabler un autre d'épigrammes et de plaisanteries; permettre à un autre de vous suivre au spectacle; encourager un cinquième dans son amour malheureux; ne point désespérer le fougueux qui prend sa violence pour de la passion et qui espère vous séduire en vous disant qu'il fait sauter des fossés à son régiment. Je vous vois enfin faire des frais pour un ou deux qui vous comprennent, mettre votre esprit à fonds perdu pour les autres, mais je ne vois pas votre cœur en jeu dans tout cela. Deux ou trois menteurs de profession vous font des contes dont vous n'êtes plus la dupe. Deux ou trois faiseurs se flattent de vous faire prendre leur parti dans les affaires qui commencent à s'embrouiller... »

Voilà, peint sur le vif, le manège d'une jolie femme qui gouverne par son regard et son esprit, et tient en haleine des prétendants qu'à l'instar de madame de Montesson, elle renvoie *toujours mécontents*, *jamais désespérés*. Sa dictature gagne de

proche en proche, les salons philosophiques, littéraires, politiques sont à sa dévotion, elle entre dans la société intime du duc d'Orléans, et l'on s'empresse chez elle comme on courait à Chanteloup après la disgrâce du duc de Choiseul. « Je suis la reine de Versailles, soupirait Marie-Antoinette, mais c'est madame de Coigny qui est la reine de Paris. » Vainement le prince de Ligne essayera-t-il de la mettre en garde contre le libéralisme à la mode, vainement l'engagera-t-il à ne prendre que le parti des gens qui l'amusent, à adopter pour opinions politiques celles qui lui inspirent les mots les plus piquants, à se moquer *du tiers et du quart*; elle se lance de plus en plus dans l'opposition, et, ce qui n'étonne guère, ses sympathies pour certains principes ne sont que des antipathies contre certaines personnes.

Elle sème les mots à l'emporte-pièce avec une prodigalité de millionnaire, et, comme il arrive d'ordinaire aux gens célèbres, on lui en attribue peut-être plus qu'elle n'en fait. Après la publication des *Liaisons dangereuses* (1782), elle ferma sa porte à Laclos qu'elle recevait auparavant, et dit à son suisse : « Vous connaissez bien ce grand monsieur maigre et jaune, en habit noir, qui vient souvent chez moi? Je n'y suis plus pour lui; si 'étais seul avec lui, j'aurais peur. » Elle disait du

baron de B... : « Ce n'est, parbleu, pas une bête que le baron, c'est un sot ». D'Allonville rapporte que, racontant un jour à Diane de Polignac les détails d'une entrevue assez dangereuse dont elle était sortie à son honneur : « Savez-vous, observa celle-ci, que vous avez joué là très gros jeu? — Un jeu d'enfer, » reprit-elle. Il serait d'elle aussi, le fameux : « Quand finira-t-elle? » en réponse à Rulhière qui prétendait n'avoir fait en sa vie qu'une méchanceté. Et comme l'académicien se récriait : « Que je vous trouve méchante vous-même! » elle riposta : « C'est que vous me prenez pour votre miroir ».

Elle avait épousé en 1775 le fils du duc de Coigny : mariage conclu sous de singuliers auspices, si l'on accepte une anecdote assez originale. « Le mariage du marquis de Coigny avec mademoiselle de Conflans a donné lieu à des soupers de famille, dans lesquels nous avons vu renaître l'ancienne gaieté française. Lorsqu'il fut question de ces repas, le duc de Coigny dit à M. le marquis de Conflans : « Sais-tu que je suis fort embarrassé? — Et pourquoi? — C'est que je n'ai jamais soupé de ma vie chez ta femme! — Ma foi, ni moi non plus. Nous irons ensemble et nous nous soutiendrons. »

L'amour, qui n'avait point été la cause de cette

union, n'en devint pas davantage l'effet : la marquise supporte fort bien les petites infidélités de son mari, et ne lui reproche guère que sa lésinerie. Et même, sept ans après le mariage, elle lui témoigne encore de l'attachement : lorsqu'il se décida tout d'un coup à mettre son épée au service des États-Unis, elle ressentit beaucoup de chagrin, et, n'ayant pu le détourner de ce projet, l'accompagna jusqu'à Rennes. Elle savait qu'on l'accuserait d'exagération, d'affectation, de fausseté même, et elle avait écrit à Lauzun un billet qui se termine ainsi : « Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer ». Le duc obéit et la défendit *de bonne foi.*

Il n'avait cessé de penser à elle, mais avant son départ pour l'Amérique il n'ose pas se déclarer. Chargé de porter en France la nouvelle de la capitulation de lord Cornwallis, bien accueilli par le roi, assez mal traité par les ministres qui s'empressent d'oublier les recommandations de Maurepas en sa faveur, il retrouve madame de Coigny plus aimable, plus séduisante que jamais. Il a beau se dire qu'il n'est pas raisonnable de l'aimer, que cela le rendra fort malheureux : *aucun bonheur ne lui convient autant*. Ce qui ne l'empêche pas de rendre des soins à madame Robinson, célèbre par ses amours avec le prince de Galles, sous le nom de

Perdita, et *de l'avoir*. Et il ne le cache nullement à la marquise. « Qu'importent mes actions, se dit-il sans cesse, si elle peut lire dans mon cœur? » Perdita partant pour Londres, il l'accompagne jusqu'à Calais, et il a l'air de lui sacrifier la marquise avec laquelle il devait dîner chez madame de Gontaut. Cependant il lui écrit et saisit cette occasion bizarre de l'assurer qu'il l'adorera toute sa vie. « Il n'y avait pas d'autre femme qui pût m'entendre. Madame de Coigny me comprit parfaitement, me crut et m'écrivit, sans répondre à ma déclaration... Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage; je n'avais plus ni la grâce, ni la gaîté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait, qui ressemblait beaucoup au sien, et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer sans rien prévoir un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à la crainte de la compromettre; rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé; je n'allais pas chez madame de Coigny, je ne la voyais pas seule; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire... »

Il obtient la permission de faire des visites et la voit presque tous les jours, chez la princesse de Guéménée, chez madame de Gontaut et chez elle. Mais M. de Ségur le renvoie brusquement en Amérique, et, afin qu'on ne devine pas le motif qui l'eût retenu, il ne tente aucune démarche pour rester. Madame de Coigny semblait attristée de son départ, et cependant elle continua d'être « sensible et sévère ». Le soir où il prit congé d'elle, il coupa une mèche de ses cheveux; elle les lui redemanda, il les rendit aussitôt et vit des larmes dans ses yeux.

Lauzun s'embarqua le 14 juillet 1782; il écrivait aussi souvent que possible à la marquise. Causant un jour avec Bozon de Talleyrand, celui-ci l'entretint de madame de Coigny, de ses agréments, ajoutant que M. de Chabot était fort amoureux d'elle et qu'elle avait sans aucun doute du goût pour lui : malgré sa confiance, Lauzun se sentit percé jusqu'au fond du cœur et tomba bientôt malade d'une violente fièvre avec des accès de délire. Craignant de se trahir, il défend qu'on laisse entrer personne dans sa cabine, à l'exception de deux domestiques anglais qui parlaient à peine le français. Tandis que la fièvre le consume, sa frégate rencontre un vaisseau anglais de 74 avec lequel elle soutient une lutte des plus acharnées : il avait attaché sur son cœur les lettres de madame de Coigny, en ordon-

nant qu'on le jetât tout habillé à la mer s'il était tué pendant le combat. Pouvant à peine se soutenir, condamné par les médecins, on le débarque sur les côtes de Pensylvanie, avec les paquets de cour, l'argent, les passagers, au moment où une escadre ennemie va s'emparer de la frégate. Cependant il réussit à se rétablir.

Des lettres de France arrivèrent; rien de madame de Coigny, et, pour surcroît d'ennui, les plus tristes nouvelles : la mort de deux amis bien chers, M. de Voyer d'Argenson et madame Dillon, la faillite de Guéménée. Il ne doute pas un instant de la marquise; elle lui a écrit, ou elle a été dans l'impossibilité de lui écrire; il se dit à chaque instant : « Elle peut ne pas m'aimer; elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler ». Enfin, pendant le mois de mars 1783, deux lettres lui parvinrent, la première datée du 26 juillet 1872, la seconde du mois d'octobre. « Quelles lettres! avec quelle simplicité touchante elles peignaient son âme! Elle n'aimait point M. de Chabot; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircissements qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les donnait avec tant de grâce!... Elle ne me disait pas qu'elle m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentiments pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir. »

Elle le lui dit cependant, peut-être lorsqu'il rentra définitivement en France, après la signature de la paix, peut-être plus tard, mais sans renoncer à cette amitié amoureuse, à cette idéalité tendre dont elle s'était juré de ne point franchir les bornes : la durée de cette affection mutuelle, l'indifférence de la marquise à l'égard des maîtresses que Lauzun continua d'avoir, l'opinion si autorisée du prince L.., tout atteste qu'elle voulut rester l'amie du cœur et de l'esprit, garder l'âme seule de celui qu'elle avait distingué, abandonnant aux autres *la papillonne*, les caprices, le ramage banal de la galanterie. Cet amour ardemment platonique trouve son expression touchante dans les vingt et une lettres qu'elle lui écrivit de Londres en 1791-1792, lettres qui, en même temps qu'elles respirent une sensibilité exquise, révèlent une brillante épistolière, un penseur humoristique, perspicace quand la haine ne l'aveugle pas, un moraliste habile à revêtir ses idées d'une forme originale et personnelle. Donnons d'abord quelques fragments de ce reliquaire du sentiment, ceux où vibre cette âme attendrie par l'absence, par les dangers de tout genre qui planent sur une tête si chère.

« De loin comme de près, vous êtes vraiment la lumière et la douceur de ma vie... Vos plaisanteries seules entretiennent la gaîté de mon carac-

tère et l'intelligence de mes esprits... Adieu, vous qui n'êtes guère plus capable que coupable de prudence. Écrivez-moi votre destinée, et qu'elle ne me soit pas si inconnue qu'elle me semble étrangère.

« Votre lettre a pris le chemin de Londres, tout aussi directement qu'elle a trouvé le chemin de mon cœur. Elle m'est arrivée avec toute la promptitude, non pas d'une réponse, mais d'une repartie... Vous pensez bien que je n'en partirai (d'Angleterre) que pour retourner en France. Tant de choses m'y appellent qu'il est bien juste qu'il y en ait une qui m'y ramène. Adieu, donnez-moi l'espérance de vous revoir, dussiez-vous même la tromper. J'aime l'illusion : la réalité m'y attache chaque jour davantage.

« Votre cœur est aimable comme votre esprit, et vous avez l'air de m'aimer pour mon plaisir, quand vous ne le pouvez pas pour mon bonheur.

« Je ne veux pas finir l'année sans vous dire combien je regrette de ne la pas commencer avec vous... Je vous jure que *quatre heures* n'ont pas encore frappé mes oreilles sans me donner un serrement de cœur. Si rarement ce moment de ma journée se passait sans vous! Vous me plaisiez, vous m'intéressiez et vous m'amusiez tant... Adieu... Vous êtes mes mémoires et mes gazettes. Je ne crois qu'à vos découvertes et à vos opinions.

« Quelle aimable créature que votre esprit, et que vous êtes heureux, au milieu de vos malheurs, de l'avoir pour consolateur! Je ne crois pas, depuis les deux dernières lettres que j'ai reçues de vous, que je me trouve à plaindre, même de votre absence... De grâce, continuez à vous rendre ainsi présent à moi, en dépit de la distance qui nous sépare.

« Vraiment la tête me tourne de votre silence, et mon cœur tremble de n'avoir pas à vous le reprocher... Adieu, aimez-la (sa fille Fanny), aimez-moi, en attendant que nous puissions nous dire : aimons-nous.

« Je ne crois pas que nous soyons les premiers à lire nos lettres. Les vôtres restent un temps en chemin, qui me prouve qu'elles s'y arrêtent. Pourvu qu'un beau jour elles ne s'y fixent pas jusqu'à s'y confisquer. Ah! je vous avoue, par exemple, que, si telle chose arrivait, je deviendrais plus anti-révolutionnaire qu'aucun aristocrate. (La commune de Paris avait, au nom de la liberté, continué la tradition du cabinet noir.)

« Il y a quinze jours que je n'ai reçu de vos nouvelles, mais je le regrette trop pour vous donner, par ma paresse, la même cause d'inquiétude et de chagrin. Donnez-moi des moments de tranquillité le plus que vous le pourrez... Les uns disent que

vous êtes en trêve; d'autres, en guerre; mais tout cela ne saurait me laisser en paix... Adieu, je n'ai que le temps de vous assurer que mon tendre intérêt ne permettra pas plus à mon souvenir qu'à mon cœur de se détacher ou de se distraire de vous.

« Par grâce, faites-moi donner de vos nouvelles,.. chaque poste, ne serait-ce que par votre laquais. J'ai besoin d'en recevoir exactement, pour ne pas mourir d'inquiétude. Je vous assure que c'est bien assez d'être condamnée à en vivre.

« Je reviendrai vendredi pour le jour de la poste. Voilà le véritable intérêt de ma vie, le reste n'en est que le remplissage.

« Songez que mon âme est tellement en vous que je ne sens rien en moi que souffrance et inquiétude, lorsqu'elle n'est pas rassurée sur vous.

« Mon intérêt pour vous est l'âme de mon existence; ainsi ne me sachez pas plus gré de vous aimer que de vivre... Adieu, croyez que mon cœur, mon âme et mon esprit sont tout à vous et en vous... »

Tandis que les Coigny jouissaient de la plus grande faveur à la cour, et se partageaient un million de pensions sur la cassette royale, la marquise avait, comme Lauzun, pris parti pour le duc d'Orléans, pour la révolution. Elle assistait volontiers aux séances de l'Assemblée nationale, dans la

salle du Manège. Un jour qu'avec Diane de Polignac, elle blâmait hautement les principes exposés par Maury, l'abbé se serait écrié, en désignant du doigt les causeuses : « Monsieur le président, faites taire ces deux sans-culottes! » La peur, elle l'avoue dans une de ses lettres au duc, la décida à émigrer en Angleterre; le 22 juin 1791, le jour où l'on apprit à Paris la fuite de Varennes, la curiosité l'attira au Carrousel, avec un de ses amis, M. de Fontenilles; sans doute son grand air la désigna aux soupçons de la foule : menacée, maltraitée peut-être, elle fut conduite au château des Tuileries, gardée prisonnière de onze heures à quatre dans le cabinet du roi, jusqu'à ce que M. de Biron vînt de l'assemblée pour les délivrer, elle et son compagnon. Un fragment de lettre du prince de Ligne nous apprend le genre d'insulte qu'elle craignit de subir.

> Remettez-vous ici de ces outrages
> Qui pourtant ne menaçaient pas
> Votre tête, dit-on, mais de secrets appas,
> Que des gens curieux, prétextant la vengeance,
> Voulaient voir et montrer, pour l'honneur de la France.

Recherchée, admirée par l'aristocratie anglaise autant qu'elle l'était dans les salons de Paris, fêtée par le prince de Galles qui lui avait voué une amitié enthousiaste (au moment où il devint

régent d'Angleterre, il lui avait adressé un joli chapeau à la régence), madame de Coigny regrette sa peur et ne peut détacher sa pensée de l'absent. « Comment, écrit-elle, comment l'idée d'un danger possible m'a-t-elle fait renoncer à tant de biens certains? Je crois sincèrement que la fatalité s'en est mêlée et m'a fait une prudence de circonstance, comme une destinée d'occasion. D'honneur, d'honneur, je ne sais que faire, et je crois que, ni plus ni moins que le roi, je vais jouer mon avenir à tête ou couronne. » Malgré ses angoisses, elle a toujours un bon mot tout prêt, au service de ses amis, au détriment des indifférents et des ennemis : « Est-il vrai, demande lady Jersey, que vous vous soyez permis de soutenir que j'étais une sotte? — Madame, répond-elle, il est vrai que je l'ai entendu dire; mais je ne l'ai point répété. » Ayant appris que la populace parisienne avait brûlé le buste de son ancien favori, d'Espréménil, elle observe ironiquement : « Il n'y a rien qui brûle sitôt que les lauriers secs. » Elle écrit à Rivarol après sa brochure contre le marquis de Limon : « De mémoire d'émigrée, je ne me rappelle point avoir ri d'aussi bon cœur et d'aussi bon goût : c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, et plus drôle que le burlesque. » Triste ou gaie, émigrée ou non, avant

et après 1789, elle emporte son esprit avec elle, l'employant en toute occasion, tantôt comme un bouclier, tantôt comme une épée, comme une parure ou comme un instrument de règne.

Confident du duc d'Orléans, lancé par esprit de vengeance dans le mouvement, député à l'assemblée nationale, chargé de missions diverses en Corse, dans le nord de la France, en Angleterre, lieutenant général à l'armée du Nord sous les ordres de Rochambeau, puis à l'armée du Rhin, commandant en chef de l'armée des Alpes, envoyé enfin en Vendée où l'indiscipline des troupes, l'insuffisance des moyens d'action, la jalousie des Ronsin, des Rossignol, lassèrent son énergie et anéantirent ses plans, le duc de Biron-Lauzun devint comme tant d'autres le jouet de la fatalité révolutionnaire. A Metz, en 1791, le marquis de Bouillé lui ayant reproché de n'avoir pas su prendre assez d'ascendant sur le duc d'Orléans pour le diriger utilement, il répond avec tristesse qu'il n'approuve pas sa conduite, mais qu'étant son ami, il n'a pas cru de son honneur de l'abandonner. D'ailleurs, ajoute-t-il, si le duc d'Orléans est faible, je le suis encore plus que lui; et sa faiblesse l'a mis à la discrétion des hommes les plus dangereux, qui en ont abusé; mais croyez que c'est notre parti qui sauvera le roi et la France.

— Le lendemain, il revint chez Bouillé, lui remit un écrit rapportant leur conversation : « Gardez cet écrit que j'ai signé, dit-il, et faites-en usage, si moi et mon parti nous ne tenons pas tout ce que je vous promets. » Et madame Elliott affirme qu'il eut un véritable accès de désespoir en apprenant la condamnation du roi, le vote de Philippe-Égalité.

Dans sa correspondance avec Talleyrand, Narbonne, de Grave, Dumouriez, Biron révèle des qualités assez rares : coup d'œil politique, connaissance des cours étrangères, plans ingénieux, style animé, rapide, plein de choses, sentiment très vif des difficultés pratiques, des moyens de les surmonter. Son rapport sur la retraite de Mons peut passer pour un modèle du genre : sa conduite avec le soldat est ferme, habile; son activité, malgré l'usure de sa santé, infatigable; son désintéressement, sa modestie absolus; malheureusement on ne lui laissa nulle part le temps de donner sa mesure, sauf à l'armée de Savoie où, de concert avec Custine, il acheva la soumission du comté de Nice. Il refuse de succéder à Rochambeau, supplie les ministres ses amis de ne pas le laisser partir, bien qu'il n'ait eu à se louer du maréchal ni en Amérique ni en France, que celui-ci n'ait jamais rendu un compte avantageux de

lui, ne lui ait jamais dit un mot aimable en *le crevant à plaisir*. A peine lui échappe-t-il une plainte, lorsque Narbonne, lui ayant confié la mission d'acheter quatre mille chevaux en Angleterre, la retire presque aussitôt, et laisse Biron aux prises avec des créanciers qui le font arrêter à Londres et conduire en prison. Madame de Coigny, qui se défiait à peu près autant des amis que des ennemis du général, trouva la réponse de Narbonne *aussi plate et aussi suspecte que sa conduite*; du reste, observe-t-elle, le défaut de caractère dans les grandes places entraîne avec soi tous les inconvénients de la perversité de cœur. Quant à Talleyrand, que son ami *aime mieux*, qu'*il n'estime guère davantage*, et qui *ne marche pas plus droit*, la marquise n'entretient pas beaucoup plus d'illusions sur lui. Biron ne récrimine point contre Dumouriez qui lui a envoyé le plan de campagne le plus étrange, un plan qu'on aurait cru imaginé par un ennemi et qui amène l'échec de Mons; du reste Dumouriez, qui le traite assez mal dans ses Mémoires, lui témoigne dans ses lettres beaucoup d'estime et d'affection. « Vous êtes un des plus forts arcs-boutans de ma machine politique et militaire... Laissez-moi saisir les occasions de vous mettre à la main le bâton qu'ont honoré vos pères. C'est la seule velléité aristocratique qui puisse être d'ac-

cord avec mon civisme et ma philosophie... Je voudrais avoir un Biron à mettre partout. J'en voudrais surtout un dans mon cabinet, et encore mieux, à ma place. » Ne pas s'en remettre à la médiocrité de Lafayette, acheter les entours du roi de Prusse en ouvrant au négociateur un large crédit de corruption, tenir une armée prête à entrer dans le Brabant afin d'y susciter la révolution, de la propager en Hollande, organiser une escadre capable de faire voile sur l'Inde, afin d'en imposer à l'Angleterre (cette flotte remporterait de grandes victoires politiques sans sortir de la rade de Brest), ne pas livrer le nord de la France, Paris, et ce qui est plus dangereux, *l'opinion*, voilà l'ensemble des vues du citoyen général Biron pendant l'année 1792. Il est d'ailleurs convaincu, il ne cesse de répéter qu'en ce moment lenteur est trahison, et qu'il a fallu se donner autant de peine pour établir l'indiscipline que pour rétablir la discipline.

Vous pensez bien qu'il n'a garde d'oublier une recommandation de la marquise, ce qu'il appelle lui-même *une importante petite chose*, expression fort juste, car on ne saurait énumérer le nombre des grandes entreprises qui échouent parce qu'on néglige *les importantes petites choses*, parce que les joueurs n'ont pas le respect des basses cartes. Les

deux frères du roi George III avaient épousé, le premier une fille naturelle de Walpole, l'autre une fille de lord Carhampton : tous les ministres étrangers allaient chez elles à l'exception du chevalier de La Luzerne, auquel Marie-Antoinette avait enjoint de ne pas *visiter ces deux femmes*, parce que leurs mariages n'étaient pas dans les règles de tous les chapitres, parce qu'aussi la duchesse de Cumberland témoignait quelque sympathie pour la révolution. Révoquer cette défense, c'est faire d'une pierre deux coups : rétablir de bons rapports avec deux frères du roi, impatienter « cette insolente et vindicative » Marie-Antoinette, et l'ôter de la place de Louis XVI qu'elle voulait usurper, à l'exemple des autres filles de Marie-Thérèse qui, à Bruxelles, à Naples, à Parme, gouvernaient leurs maris. N'est il pas absurde d'ailleurs que, renversant tous les préjugés pour instituer l'égalité, les Français viennent chez les autres choquer toutes les convenances pour soutenir une distinction rejetée parmi eux? De son côté, la marquise épouse les sentiments de Lauzun : la lettre de Lafayette à l'assemblée lui semble pouvoir être *signée Monck et soupçonnée Cromwell.* Quant à la petite cour de Coblentz, dont lord Malmesbury lui a conté les intrigues, elle lui inspire ce trait aigu : « Vraiment, le Français est alterna-

tivement l'enfant ou la vieille femme de l'Europe. » Le 10 Août la glace d'effroi, non certes à cause de la déchéance du roi *qui la laisserait très philosophe*, mais à cause de l'effet qu'il produira sur l'armée, — l'armée où Biron commande, où cet événement va accroître l'indiscipline, augmenter les embarras, les périls des généraux. O liberté! s'écrie-t-elle, quel mal tu nous causes pour les biens que tu nous as promis! Dix-huit mois après, au pied de l'échafaud, madame Roland rencontrera la même pensée.

Madame de Coigny, qui se savait mieux et autrement aimée, ne s'inquiète nullement des maîtresses de Biron; et, ce qui paraîtra plus étrange, elle lui parle d'elles, demande, donne de leurs nouvelles; ainsi fait-elle pour mademoiselle Laurent, pour sa propre cousine Aimée de Coigny, duchesse de Fleury. Mademoiselle Laurent, de la Comédie-Française, était la maîtresse en titre de Biron, qui demeura avec elle en 1793, avant d'aller en Vendée, invitant ses amis à des dîners dont elle faisait les honneurs. Il écrit un jour à Talleyrand qu'il va la mander à Valenciennes, « ayant besoin d'elle pour le soigner et de Juliette pour le divertir ». Elle n'était guère jolie, jouait assez piètrement la comédie; mais, disait-il, « si vous saviez comme elle est bête, et comme cela est commode! On peut parler devant elle des choses les plus importantes

avec une sûreté! » Ne croyez-vous pas entendre la paraphrase des vers de Rivarol à Manette, cette Manette à laquelle le bel esprit promit, si elle mourait, une lettre de recommandation pour la servante de Molière :

Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit
Et de l'esprit comme une rose.

Un jour dans le salon de madame Gabriel Delessert, femme du préfet de police, on vint à parler d'André Chénier, et l'on se demanda quelle femme avait inspiré *la Jeune captive.* « Je vais satisfaire votre curiosité, dit le comte de Montrond; c'est Aimée de Coigny, fille du comte de Coigny, frère cadet du duc de Coigny. — Mais comment êtes-vous si bien instruit?.. — J'ai épousé la Jeune Captive, » répondit-il à ses interlocuteurs étonnés. — Zilia, Nigretta, la lune (Aimée de Coigny s'était donné ou avait reçu ces surnoms) épousa d'abord le duc de Fleury, avec lequel elle divorça pendant la Terreur, pour se marier avec Montrond, qu'elle connut à Saint-Lazare; un nouveau divorce lui rendit une liberté dont elle usa et mésusa fort largement. « On ne peut pourtant pas les épouser tous, » aurait-elle répliqué, quelqu'un observant que le divorce rend l'adultère inutile. Son visage était enchanteur, écrit madame Vigée-Lebrun, son

regard brûlant, sa taille celle qu'on donne à Vénus, son esprit supérieur. Mais une âme romanesque, une imagination ardente, excentrique, l'exposaient à mille dangers auxquels elle s'empressa de succomber. Un soir, chez madame de Guéménée, venant de faire sa cour, elle ôte devant cinquante personnes son bas de robe (une queue de plusieurs aunes), et la princesse l'ayant invitée en riant à se défaire aussi de son immense panier, elle relève le défi, reste pendant quatre heures « avec son grand corps et sa palatine, et en petit jupon court de basin, sur lequel ballottaient ses deux poches. » Voyant tout le monde s'occuper d'elle et rire de ses folies, Horace Walpole remarquait très justement : « Elle est fort drôle ici, mais que fait-on de cela à la maison? » Aimée de Coigny eut pour Biron un fort vif et assez long accès de tendresse, et elle lui écrivit d'aimables lettres, de Naples, par exemple, « où la lune est plus notre divinité qu'ailleurs... La mer semble être là exprès pour la réfléchir et l'adorer; à peine veut-elle être agitée, et on voit bien seulement quand elle gémit, que c'est l'amour uniquement qui l'agite. » Quelques-unes de ces lettres indiquent que Biron ressentit quelque ennui d'une correspondance fort dangereuse avec cette enfant terrible, émigrée rentrée en France sans autorisation. « Tuons-nous pour

qu'il n'en soit plus question, ou aimons-nous tendrement, sans objection, sans contrainte. » La contrainte devait assurément déplaire à une créature si fantasque et galante qui, en 1813, à l'âge de quarante-trois ans, s'éprenait de l'Ermite de la Chaussée d'Antin, d'Étienne de Jouy : du moins son roman d'*Alvar*, ses lettres, son esprit alerte, font-ils regretter que ses Mémoires manuscrits, ses portraits de contemporains ne nous soient point parvenus. Sous l'empire, elle va aux réceptions de la cour, après avoir fréquenté avec Montrond les salons du directoire et du consulat. « Aimez-vous toujours les hommes? lui demanda Napoléon. — Oui, sire, quand ils sont polis, » osa-t-elle riposter. Elle est de la famille intellectuelle de cette madame de Coislin qui rabroua si lestement Fouché; reçue fort cavalièrement par le ministre auquel elle venait demander la radiation de sa sœur, elle prend un siège qu'on ne lui offre pas, et, avec la plus aristocratique désinvolture, répond à Fouché qui objecte les propos hostiles, les imprudences de madame d'Avaray : « Ma sœur, imprudente! Oh! monsieur, je vois bien que vous ne la connaissez pas. Qui donc a pu vous la peindre ainsi? Mais elle est poltronne au point que, si elle était à ma place, reçue par vous comme je le suis en ce moment, elle n'oserait pas seulement vous dire que vous êtes un imperti-

4

nent. » Madame de Coislin obtint tout ce qu'elle désirait.

Abreuvé de dégoûts de tout genre, souffrant de la goutte et de rhumatismes, dénoncé au comité de salut public, Biron envoya sa démission le 10 juillet 1793 et vint à Paris pour répondre en personne à ses accusateurs. Il fut aussitôt arrêté, conduit à Sainte-Pélagie, puis transféré à l'Abbaye. Jean-Bon Saint-André, qui demandait son rappel, sans toutefois l'accuser d'une manière positive, observa que les hommes doivent toujours être proportionnés aux choses. Devant la Convention, son ami Lecomte-Puyraveau eut le courage de solliciter pour lui la faveur accordée à Anselme, à Ferrand, c'est-à-dire qu'on convertît sa détention à l'Abbaye en détention chez lui : quelqu'un s'y opposa et la question préalable fut adoptée. Dès lors Biron ne songea plus qu'à bien mourir. » Il y a trop longtemps que ces gens-là m'ennuient, disait-il à Beugnot, ils vont me faire couper le cou, mais du moins tout sera fini. » Lorsqu'il comparut devant le tribunal révolutionnaire comme suspect d'avoir favorisé les Vendéens, on lui demanda son nom; il répondit : « Chou, navet, Biron, comme vous voudrez; tout cela est fort égal. — Comment! s'exclamèrent les juges, vous êtes un insolent! — Et vous des verbiageurs; allez au fait; « guillotiné, » voilà

tout ce que vous avez à prononcer, et moi je n'ai rien à répondre. » Quand il quitta les autres prisonniers, il les salua avec une dignité chevaleresque et leur dit : « Ma foi! mes amis! c'est fini! je m'en vais! » Et son intrépidité ne se démentit pas un instant; il buvait deux bouteilles de vin blanc et mangeait des huîtres au moment où l'exécuteur entra. « Bien, mon ami, dit-il; je suis à vous; laissez-moi finir mes huîtres, je ne vous ferai pas attendre longtemps. Vous allez boire un verre de vin; vous devez avoir besoin de forces au métier que vous faites. » Et tandis que le guichetier Langlois allait chercher un verre, il causait avec le fonctionnaire Sanson de l'instrument du supplice. Langlois revint; le duc remplit de nouveau le verre du guichetier, le sien, celui de l'exécuteur. « Maintenant, mon ami, partons, » dit-il en se levant. Et il se livra tranquillement. Ceci se passait le 11 nivôse an II, en style esclave le 1er janvier 1794 : Biron était âgé de quarante-six ans.

## V

La marquise de Coigny avait sans doute tenté les derniers efforts pour retarder le jugement de son ami, pour favoriser son évasion : elle ne se consola

jamais d'une telle perte, qui dut lui paraître « la mort placée au milieu de la vie ».

Cependant elle devait survivre bien des années encore. Madame de Gontaut raconte, qu'allant de Douvres à Calais, en 1797, elle rencontra sur le bateau une dame fort peu remarquable, qui se lamentait d'avoir un nom fameux, d'avoir été *tant soit peu émigrée*, et d'être trop connue à Calais. « Dame, soupirait-elle, ça fait quelque chose d'y retourner; si je pouvais changer de nom, ça me ferait assez de plaisir. » Une dame couchée près d'elle s'offrit avec empressement : « Changeons, dit-elle, le mien est à votre disposition; veuillez, je vous prie, me dire le vôtre. — Roussin, madame, un nom connu, comme vous voyez. — Connu! sans doute, repartit la dame couchée; mais n'ayant jamais été à Calais, je m'y trouverai en toute sécurité. » Madame Roussin, charmée, fit l'échange des passeports, et, lisant tout haut celui de la citoyenne Coigny : « Conny! Conny! oh! cela ne peut pas me compromettre, mais il y a une chose qui me chiffonne, j'ai dans l'œil un trait indiqué par le signalement; vous n'en avez pas. — C'est égal, dit la marquise de Coigny, je clignoterai. »

La marquise arriva ainsi à Paris, mais elle y venait incognito, parce qu'elle restait toujours sous

le coup des lois contre les émigrés, et, bien qu'elle eût divorcé, bien que ces lois fussent sensiblement adoucies dans leur application, elle eut, le 18 fructidor, un nouvel accès de cette terreur qui l'avait poussée en Angleterre six ans avant. « En sortant de ma chambre [1], nous rencontrâmes la marquise de Coigny, très effarée; elle arrivait par le jardin et mourait de peur; mon beau-frère lui dit que l'hôtel de Gontaut, tellement en vue, était une mauvaise retraite : « Parfaite, dit-elle, votre belle-» sœur sort par la porte, tout le monde la voit; j'entre » par la fenêtre, personne ne m'a vue. » Elle obtint ainsi ce qu'elle venait réclamer. On l'établit très haut, dans un cabinet éclairé seulement par une petite lucarne sur l'escalier, d'où, quelques heures après, elle sut que les agents de police me cherchaient, ce qui la fit frémir. Tous les domestiques protestèrent que mademoiselle de Montault était partie pour retourner dans sa province, et madame de Coigny en fut quitte pour la peur... Elle courut un autre danger, celui de mourir de faim; mon beau-frère l'avait si bien cachée qu'il l'oublia; elle vit passer le déjeuner, le dîner, sans oser faire un signe de détresse, et ce ne fut qu'à minuit qu'il se souvint d'elle. »

1. Cette anecdote se trouve, comme la précédente, dans les *Mémoires* de la duchesse de Gontaut.

En 1802, ayant obtenu sa radiation, elle rentre définitivement à Paris, où elle retrouve bien vite ses succès d'autrefois. Le premier consul l'abordait volontiers, lui demandant avec une ironie mêlée d'inquiétude : « Comment va la langue? » D'ailleurs elle professait pour lui une sorte de culte, et son enthousiasme s'accrut encore lorsqu'en 1809 le général comte Sébastiani, un des favoris de Napoléon et son ambassadeur en Turquie, épousa sa fille, cette ravissante Fanny, qui devait mourir un an après, à Constantinople, en donnant le jour à celle qui fut plus tard la duchesse de Praslin-Choiseul. L'ange gardien de la France, disait-elle, est l'ange gardien de Napoléon. Les héros de l'antiquité et des temps modernes, tout lui semble mesquin à côté de l'empereur. Elle a une autre admiration, Voltaire, « le plus grand génie littéraire qui ait paru, » répond-elle à mademoiselle Newton [1], qui ne l'aime pas. Et avec cela elle est devenue dévote, mais d'une dévotion assez particulière, car tout en lisant chaque jour son bréviaire, *son bon Dieu*, elle croit au diable un peu plus qu'il ne faudrait.

Dans l'aimable récit de son voyage à Plombières avec madame de Coigny, mademoiselle Sarah New-

1. Mademoiselle Newton, mariée d'abord au général Letort, puis au comte de Tracy. — Œuvres de Madame de Tracy, 3 volumes.

ton peint à merveille la nature morale de la marquise parvenue à l'âge crépusculaire, *à l'âge d'argent*, assombrie et désenchantée, avec des accès de gaîté soudaine pendant lesquels elle professe que s'ennuyer est quelque chose de méprisable, que l'on a tort de regretter le passé parce que tous les âges ont leurs joies ; restée humoristique, hautaine avec des mots terribles qui semblent des coups de bec de jeune aigle, mettant d'ailleurs tout son esprit à stimuler celui des autres, mais voulant qu'on parle (car c'est sa manière de connaître les gens), grand amateur de promenades à travers tout pour n'arriver à rien, et infatigable avec son fameux sac qui aurait pu « tenir douze pains de quatre livres », curieuse de toutes choses, même de la nature, bien qu'elle ne fût pas *champêtre*, suivant le mot du prince de Ligne, écrivant à chaque instant ce qui lui vient à l'esprit, épistolière au point d'*être tout entière dans l'encrier* à certains jours, un peu peureuse comme jadis, fort gourmande, frileuse et préférant le soleil aux temps modestes, interrogeant tous ceux qu'elle rencontre : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Que faites-vous? Que pensez-vous? » charmant d'ailleurs et sa compagne et ses auditeurs par la conversation la plus ingénieuse et la plus variée. On lit ensemble Rulhière, *l'Histoire de Colin et Jeannot*, *Mademoiselle de Clermont*,

Vertot, *la Guerre de trente ans* de Schiller, *Zadig, le siècle de Louis XIV*, le *Doyen de Killerine*, etc. Si quelques-uns de ces ouvrages enchantent mademoiselle Newton, d'autres l'ennuient franchement; mais madame de Coigny la soutient en assurant qu'il est bon de lire de temps en temps des livres ennuyeux. Les *Révolutions romaines* de Vertot plaisent à la jeune fille, mais elle n'aime pas les Romains : « C'est, observe la marquise, l'orgueil natif anglais qui vous rend si difficile pour les autres peuples. » En rentrant dans le salon de l'hôtel à Lausanne [1], on trouve un gros bouquet de lilas blanc tout fleuri comme en mai, que deux messieurs ont apporté pour mademoiselle Newton, sans vouloir se nommer. « Ah! sourit la marquise, voilà les vrais romans qui vont commencer. » (Elles lisaient alors *Malvina*, de madame Cottin.) Madame de Coigny donne à son amie des leçons de prononciation, de ponctuation, lui recommande

1. Le maître de l'*hôtel du Léopard*, à Avallon, leur dit que madame de Staël avait logé quelque temps chez lui, qu'elle était toujours aux fenêtres pour voir partir le coche placé en face, ou bien dans la cour de l'auberge pour guetter les voyageurs venant de Paris; elle les emmenait dans la salle d'en bas, afin de causer politique, ne se couchait pas, parlait à tout le monde de toutes sortes de choses et se mettait à écrire dès qu'elle ne parlait plus. Madame de Coigny reprochait à madame de Staël de poétiser l'odeur, la couleur et la vue des ruisseaux de Paris, oubliant que cette ville était vraiment la patrie de son esprit, de son génie.

de prendre des notes sur ses lectures, d'écrire ses pensées, « c'est une façon de savoir si on est bête ». Penser ses lectures, ne pas lire *comme si on mangeait des cerises*, quoi de plus sage, mais aussi quoi de plus rare?

Elle a tous les genres d'esprit, et cultive le plus infime, l'esprit des calembours et des rébus. Une vieille marquise avait un chien favori, son toutou, qui fait, dit madame de Coigny, le tout de son existence. Par exemple, la jeune Anglaise se gardera bien de lui conter ceux qui courent contre Napoléon : le triomphe ou Trajan (outrageant) qu'on avait affiché un soir; et l'empereur sur un trône sans glands (sanglant). Ce qu'elle ne peut retenir, ce sont ces boutades féroces, familières aux grandes dames de l'ancien régime, qui déchirent la victime. En Suisse, elle rencontre un monsieur bien vêtu qui s'obstinait à la reconnaître en la saluant d'un air sans façon, ce qu'elle lui rendait d'un air sec, sans s'arrêter. Le soir, au moment d'une lecture fort intéressante, l'importun se fait annoncer comme un parent de son ami le sénateur Casabianca; elle le reçoit assez froidement, lui ne s'aperçoit de rien, commence à demander des nouvelles du général Sébastiani, parle de sa belle conduite à Constantinople, puis il ajoute maladroitement : « Je connais bien cette famille; le père de

votre gendre était un commerçant qui a fait son chemin lui-même. — Vraiment, éclate la marquise, eh bien! votre père, à vous, a fait un imbécile! »

Malgré sa force d'âme et sa gaîté naturelle, elle n'avait pas le cœur aussi philosophe que l'esprit et retombait souvent dans une douloureuse mélancolie. Un jour de promenade, elle voulut gravir une montagne escarpée malgré le vent, les ronces et mille difficultés. On espérait le soleil, il ne parut pas : « Eh bien! dit-elle, ce que nous venons de faire là est l'image de la vie, et c'est assez triste, n'est-ce pas? » Sa compagne le trouvait, au contraire, très amusant, car elle avait le soleil en elle-même. Une autre fois la marquise reprenait : « C'est le temps qui nous fait ce que nous sommes; il nous faut le soleil et l'air pour être dans notre valeur. On devrait dire à ses amis : Quel temps fait-il chez vous? » Elle traverse de grandes crises de tristesse : Mademoiselle Newton l'aidant à broder quelques fleurs de tapisserie, elle dit « qu'il n'y a plus à présent d'autres fleurs pour elle dans le monde que celles qu'elle fait à l'aiguille ». Un jour de pluie, elle imagine des devises de cachet et demande à la jeune fille de lui dessiner une fontaine avec cette devise autour : *Profonde, mais cachée*; c'était pour elle et son chagrin. Puis, pour Sarah : une hermine avec cette légende : *Douce, blanche et fine.*

Pendant une de leurs promenades, celle-ci retrouve soudain un arbre cherché longtemps en vain, sur lequel, deux ans auparavant, Fanny avait gravé son nom. « Je pousse un cri; madame de Coigny, croyant qu'une bête me mordait, crie de son côté; je lui montre l'arbre, et alors elle se met à fondre en larmes : « Dieu soit loué! m'a-t-elle dit, la hache » a respecté ce gage muet et parlant de ma chère » fille. » Nous l'avons garni d'une foule de branches roulées autour, afin de le retrouver. En rentrant, madame de Coigny a chargé le médecin d'aller chez l'administrateur des domaines afin d'obtenir l'ordre de conserver cet arbre précieux. Si cela ne réussit pas, elle le demandera au ministre dès qu'elle sera à Paris, et peut-être même à l'empereur... Nous avons été dès le matin voir ce pauvre arbre, et j'en ai emporté des feuilles pour en faire une guirlande solide, afin de l'orner un peu plus convenablement. Nous nous sommes assises sur le serpolet, au haut d'un chemin désert, et madame de Coigny m'a raconté mille choses sur le temps de l'émigration et sur la mort de sa seconde fille, la petite Rosalba, qu'elle pleure toujours à Noël, jour où elle est morte, pour avoir peut-être été trop gâtée et calinée. Madame de Coigny l'amenait partout et la montrait à tout le monde, même la nuit, dans son berceau. Ah! comme c'est triste! »

En quittant Plombières, elles passèrent par Luxeuil, et, sur la route de Vesoul, elles aperçurent les ruines poétiques du château de Montaigu, au haut d'un rocher qui perce les nuages. Mademoiselle Newton aurait voulu savoir tout ce que ces tours ont vu : « Sans doute, dit madame de Coigny, ce qu'on voit à présent dans les châteaux modernes, car l'humanité a toujours les mêmes passions, quoique les murs changent de forme. » Oui, sans doute, l'homme sera toujours l'animal qui se bat et qui se querelle, qui aime et qui hait, qui, au réel et au figuré, boit de la folie rouge et blanche, et succombe plus aisément à l'ivresse morale qu'à l'ivresse physique; mais il est aussi *le roseau pensant* qui combine, invente sans cesse des moyens de bonheur et de malheur; mais les murs, en changeant de forme, en devenant successivement château féodal, maison bourgeoise ou rustique, entraînent aussi des changements de fond, des idées nouvelles qui, à leur tour, engendrent de nouveaux sentiments. Les causes et les effets ont leurs actions réflexes; ils sont emportés dans le tourbillon de l'histoire universelle, la cause d'un événement se métamorphosant en effet d'un autre, les anciennes passions cédant la place aux jeunes passions, comme les vieilles modes disparaissent devant la mode d'aujourd'hui. Et si l'on prétend que

la mode nouvelle n'est qu'un retour à une mode déjà oubliée, ne peut-on répondre que l'homme moderne ne ressemble guère à l'homme d'autrefois, que chaque siècle a son empreinte, sa gloire, ses étonnements, ses découvertes, ses défauts, différents de ceux des siècles précédents? Aussi les vieilles tours de Montaigu, si elles avaient pu parler, auraient-elles révélé des mystères, raconté des drames, des épopées qui, par la variété du panorama, eussent charmé la questionneuse de madame de Coigny. Le voyageur qui fait le tour du monde voit partout de l'eau, de la terre, des arbres, des maisons, des montagnes, des plaines : qui donc oserait cependant soutenir que son horizon reste toujours le même? Mais le monde moral est infiniment plus vaste, plus compliqué que le monde matériel, et comment oublier que le sentiment de l'infini, du divin, ce magicien par excellence, donne aux âmes la diversité et les empêchera toujours de se fixer dans un moule uniforme?

Pour se moquer des idées féodales de mademoiselle Newton, madame de Coigny signe sur le livre d'un hôtel de Genève : Madame et mademoiselle d'Armentières, puis elle lui dit malignement que le nom de Coigny est devenu trop célèbre depuis qu'elle a pour gendre le général Sébastiani; d'ailleurs, les vieilleries lui déplaisaient davantage à

mesure qu'elle vieillissait. Et de rire, en songeant que madame de Staël et *tutti quanti* vont se mettre l'esprit à la torture pour deviner madame et mademoiselle d'Armentières, attendu qu'il n'y a plus de ce nom-là *qu'un seul mâle rabougri*, selon sa propre expression. « O mânes des Conflans, gémit l'aimable écrivain, voyez-vous, du fond de vos sépultures, votre nom servir de déguisement pour voyager incognito au temps de l'empereur Napoléon! » Mais si elle respectait encore ses propres préjugés, la marquise ne s'inclinait guère devant les préjugés des autres; et, sans doute, elle aurait goûté le trait du comte de Gramont écrivant sur la maison délabrée de Montlosier à Randanne : *Féodalité du* XX<sup>e</sup> *siècle*.

Toujours célébrée, toujours redoutée pour la verve de son esprit, madame de Coigny traversa la Restauration et ne cessa de causer qu'en 1832, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir vu les Bourbons, objets de son éternelle rancune, auxquels elle reprochait non d'être partis, mais d'être revenus, reprendre une troisième fois le chemin de l'exil. Elle emportait avec elle la tradition des habitudes et des salons du XVIII<sup>e</sup> siècle, de cet esprit particulier, fait des qualités les plus délicates et aussi de quelques travers, cultivé à loisir comme l'art et la science suprêmes, où dominent la grâce, le goût,

l'élégance, l'art de conter, le besoin de plaire, et qui tirait aussi de piquants contrastes du choc des spéculations philosophiques et libérales avec les idées d'ordre et d'autorité. Madame de Rémusat, madame de Girardin, ont eu autant d'esprit que madame de Coigny ou madame du Deffand; elles ont un autre esprit, l'esprit de leur temps, de leur société, l'esprit moderne enfin, avec tout son éclat, sa sève et sa richesse, mais dépouillé d'un je ne sais quoi, d'un charme indéfinissable, qui manquent aux hommes plus encore qu'aux femmes de notre XIXe siècle, siècle inquiet, grand entre tous par ses audaces fécondes, chercheur éperdu d'infini qui, à travers les abîmes, fraie une conscience nouvelle à l'humanité, mais impatient du despotisme du bon ton aussi bien que de tous les vieux despotismes, et trop jaloux peut-être de la liberté de se forger de nouvelles chaînes avec les instruments mêmes qui ont servi à briser les anciennes.

# UN CLIENT

# DE L'ANCIEN RÉGIME

---

## DE L'ISLE, MADAME DE CHOISEUL ET SES AMIS

### I

Dans tous les temps, dans toute société organisée, on a vu surgir, se succéder une race d'hommes nés satellites, destinés par leur fortune, leur naissance ou leur caractère, à graviter autour des grands et des riches, propres à suivre, à obéir, comme d'autres sont aptes à précéder, à commander; insinuants et habiles dans le détail des choses, fidèles au patron que le hasard leur a donné ou qu'ils ont choisi comme un paratonnerre contre les surprises de la vie, parfois conseillers excellents et inspirateurs des grandes résolutions,

mais contents de demeurer dans la pénombre et désireux de ne pas remplir les rôles éclatants sur la scène du monde. Ils n'ont pas la foi en eux-mêmes, ils n'ont pas la volonté, faculté souveraine qui remplace et souvent annihile toutes les autres; mais certain penchant vers l'épicuréisme, quelque nonchalance dans l'âme, l'instinct du bonheur, qu'ils savent ne pas devoir rencontrer dans le fracas de la lutte, un scepticisme doux, le scepticisme de Cinéas essayant de dissuader Pyrrhus de conquérir l'univers, tout les détourne des ambitions fortes, les ramène vers un horizon restreint, du moins tranquille. Ne sont-ils pas nés confidents, familiers, amuseurs, comme leurs protecteurs, vers lesquels les attire une sorte d'aimant, auprès desquels ils remplissent aussi l'office de ces papiers de soie dans des caisses d'objets précieux et fragiles, sont nés ministres, princes, dompteurs de peuples? Et, avec quelques variantes, quelques transformations, ne gardent-ils pas les mêmes traits distinctifs à Athènes, à Rome, dans la France féodale, dans celle de Louis XIV et du XVIIIe siècle? Qu'il y ait en eux un coin de courtisan, je le veux; mais le courtisan est le genre dont le client est une espèce, espèce à part, plus modeste à la fois et plus noble, moins élevée par le rang, supérieure par le cœur, par l'intimité,

l'affection. Attentif à éviter une nouvelle journée des Dupes, à pressentir le favori de demain, le courtisan se montre avant tout fidèle à lui-même, et son dévoûment n'est que l'espoir d'une meilleure place : c'est le don Quichotte des forts. Toute autre se dessine la physionomie du client, ami des bons et des mauvais jours, sorte d'immeuble par destination du palais ou du château, indispensable à ses hôtes, qui lui confient leurs secrets, pensent tout haut devant lui, secrétaire, précepteur des enfants, compagnon de voyage, presque toujours aimable et spirituel, remède assuré contre l'ennui, à l'exemple de ce Bois-Robert dont Citois, médecin du grand cardinal, disait plaisamment : « Tous mes remèdes ne feront rien, s'il n'y entre un peu de Bois-Robert. » Au XVII[e] siècle, La Fontaine est le client par excellence : timide et pesant en conversation, il met son génie dans ses fables et vit chez madame de la Sablière, celle que *l'on aime à l'égal de soi-même.* Et quand elle meurt, M. d'Hervaert venant le prier de loger chez lui : « J'y allais, » répond le bonhomme avec la sublime confiance de l'amitié. Au XVIII[e] siècle, Barthélemy, le *grand abbé*, l'auteur de ce *Voyage d'Anacharsis en Grèce* qui eut un si prodigieux succès, demeure presque toute sa vie le commensal de Choiseul. Pendant les années de prospérité, sinécures,

bénéfices ne cessent de lui être prodigués; plus tard, il suivra ses amis dans le brillant exil de Chanteloup, sans que la pensée puisse un instant lui venir de les quitter, et cet homme doux et bon, ce savant qui s'entendait si bien à parer de grâce son érudition, qui regrettait qu'on ne pût léguer le bonheur et voulait qu'on haïsse ses ennemis comme si on devait les aimer un jour, eut cette joie suprême de devoir à la duchesse de Choiseul le salut, lorsque, après son arrestation en 1793, celle-ci, par sa courageuse éloquence, obtint, au bout de seize heures, sa mise en liberté et put, presque le même jour, reprendre avec lui sa conversation quotidienne. Autrefois, chaque grande maison avait son commensal, souvent un abbé, — de ces abbés qui ne disent guère la messe pour des ouailles qui l'entendent moins encore, — homme de bonne compagnie avant tout. Quelqu'un fit alors le pari qu'il irait dans le faubourg Saint-Germain, qu'à chaque porte cochère il demanderait au Suisse : « L'abbé est-il rentré? L'abbé dîne-t-il aujourd'hui? et que le Suisse répondrait le plus naturellement du monde, sachant bien de qui il s'agissait. Et qu'on ne croie pas que la tradition soit perdue de ces intimités particulières; sans doute, le luxe et le prestige des grandes existences d'autrefois les rendaient plus faciles, plus fréquentes

qu'elles ne sont aujourd'hui; mais ce qu'elles ont perdu d'un côté, ne l'ont-elles pas regagné de l'autre? Le respect a un peu diminué, le sentiment de l'égalité a peut-être ennobli les relations, et, en tout cas, il n'a pas empêché l'amitié de produire tous ses fruits là où elle s'épanouissait dans des milieux favorables, en présence de ces âmes d'élite qui surent apprécier, aimer un Ampère, un Doudan, leur rendre l'hospitalité aimable, écarter de leur chemin les soucis de la vie positive.

Un de ces clients de l'ancien régime fut le chevalier de l'Isle, non point l'abbé Delille, le dupeur d'oreilles qui *brillanta les Géorgiques et mit des mouches à Virgile*, mais certain capitaine de dragons, correspondant de Voltaire, du prince de Ligne, de madame du Deffand, fabuliste, chansonnier, poète de petits vers, émule des Bertin, des Ségur, des Boufflers, ami, commensal des Choiseul, des Polignac et des Coigny; client d'une espèce assez originale, car, son service militaire et son humeur nomade aidant, nous le voyons sans cesse par monts et par vaux, en Allemagne, en Corse avec son régiment, en Angleterre avec le duc du Châtelet; à Berlin, en Russie avec le prince de Ligne, aux eaux de Plombières avec mesdames de Polignac : ses lettres sont datées d'un peu partout. Le beau-père de Louis-Philippe

reprochait à son gendre d'avoir le mal, la manie de la bâtisse, *il mal di pietra*; de l'Isle, lui, a le mal des voyages; jusqu'au bout, il sera fort en peine de demeurer plus de six mois dans le même endroit, et Tressan aurait pu le féliciter de le trouver enfin chez lui, c'est-à-dire sur une grande route. Au demeurant, cœur sensible et dévoué, homme d'esprit en vers et en prose, boute-en-train de la bonne compagnie, dans laquelle, à défaut de ce goût délicat qui est à l'esprit ce que la grâce est à la beauté, il apporte une gaîté intarissable, une verve ingénieuse, le besoin et la faculté de briller sans exciter l'envie. Son portrait, que j'ai sous les yeux, donne l'idée exacte de son talent, de son caractère : traits fins et décidés, physionomie sympathique, ouverte, avec une légère expression d'ironie : sur ces lèvres mi-closes semblent errer, prêts à prendre leur vol, l'épigramme hardie, le madrigal aimable, la chanson alerte qui vont avoir les honneurs de la soirée, que, le lendemain, la poste ou un messager porteront à Chanteloup, à Ferney; car, en ce temps-là, on avait la fureur de l'inédit; les absents voulaient, autant que possible, être présents, informés sur l'heure, et, grâce aux correspondances si actives entre amis, un mot, une plaisante histoire, couraient l'Europe plus vite qu'aujourd'hui.

Né à Saint-Mihiel, le 23 juin 1735, Jean-Baptiste-Nicolas de l'Isle fit ses études chez les jésuites de Pont-à-Mousson et fut reçu, en 1753, à l'Académie des cadets-gentilshommes de Lorraine. Admis à la cour du roi Stanislas, où régnait cette trop séduisante marquise de Boufflers qui, d'après son fils, était aux femmes ce que les séraphins sont aux anges et les cardinaux aux capucins, il se distingue par son goût pour la musique, la comédie et par ses premiers essais poétiques. Après un stage de trois ans, on le nomme lieutenant au régiment de Champagne; il assiste à plusieurs batailles de la guerre de Sept Ans, puis, ayant été fait prisonnier, rentre en France avec l'obligation de ne plus servir pendant quelque temps. En 1768, il sera de l'armée qui conquit la Corse : là s'arrêtent ses campagnes militaires.

De l'Isle ne ressemble guère à Horace Walpole, qui, malgré sa répugnance à être considéré comme un écrivain, a laissé des copies au net de toutes ses lettres, avec de nombreuses notes. Il n'a aucun souci de la gloire littéraire, éparpille çà et là ses vers, et si quelques recueils du temps, si le prince de Ligne et La Harpe n'en avaient reproduit une partie, si surtout un membre de sa famille[1]

1. Le 14 avril 1863, Sainte-Beuve écrivait à M. Henry de l'Isle : « Monsieur, vous m'annoncez une bonne nouvelle, la

n'avait passé quinze ans à rassembler ses œuvres, nous courrions risque de savoir à peine son nom ou de le confondre avec ses homonymes. Malheureusement, les savantes recherches de M. Henry de l'Isle n'ont pas eu tout le succès désirable : les Mémoires, nombre de poésies, les contes contre la Du Barry, presque toutes les lettres à madame du Deffand, Voltaire, Horace Walpole, manquent à l'appel. Ce qui a été réuni forme toutefois un dossier assez considérable, dont l'examen jette quelque clarté sur cette époque et sur les caractères de certains personnages avec lesquels on est heureux de se retrouver, car ils représentent la fleur ornée de la culture, la tradition de l'esprit de cour, de la grâce et de l'urbanité françaises.

Mais, s'il n'a cure de renommée lointaine, de l'Isle se montre fort empressé à plaire, à se pousser dans la société : ses fables, ses chansons, il les

connaissance d'un homme d'esprit de plus et d'un talent naturel. J'avais seulement rencontré le chevalier de l'Isle; je l'avais noté du coin de l'œil, j'avais remarqué de jolis vers de lui dans la correspondance de La Harpe et ailleurs. Nous vous devrons de le connaître tout entier; vous paierez la dette de votre nom; son portrait est charmant. Recevez, monsieur, l'expression de ma gratitude et de toute ma sympathie pour votre pieux travail de résurrection spirituelle. » M. Henry de l'Isle a très gracieusement mis à ma disposition les lettres du chevalier et toutes les pièces qu'il a retrouvées.

dédie habilement aux personnes qui peuvent lui procurer agrément, éloges flatteurs, avantages de situation, car son ambition ne va pas plus loin, et j'imagine qu'à l'exemple de beaucoup de contemporains, il regarde ce monde comme un endroit où l'on doit obtenir le plus grand nombre de sentiments ou de sensations aimables, sans autre code moral que celui de l'honneur. Mademoiselle de Lorraine, les Brionne, les Choiseul, Thomas, la princesse d'Hénin, la maréchale de Beauvau, le marquis d'Armentières, Tressan, mesdames d'Egmont, du Châtelet, etc., voilà ceux auxquels il s'adresse de préférence; et, s'il ne partage guère les idées de ce partisan de l'ancienne étiquette qui croyait voir la monarchie décroître à mesure que les vestes se raccourcissaient et se changeaient en gilets, n'oublions pas que Marie-Antoinette elle-même laissait tomber en désuétude l'antique cérémonial, et que Voltaire faillit mourir de rire lorsque, à propos d'une commission de montres mal faite, il reçut de son *dragon-peintre* une lettre qui débutait ainsi : « Il faut que vous soyez bien bête, monsieur, pour... » Est-ce que Duclos, Diderot n'avaient pas obtenu la tolérance de la bonne compagnie pour leurs manières trop libres? Duclos, sous prétexte que, là où la vertu règne, les bienséances sont inutiles, racontant des histoires telle-

ment salées que madame de Rochefort finissait par l'interrompre : « Vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes; » Diderot, s'asseyant auprès de Catherine II et, dans la chaleur de l'improvisation, saisissant sa main, lui secouant le bras, comme il faisait avec madame Necker, qui, plus stupéfaite encore que l'impératrice, en prenait son parti et subissait aussi le charme de cette éloquence prestigieuse. Et, après tout, de l'Isle ne commettait, en comparaison de ceux-là, que des péchés fort véniels.

Présentons d'abord le poète au lecteur. La princesse d'Hénin [1], ayant eu la petite vérole (la bataille

1. *La jeune fille et les Oiseaux*, fable dédiée à mademoiselle de Lorraine, fille du comte de Brionne, rappelle cette agréable anecdote qui est à peu près inédite. Les habitants de Fougerolles, voisins de l'abbaye de Remiremont, devaient, d'après une assez étrange et antique servitude, fournir tous les ans à cette communauté, vers la Pentecôte, de la neige. Si la neige faisait défaut, il fallait la remplacer par deux bœufs. Les paysans, naturellement, préféraient se libérer avec de la neige, ce qui ne laissait pas de présenter parfois des difficultés. L'hiver de 1783 ayant été très doux, les habitants délibérèrent sur le moyen de ne pas payer la redevance des deux bœufs, et voici ce qu'ils imaginèrent. On présenta à l'abbesse un plat d'œufs à la neige avec les vers suivants :

Daignez, Madame, accepter pour hommage
Ce simple mets par le gourmet vanté :
D'un tribut dû c'est la trop faible image;
Mais la figure, aux yeux trompés du sage,
Vaut souvent mieux que la réalité.

Mademoiselle de Lorraine, abbesse de Remiremont, trouva ingénieuse la défaite et agréa la substitution.

C'est encore pour mademoiselle de Lorraine que l'Isle fit

de Waterloo des femmes, dira plus tard Balzac, le lendemain elles connaissent ceux qui les aiment), cette maladie effaroucha l'essaim de ses adorateurs, même le chevalier de Coigny. Plus hardi ou plus avisé, de l'Isle profita de cette désertion pour tenter une déclaration ingénieuse sous le voile de l'allégorie. Il suppose un Étourneau amoureux d'une belle Rose que ses déclarations laissent tout d'abord un peu sceptique [1].

LA ROSE ET L'ÉTOURNEAU (Fable).

L'aimable fille du printemps,
La Rose, à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amants
Un Étourneau du voisinage.
Sans regret il avait quitté
De ses frères la troupe errante,
Pour ranger son âme inconstante
Sous l'empire de la beauté.
Perché sur un buisson d'épine
Où la Rose tenait sa cour,

le Portrait en Contre-Vérité. Mademoiselle de Lorraine, dès l'âge de dix ans, était célèbre par sa beauté.

AIR : *Si ton ardeur est mutuelle.*

Les yeux louches, le caractère
Triste et bourru ;
L'air et le ton d'une mégère,
L'esprit tortu ;
Des propos toujours hors de place
Et le cœur faux :
Elle a pour comble de disgrâce
La bosse au dos.

1. *Vie de la princesse de Poix, née Beauvau*, par la vicomtesse de Noailles.

Il ne cessait à sa voisine
De jurer un fidèle amour.
« Mille autres amants, lui dit-elle,
Chaque jour m'en jurent autant;
Mais si je cessais d'être belle,
Aucun d'eux ne serait constant.
— Ah! dit l'oiseau, vous verriez naître
En moi des feux toujours nouveaux;
J'ose en prendre à témoin le maître
Des Roses et des Étourneaux. »
Le petit Dieu, dans sa volée,
Entendit faire ce serment;
Il retint son souffle un moment,
Et la nature fut glacée.
La Rose en perdit ses appas;
Son éclat, sa fraîcheur passèrent;
Zéphirs, papillons délogèrent,
L'Etourneau ne délogea pas.
« Calmez, lui dit-il, vos alarmes;
Si mon cœur suffit à vos vœux,
Il vous reste bien plus de charmes
Qu'il n'en faut pour me rendre heureux! »
Sans faire une épreuve nouvelle,
L'Amour, étonné du succès,
A la fleur rendit ses attraits,
Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la Rose facilement
On devine la ressemblance :
C'est moi qui suis l'oiseau constant;
Mais je n'ai pas sa récompense.

AVIS AUX ROSES

Roses, gardez vos agrémens
Et craignez pourtant qu'il ne gèle;
Les étourneaux peuplent nos champs,
Je n'en vois qu'un qui soit fidèle.

L'histoire ne dit point si la Rose finit par se montrer reconnaissante envers l'Étourneau : le prince de Ligne, qui donna une suite à cette fable,

ajoute que la Rose devint laide, intrigante, bel esprit, qu'elle cessa d'aimer le chevalier de Coigny et que l'Amour refusa d'opérer un autre miracle. Bel esprit, peut-être; et toutefois madame de Genlis affirme qu'elle était du nombre de ces personnes qui causent tout bas, dont l'esprit reste enfoui dans le sanctuaire de l'amitié, demeurant pour les autres une tradition, presque une légende. Ainsi vont les choses : l'appareil photographique qui est au fond de nous ne rend pas le voisin tel qu'il est, mais tel que nous voulons le voir; tantôt notre affection ou notre indifférence grossissent ou diminuent à l'infini le personnage. Nous n'apercevons hors de nous que nous-mêmes. Vous posez devant moi avec votre esprit, avec votre cœur, avec votre âme; la société où je vous rencontre vous inspire diversement, je vous connais adolescent, homme fait, vieillard : autant de raisons nouvelles de vous comprendre autrement. Tel ce peintre de grand talent qui, pendant un hiver, avait peint sept portraits d'un petit modèle à la cervelle obtuse, tous ressemblants, tous d'expression variée; le premier jour du printemps, un rayon de soleil entre dans l'atelier, se pose sur le modèle qu'il transfigure : le peintre voit une huitième femme et jette ses pinceaux, désespérant de jamais pouvoir rendre d'un seul coup la vérité.

Quant à de l'Isle, son appareil photographique et poétique fonctionne surtout en présence des femmes, inspiratrices ordinaires de sa Muse, Muse fermée sans doute aux grands horizons, nullement lyrique, peu sentimentale, éprise du joli et du spirituel, selon le goût du temps, mais naturelle, faite de grâce et d'aisance : « Mes enfants, disait Cavour à ses disciples, c'est en parlant aux femmes qu'on apprend à parler aux gouvernements. »

Apprendre la langue des gouvernements, notre auteur n'y songe guère, mais parler aux femmes la langue du compliment, de la coquetterie, découvrir la route qui mène à leur bienveillance, le chemin de leur sourire, de leur patronage, voilà son véritable et premier souci. Aussi bien ses qualités et défauts poétiques apparaissent très clairement dans trois pièces qu'il composa pour madame de Blot, la princesse de Beauvau, et pour un enfant de six ans, que madame du Deffand, Voltaire, les châtelains et les hôtes de Chanteloup portèrent aux nues; peut-être valent-elles mieux que l'oubli où elles sont tombées. Il me semble qu'elles vont de pair avec le *Voyage du temps*, la *Chanson morale*, les *Trois Ages de la vie*, et, étant donné le genre, j'en sais peu de plus agréables; c'est proprement le triomphe du gracieux.

## L'ORANGER

COUPLETS A MADAME LA COMTESSE DE BLOT
EN LUI ENVOYANT UN ORANGER

AIR : *Vaudeville d'Épicure.*

De l'aimable et savante Grèce,
L'Évangile, encore admiré,
Ordonna qu'à chaque déesse
Un arbre serait consacré.
Le myrte fut à la plus belle,
A la plus sage l'olivier;
Le pin à la vieille Cybèle,
Mais à pas une l'oranger...

L'arbre heureux en qui la nature
Se plaît à montrer en tout temps
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'été, l'automne et le printemps,
Fut réservé pour apanage
A la beauté qui brillerait
Des plus doux charmes de tout âge,
Quand l'Olympe la trouverait...

Parmi ce qu'aux cieux on adore,
Une telle divinité
Ne s'étant point montrée encore,
L'arbre sans patronne est resté.
Mais il trouve aux bords de la Seine
Celle qui doit le protéger!
Blot, son destin vers vous l'entraîne;
C'est pour vous qu'est fait l'oranger.

Le compliment, les lieux communs, la médisance, la calomnie forment en général les quatre points cardinaux de la conversation, les quatre pierres angulaires sur lesquelles repose la vie de salon. Avec raison, de l'Isle préfère le compliment, devenu au XVIII^e^ siècle un art, presque une science, poussé à un rare degré de perfection.

Sont-ils nombreux aujourd'hui, les imitateurs de ce Voltaire qui écrivait aux hommes comme nous devrions parler aux femmes, qui réplique à madame Suard, assurant qu'elle sait par cœur ses ouvrages : « Ils sont donc corrigés »; de Brissac qui répond à Marie-Antoinette étonnée de la foule immense accourue à sa rencontre quand elle fit son entrée dans Paris : « Madame, ce sont autant d'amoureux de votre personne? » Portraits en vers et en prose, madrigaux écrits ou causés, tout aboutit à cet art de plaire dont les règles n'ont jamais été si délicatement observées.

On veut donc plaire, se plaire à soi-même, plaire à tous, aux femmes, aux hommes, au public, même aux petites filles qui ont leur part de compliments, et voici comment le chevalier accompagne un envoi de mirabelles de Metz à l'une de ces délicieuses personnes :

Perrette, vous avez six ans
Et les goûts de cet heureux âge.
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus de l'encens.
De votre main enchanteresse
Quelque autre un jour vous parlera :
Mais que de peines il faudra
Pour obtenir votre tendresse!
Trop éloigné de mon printemps,
Je n'en pourrai plus prendre aucunes,
Et je veux profiter du temps
Où vous les donnez pour des prunes.

Les fillettes de ce temps-là savent de bonne heure jouer à la dame : leur toilette est presque la miniature de celle de leurs mères, déjà elles s'exercent à la comédie du corps, au jeu de l'éventail, on les farde pour les conduire au bal, et ainsi se forment ces enfants qui, à huit ans, tranchent du bel air, parlent chiffons avec autant d'aplomb que la Bertin, enfants jolis à croquer et *tout au parfait*. Aussi bien la tradition des enfants précoces ne se perdit jamais en France, et l'on sait le mot plaisant de mademoiselle de Rambouillet : « Or çà, grand'maman, parlons d'affaires d'État à présent que j'ai sept ans. » Le petit duc d'Angoulême reçoit le bailli de Suffren, un livre à la main : « Je lisais Plutarque et ses hommes illustres, vous ne pouviez arriver plus à propos ». Un évêque interroge Châteauneuf, âgé de neuf ans : « Dites-moi où est Dieu, et je vous donnerai une orange. — Monseigneur, dites-moi où il n'est pas, et je vous en donnerai deux ». Madame de Genlis s'improvise maîtresse d'école à huit ans, madame de Staël compose des tragédies à douze, et, dans les pensionnats aristocratiques, où la danse était mise au même rang que l'histoire, où, néanmoins, grâce au service des obédiences, se formaient d'excellentes maîtresses de maison, ces demoiselles s'évertuent, dès l'âge le plus tendre,

à griffonner leurs mémoires, parce que telle est la mode dans le monde.

Une autre vogue qui se maintint fort longtemps, fut celle du parfilage, qui, vers 1770, détrôna les nœuds et le filet, comme ceux-ci avaient détrôné les pantins, les cheminées à la Popelinière, le découpage. Tirer de l'or des vieux galons, des épaulettes, quoi de plus amusant... et de plus inutile? Pas si inutile cependant, car on parvint à réaliser sur son parfilage des bénéfices de cent louis par an. Plus d'un homme entrant dans un salon se voyait assailli par des ménades d'un nouveau genre, qui, le plus gracieusement du monde, enlevaient les broderies de son costume, et le duc d'Orléans leur donna une jolie leçon de discrétion en faisant ajuster à son habit des brandebourgs d'or faux qu'il laissa découdre sans mot dire et parfiler avec de l'or vrai. Mais les dames se lassèrent bientôt des galons et préférèrent parfiler avec des bobines d'or : filer de l'or sur du fil de soie, sans autre but que de procurer à une femme le plaisir de le défaire, devint une source de fortune pour maint industriel; l'or qu'on tirait de là ne représentait pas même la moitié du prix d'achat. Ils finiront par leur faire mettre la Seine en bouteilles, murmurait un homme d'esprit devant les travaux que le gou-

vernement provisoire imaginait, en 1848, pour occuper les ouvriers! Quoi qu'il en soit, tous les présents, les paris de femme à femme furent en fils d'or, les dettes de jeu dans beaucoup de maisons se payaient avec cette marchandise, et les bobines prirent toutes les formes : meubles, cabriolets, cabarets garnis de tasses, basses-cours complètes avec poules et dindons, chiens, chats, perruques, écrans. Lauzun donne à la comtesse Amélie de Boufflers une fausse harpe en parfilage qui avait coûté plus de mille francs; madame du Deffand envoie à la maréchale de Luxembourg une chaise en parfilage avec accompagnement de couplets.

I.

Vive le parfilage!
Plus de plaisir sans lui!
Cet important ouvrage
Chasse partout l'ennui.
Tandis que l'on déchire
Et galons et rubans,
L'on peut encore médire
Et déchirer les gens.

II.

Autrefois dans la vie
L'on n'avait qu'un amant,
Maintenant la folie
Est d'en changer souvent.
On défile et partage
L'amour comme un ruban,
Et même au parfilage
On met le sentiment,

III.

Tel qui lit une page
Peut paraître un savant,
S'il a du parfilage
Le secret imposant.
La plus petite idée
Qu'on attrape en passant,
Etant bien parfilée
Tiendra lieu de talent!

Le parfilage devint même un instrument de ridicule, un moyen de vengeance. L'abbé de Voisenon, « cette épluchure de grands vices », ayant félicité Maupeou d'avoir rogné les ongles à la Chicane et enlevé son bandeau à Thémis, cet éloge semble une injure aux Choiseul, et très gravement l'Académie délibère s'il n'y a pas lieu de lui infliger un blâme public : « Messieurs, opina charitablement Duclos, pourquoi voulez-vous tourmenter ce pauvre infâme? » — A défaut de blâme, on le représente en girouette de parfilage, et le bruit court, à Paris, qu'on l'a mis sur un des pavillons de Chanteloup, vis-à-vis de Voltaire, coupable, lui aussi, d'avoir demandé une *couronne civique* pour le chancelier, ce *nouveau l'Hospital*, qui tout seul du *dédale des lois a su retirer la couronne* et l'a rapportée au palais de nos rois.

Et vainement celui-ci se plaint-il à la mar-

quise du Deffand d'avoir été calomnié, vainement protesté-t-il qu'il n'a vu en Maupeou que l'homme qui a frappé les assassins de Calas, La Barre, Sirven et Lally, vainement, pour attendrir les Choiseul, peint-il, dans des lettres charmantes, sa reconnaissance et son admiration, jamais il ne put rentrer en grâce : « J'ai fait prier M. de Voltaire, écrit la duchesse, le 10 janvier 1772, de traiter M. de Choiseul comme on traite Dieu en certains pays, où il est défendu d'en parler en bien ou en mal... » Et ailleurs : « Il vous mande qu'il est fidèle à ses passions, il devrait dire à ses faiblesses. Il a toujours été poltron sans danger, insolent sans motif et bas sans objet. Tout cela n'empêche pas qu'il soit le plus bel esprit de son siècle, qu'il ne faille admirer son talent, savoir par cœur ses ouvrages, s'éclairer de sa philosophie, se nourrir de sa morale; il faut l'encenser et le mépriser : c'est le sort de presque tous les objets du culte. »

Madame de Beauvau avait l'habitude de donner en parfilage, à chaque grande fête, la bête qui la symbolise : le bœuf et l'âne à Noël, l'agneau à Pâques, le pigeon à la Pentecôte. Elle avait envoyé pour cette dernière un Saint-Esprit en forme de pigeon de parfilage à la duchesse de Gramont. Aussitôt la verve de tous les aèdes du

château de se ranimer et les couplets de retentir [1]; la palme resta à de l'Isle.

AIR : *C'est un enfant.*

Pour rendre aussi quelques hommages
A l'oiseau par vous célébré,
Je dirai que dans tous les âges
Il fut aux autres préféré.
Si c'est un modèle
D'amour ou de zèle,
Que l'on produit, qui cite-t-on?
C'est un pigeon, c'est un pigeon...

Quand Dieu le Père, en homme sage,
S'avise que, seul de son nom,
Du monde l'immense héritage
Ira dans quelque autre maison,

1. Voici le couplet du chevalier de Boufflers :

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Voilà le signe de la fête,
En vous l'offrant on s'applaudit
D'en avoir pu trouver la bête,
N'en pouvant pas trouver l'esprit.

Et voici le couplet de la marquise de Boufflers :

AIR de la *Fée Urgèle : Avez-vous vu mon bien-aimé ?*

Sans être d'or, il séduisit
Jadis certaine belle,
Et sous cette forme il la fit
Cesser d'être pucelle.
Cet amant était roi des rois,
Il était un qui faisait trois.
Pour cette fois,
C'est par vos doigts
Qu'il va changer encore.
Il fut déjà,
Il restera
Ce que le monde adore.

Par vieillesse extrême,
Ne pouvant lui-même,
Qui prend-il pour faire un garçon?
C'est un pigeon, c'est un pigeon...

Veuve du duc de Clermont d'Amboise, Marie-Charlotte de Rohan-Chabot épousa en secondes noces le prince de Beauvau, un de ces hommes rares qui conservent le privilège d'être distingués dans les actions les plus simples comme dans les plus importantes : union idéale, union délicieuse, en dépit de l'axiome de La Rochefoucauld, qui inspirait à leur fille la princesse de Poix cette réponse lorsqu'on lui recommanda de ne pas lire de romans : « Défendez-moi donc de voir mon père et ma mère ». Comme madame de Luxembourg, comme madame de Gramont, la princesse de Beauvau gouverna longtemps un des derniers grands salons aristocratiques du XVIII^e^ siècle. Conseillère de Choiseul, de Necker, tandis qu'ils étaient au pouvoir, amie fidèle dans la disgrâce, elle avait [1] l'*esprit de principauté*, s'intéressait

1. « Ce sont tous ses sujets que ces gens-là, » dit madame du Deffand, qui ne l'aime guère. « Elle me paraît un personnage du poème de Milton. Cependant son époux ressemble plus à Adam qu'elle ne ressemble à Ève; ce n'est pas à Ève non plus que je la compare, c'est son éloquence que je trouve qui est du genre de... de celles des héros de ce poème. » Et après qu'on eut enlevé au prince le gouvernement du Languedoc, la marquise observe : « ...Elle est plus brillante que jamais. Elle me persuade que le courage des martyrs était moins une grâce de Dieu qu'une vertu de

vivement aux affaires de l'Académie et de l'État, poussée par cette ambition très noble de mettre les hommes capables à leur place, montrant d'ailleurs, ses contemporains l'attestent, plusieurs sortes d'esprit, celui de causer, celui d'observer les événements, de n'exiger des individus que ce qu'ils peuvent fournir à la société; son attention était un éloge et son sourire un suffrage, l'entendre parler un véritable enchantement [1]. Sa conversation, dit le duc de Lévis, avait de la vivacité sans emportement; toujours l'expression propre, point d'exagération, rien d'affecté. La délicatesse de son âme, la grâce de son sexe, servaient de passeport à une logique toute virile, et l'on ne savait, en se rangeant à son opinion, si on était séduit ou convaincu. — Dans les premiers temps de l'assemblée constituante, il lui arriva

tempérament; si elle était née de leur temps, elle aurait renversé tous les temples et leurs idoles... »

1. « Elle sait amuser sans savoir médire; le plaisir qu'elle donne ne peut être pour elle la cause d'un repentir, car ce n'est jamais aux dépens de personne; elle est trop riche de son propre fonds pour avoir recours à de tels moyens, et, de plus, son cœur désavouerait son esprit. Elle a un art particulier pour les détails; tous ses récits ont de la grâce; elle peint tout ce qu'elle dit, et donne de la vie à tout ce qu'elle raconte; ses pensées sont toujours justes et ne brillent jamais d'un faux éclat; on pourrait les comparer aux perles fines, elles en ont la rondeur, le poli et la douceur, elles charment toujours et n'éblouissent jamais. (Portrait de madame de Beauvau par la duchesse de Rohan-Chabot sa belle-sœur.)

une aventure assez plaisante. Sans pousser le cri chevaleresque de madame de Tessé : « Dussé-je y périr, la France aura une constitution, » la princesse voulait des réformes pour empêcher un bouleversement, estimant sans doute que le seul moyen d'éviter une révolution était de la faire en haut. Elle recevait donc et cherchait à grouper le tiers état autour de Necker. Un soir, au moment où elle ouvrait sa boîte pour prendre du tabac (le tabac à priser était fort à la mode alors), le député Target s'avança et y puisa familièrement une prise. Peindre l'étonnement, l'indignation qu'une telle conduite inspira à madame de Beauvau, serait chose impossible. Louis XIV n'eût pas témoigné plus de surprise, si quelque Dangeau lui eût dit qu'un emploi pouvait sembler préférable à celui de lui faire assidûment sa cour. Comment en effet s'imaginer que les *Droits de l'homme* s'étendraient jusqu'à prendre du tabac dans la boîte de cette grande dame qui voyait en son mari « un prince auprès duquel les autres étaient peuple[1]? »

1. « Je m'apercevrai beaucoup de l'absence de M. de Beauvau. C'est en lui que je trouve le plus de ressources. J'aime son caractère. C'est l'homme le plus exempt de vanité, qui a le plus de vérité et de justice, et, sans être affectueux, il est excellent ami. Il n'y a peut-être personne au monde de qui je reçoive plus de preuves d'amitié. J'ai du plaisir à m'épancher avec vous sur ce que je pense de lui. Il a de vous la meilleure opinion du monde. Soyez à votre aise

Et pour souligner sa déconvenue, quelqu'un remarqua malicieusement : « C'est un effet naturel de l'égalité. »

Épouse et veuve admirable, madame de Beauvau survécut quatorze ans à cet époux auquel, jusqu'au dernier soupir, elle voua un culte passionné, dont elle recueillait pieusement les lettres, les pensées, essayant de souffler au marquis de Saint-Lambert son enthousiasme, pour qu'il élevât au prince un monument digne de lui. Saint-Lambert, l'*ami* de madame d'Houdetot pendant quarante-huit ans, qui prétendait spirituellement qu'elle et lui avaient la vocation de la fidélité, mais qu'il y avait eu malentendu. Et celle-ci, par une superstition touchante, ne manquait jamais, avant de se coucher, de frapper trois fois le parquet de sa pantoufle, en disant à son cher mort qui restait vivant pour elle : *Bonsoir, mon ami!* Seulement, madame d'Houdetot n'est qu'une jolie âme, elle résume toute sa morale dans cette formule : « Jouissez, c'est le bonheur; faites jouir, c'est la vertu; » elle croit avoir rempli tous ses devoirs en se dévouant à l'amour, et son mari ne semblait

avec lui ; vous vous convenez parfaitement à tous les deux. Il aime la franchise et le naturel. Je dois à ces deux qualités qu'il croit trouver en moi, l'indulgence qu'il a pour ma vieillesse et pour tous mes défauts. » (Madame du Deffand à madame de Choiseul, 4 janvier 1774.)

pas éloigné de penser comme elle, puisqu'il ne lui demandait que de ne point l'afficher. Madame de Beauvau est une grande âme, qui, hélas! ne respire pas vers le ciel, mais tout éprise de stoïcisme, ne comprenant point l'amour sans le devoir, religieuse dans sa morale, sinon dans sa croyance. Et de toutes les preuves d'affection qu'elle reçut de son mari, celle qui l'émut le plus est ce mot qu'il lui dit, au commencement de la Terreur, lorsqu'il se crut menacé d'arrestation : « Ah! ne craignez pas que je vous éloigne, je vous appellerais! » Connaît-on rien de plus noblement touchant dans l'histoire des bons ménages?

De l'Isle ne se contente pas toujours de glisser des douceurs dans ses bouquets et madrigaux : les moutons ne lui suffisent pas, et il y mettait parfois ce petit loup qui manqua aux fables de Florian. Un petit loup qui griffait et mordait assez bien, comme on le vit par la *Prophétie Turgotine*, satire amère des plans du contrôleur-général Turgot, de ses coryphées, où, treize ans d'avance, les fureurs révolutionnaires étaient prédites avec un luxe de détails que seule dépasse la *Prophétie de Cazotte*. Seulement, cette dernière a pour auteur La Harpe, qui la composa après coup, en 1796, tandis que de l'Isle écrivait la sienne en 1776. Certes, maint esprit clairvoyant, madame de Tencin, Voltaire, le

marquis de Mirabeau, avaient pronostiqué la révolution, mais d'une manière générale, et sans la fantaisie originale, sans l'entrain ironique du capitaine-poète qui, devenu lui-même un de ces abus au nom desquels il protestait contre les abus possibles de la liberté et de la philosophie, craignait peut-être de voir tout ceci se terminer autrement que par des chansons. La *Prophétie Turgotine* eut un succès énorme, et devint pendant quelque temps le cri de guerre des courtisans contre Turgot.

AIR : *La bonne aventure, ô gué!*

Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes,
Du bonheur français épris,
Grands économistes;
Par leurs soins, au temps d'Adam,
Nous reviendrons, c'est leur plan :
Momus les assiste
O gué!
Momus les assiste!

Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science;
En eux ces fiers paladins
Ont la sapience :
Les Colbert et les Sully
Nous paraissent grands, mais fi!
Ce n'est qu'ignorance
O gué!
Ce n'est qu'ignorance.

On verra tous les États
Entre eux se confondre,
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre;

Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre
O gué!
Le bel œuf à pondre?...

Que le chevalier confondît à plaisir la liberté et l'anarchie, les réformes et la révolution, les lois naturelles et les lois sociales, rien de plus évident; peu lui importait du reste, pourvu qu'il mît les rieurs de son côté et fît plaisir à ses patrons. Sans doute, à la façon de Galiani, il aimait le despotisme bien cru, bien vert, et comparait le budget à un compte de blanchisseuse, traitant le déficit du trésor public comme certains grands seigneurs traitaient le déficit de leur fortune. On sait la réponse de l'un d'eux au roi, qui lui demandait le chiffre de ses dettes : « Sire, je n'en sais rien, mais j'interrogerai mon intendant, et j'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. » Prétendre au monopole de la critique contre le souverain, chercher aux effets des causes invraisemblables, vaticiner des prédictions menaçantes et crier au déluge devant la moindre atteinte à d'injustes privilèges, en appeler de la logique de la raison à la logique des passions, livrer la ville aux incendiaires par haine du pompier qui veut la sauver en sacrifiant une partie des faubourgs, organiser la Fronde du dédain et du sarcasme,

la guerre des petits papiers et des intrigues, telle est, telle fut trop souvent la tactique des oppositions de cour et de salon; tactique qui leur valut des succès éphémères suivis de désastres sans fin. Quelques jours après la retraite de Turgot, d'Alembert faisait son éloge et le félicitait d'avoir exécuté un grand abatis dans la *forêt des préjugés*. « C'est donc pour cela qu'il nous a donné tant de fagots! » interrompit la duchesse de Fleury. La réplique était charmante, mais comment oublier qu'en refusant la coupe du bon père de famille, on allait livrer la forêt tout entière à la hache des furieux qui la détruiraient jusque dans les racines?

## II

Rempli de son mérite,
Portant le nez au vent,
Choiseul parut ensuite,
Et, d'un air turbulent,
Dit sans aucun égard : changeons de cabane,
Je vais tout culbuter ici.
Je réforme le bœuf aussi,
Et je conserve l'âne.

Les noëls satiriques [1] étaient en grand honneur au siècle dernier : ils se composaient de couplets

1. Sur le duc, la duchesse de Choiseul et leurs amis, voir l'excellent travail de M. Gaston Maugras, *la Duchesse de Choiseul et le patriarche de Ferney*, 1889; Calmann Lévy. — De

où, sur un air populaire, la crèche, la sainte famille, les trois mages, la cour et les ministres se trouvaient chansonnés avec plus ou moins d'esprit et de convenance. De l'Isle y excellait et le noël dont je viens de citer un passage commença à le faire connaître. Il l'écrivit en 1763, paraît-il, dans un château près de Cambrai, et eut une vive alerte lorsque, peu après, il l'entendit chanter par un officier de son régiment, debout sur une chaise, entouré de ses camarades : une telle pièce où il se moquait sans merci des puissants du jour, pouvait fort bien le mener à la Bastille. D'Allonville raconte que le duc de Choiseul fut tellement irrité des brocards dirigés contre sa sœur et lui, qu'il promit une récompense à celui

Goncourt : *la Du Barry*, *madame de Pompadour*, *la Femme au* XVIII[e] *siècle*, 3 vol. ; Charpentier. — *Correspondance de madame du Deffand avec la duchesse de Choiseul*, etc., publiée par le marquis de Saint-Aulaire, 3 vol. ; Calmann Lévy. — De Lescure, *Correspondance de madame du Deffand*, 2 vol. in-8° ; *les Femmes philosophes*, 1 vol. in-18. — *Souvenirs du baron de Gleichen*, 1 vol. ; Techener, 1872. — Comte d'Haussonville, *le Salon de madame Necker*, 2 vol. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VII. — Sénac de Meilhan, *Caractères et Portraits*. — *Correspondance du chevalier de l'Isle avec le prince de Ligne*, *le comte de Riocour*, *passim*. — *Mémoires de Besenval* — *Mémoires du duc de Choiseul*, publiés par Soulavie en 1790. — Dutens, *Mémoires d'un voyageur qui se repose*. — *Correspondance de Grimm*, 16 vol., édition Tourneux. — *Mémoires du maréchal duc de Richelieu*. — *Mémoires secrets de la République des lettres*. — *Mémoires de Bouillé*, *de Bertrand de Moleville*, etc.

qui dénoncerait l'auteur. A quelque temps de là, se présente un jeune officier qui s'annonce comme le révélateur du secret. « Comment, s'écrie Choiseul, pouvez-vous être assez vil pour déshonorer ainsi l'uniforme que vous portez? — Je ne le déshonore point, réplique de l'Isle, car c'est moi-même que je viens dénoncer. » Étonné, le ministre se tait d'abord, puis tendant la main au jeune officier : « J'ai promis une récompense; si mon amitié vous en paraît une, acceptez-la, et accordez-moi la vôtre. » Et Choiseul fit là une excellente action : d'instinct, il suivit la politique d'Henri IV, qui achetait plus de villes qu'il n'en prenait, et pensait que le meilleur moyen de se défaire d'un ennemi est de s'en faire un ami. Que l'anecdote soit authentique ou travestie, toujours est-il que de l'Isle devint le protégé, l'hôte du duc, lui voua une fidélité à toute épreuve, mit son esprit et sa plume à son service.

De taille médiocre, laid de figure, avec des yeux pétillants de flamme, des manières nobles, hardies et hautaines, généreux jusqu'à la grandeur et d'une délicatesse raffinée dans le bienfait, maniant avec une sorte de sybaritisme cruel le persiflage contre les indifférents et les ennemis (on crut qu'il avait été un des modèles du *Méchant* de Gresset), mais ne connaissant ni la haine, ni la rancune,

adoré des femmes et de ses intimes que séduisaient sa gaîté contagieuse et la fougue étourdissante de son esprit (hors de lui, dit madame du Deffand, tout est sot, extravagant ou pédant), imprudent à force de fierté, toujours prêt à sacrifier sa position plutôt que le sentiment de son honneur[1], homme d'État par fragment et passades, précis et vigoureux dans le détail, doué d'une rare facilité de travail, et par exemple écrivant à Rome les dépêches les plus secrètes sans faire de brouillon, sans garder de copies, pratiquant l'absolutisme ministériel[2] et, de son cabinet, dirigeant les travaux des généraux et des diplomates, secondé d'ailleurs par d'admirables sous-ordres et des amis dévoués; mais trop léger, trop indiscret pour exécuter avec fermeté[3] un plan original

1. « Je lui ai entendu, raconte Gleichen, répondre à madame de Choiseul, qui l'appelait un tyran : « Dites un tyran de coton. » Aussi, un moyen sûr d'obtenir de lui ce qu'on voulait était de l'irriter auparavant sur un autre objet; cette colère passée, le lion devenait un mouton. »

2. « Il inventait des indiscrétions, dit Gleichen, pour donner le change, et se consolait d'un embarras par le plaisir de s'en tirer. Il était vraiment l'homme du moment pour jouir, faillir et réparer, vraiment ingénieux pour trouver des expédients. »

3. La faveur du duc de Choiseul avait attiré tant de cousins qui portaient son nom que, pour les distinguer, on les avait affublés de sobriquets. Il y en avait un qu'on appelait Choiseul Bon Dieu et le maréchal de Belle-Isle avait été importuné à outrance pour qu'on lui donnât un régiment. Ce ministre étant à l'article de la mort, on lui apporta le viatique, et on lui annonça le bon Dieu, comme c'était l'usage à

et profond, incapable de dominer assez l'opinion, la favorite, le roi, pour s'élever jusqu'à la vraie gloire, le duc de Choiseul, connu d'abord sous le nom de comte de Stainville, réalise à merveille le type du personnage sympathique, si nécessaire aux peuples, aux romanciers, aux auteurs dramatiques, personnage que chaque époque marque de son empreinte particulière, dont elle fait une sorte de miroir où se reflètent, savamment embellis, ses qualités et ses défauts. Il avait commencé par jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes, ce qui prouve, observe méchamment Duclos, que tout le monde peut y prétendre; mais Duclos oublie que la beauté des hommes, c'est leur esprit. Tant de galanterie, un goût si décidé pour le plaisir, le firent d'abord juger défavorablement. Ce n'est, pensait-on, qu'un petit-maître sans talent qui a un peu de phosphore dans l'esprit. Benoît XIV l'appelle un fou qui a bien de l'esprit [1]. Il est vrai que ce fou lui donnait de la tablature et consternait la cour pontificale par ses hautaines excentricités : un jour, par exemple, ayant appris qu'on

Paris. Le maréchal agonisant croit que c'est un Choiseul venant le relancer et crie de toutes ses forces : « Qu'il s'en aille! qu'il me laisse en repos! Dites-lui que je lui donne un régiment. »

1. Il est encore de Benoit XIV, ce mot si curieux : Est-il besoin d'autre preuve de l'existence d'une Providence que de voir prospérer le royaume de France sous Louis XV? »

a donné au gouverneur de Rome la loge de l'ambassadeur de France, il arme ses gens et se rend au théâtre Alberti, après avoir annoncé qu'il jettera le gouverneur dans la salle s'il se présente. Le pape ayant chargé le cardinal Valenti de lui adresser une sévère mercuriale, Choiseul l'écoute nonchalamment, claque des doigts presque sous le nez de Son Éminence, et, du ton le plus dégagé : « Vous vous moquez de moi, monseigneur; voilà trop de bruit pour un petit prestolet quand il s'agit d'un ambassadeur de France. » Puis il pirouette sur ses talons et sort. Une autre fois il eut une discussion fort vive avec le pape lui-même, qu'il voulait empêcher de nommer Acquinto à la place de secrétaire d'état, devenue vacante. Dans un transport de colère, le saint père se lève de son fauteuil, prend Choiseul par le bras, et, l'y poussant, s'écrie : « *Fa il papa*, fais le pape ! » Et l'ambassadeur de répliquer : « Non, saint père, remplissons chacun notre charge; continuez à faire le pape, et moi, je ferai l'ambassadeur. » Puis, pour tout concilier, il obtint la permission d'annoncer à Acquinto que c'était à sa demande qu'il était nommé. Poussé par le parti dévot, le dauphin avait en 1760 intrigué pour faire disgracier Choiseul, qui, dans une conversation avec ce prince, osa lui dire : « Monseigneur, j'aurai peut-être le malheur

d'être un jour votre sujet, mais je ne serai jamais votre serviteur [1]. »

Lorsqu'il recherchait mademoiselle Crozat du Châtel, elle n'avait guère que des espérances de fortune, son bien se trouvant disputé par des parents. Choiseul ne veut pas attendre la décision du procès, qui, le lendemain même du mariage, est perdu. Loin de s'affliger, il console sa belle-mère, et, avec son beau-frère, le duc de Gontaut, appelle de la sentence rendue contre eux. Le duc de Gontaut était fort épris alors d'une madame Rossignol, femme de l'intendant de Lyon; il en parlait sans cesse à Choiseul et répétait continuellement : « Mon frère, croyez-vous que madame Rossignol m'aime? » Le jour où l'on jugea leur procès en première instance, ils entendirent prononcer la sentence qui les ruinait; tandis qu'on la lisait, Choiseul se pencha vers son beau-frère et lui dit à voix basse : « Mon frère, croyez-vous que madame Rossignol vous aime? » Et tous deux de partir d'un fou rire qui sembla fort singulier au public et aux juges. Un arrêt de la grand'-

1. Quelques jours avant, entendant le dauphin parler des jésuites avec enthousiasme, il n'avait pu se retenir de l'admonester : « Ah! fi! monsieur, un dauphin! » On rapporta cette réponse ironique de Louis XV à son fils, comme celui-ci affirmait que, si les jésuites lui conseillaient de renoncer au trône, il obéirait : « Et s'ils vous ordonnaient d'y monter? »

chambre rendit à Choiseul les biens de sa femme.

Il entre dans la faveur de madame de Pompadour par un trait assez noir, il tombe devant une autre favorite. Poussé par sa sœur, l'altière duchesse de Gramont, qui le domine complètement, il déclare la guerre à la Du Barry, essaie d'empêcher sa présentation à la cour, ameute les parlements, les philosophes, les salons, fait pleuvoir épigrammes, libelles, brocards de toute sorte [1]. Dès que celle-ci se montrait, on fredonnait les couplets qui couraient les théâtres et les rues : on tournait en ridicule les très rares grandes dames qui consentaient à devenir ses *soupeuses* et ses *voyageuses* [2]. La duchesse de Choiseul elle-même se prononça violemment contre la Du Barry, parce

1. Un jour, par exemple, on parlait de rage chez la Du Barry, et l'on citait le mercure comme le meilleur remède. « Je ne sais, demanda-t-elle, ce que c'est que le mercure: je voudrais qu'on me le dît. » Cette ignorance, affectée ou réelle, fit sourire, on la raconta à madame de Luxembourg, qui observa méchamment : « Ah! il est heureux qu'elle ait son innocence mercurielle. » Dans les salons et dans la rue, dans les pamphlets et les chansons, Maupeou n'était pas davantage épargné. On vendait publiquement des galons dits *galons à la chancelière*, parce qu'ils étaient faux et ne rougissaient pas ; on dessinait le long des murs des potences avec un homme accroché, au-dessus cette inscription : *le chancelier.*

2. La maréchale de Mirepoix fut la première qui fit sa paix avec la comtesse et, pour prix de sa complaisance, cette besogneuse, cette éternelle endettée reçut cent mille livres. « On m'avait promis cette somme, expliquait-elle à sa niece madame de Bussy, et le désordre des finances

que, jalouse de l'influence de sa belle-sœur, elle ne voulait pas que son mari la crût moins ardente à servir ses desseins; et Walpole l'avertit finement un jour qu'elle semblait solliciter son approbation : « Je pense que tout cela est à merveille pour madame de Gramont; mais vous, madame, vous n'avez pas les mêmes raisons d'être si scrupuleuse. » Vainement la favorite usa-t-elle de longanimité, vainement fit-elle dire au duc que, s'il voulait se rapprocher, elle ferait la moitié du chemin, que c'étaient les maîtresses qui chassaient les ministres et non les ministres qui renvoyaient les maîtresses; vainement Louis XV, qui détestait les nouveaux visages et croyait Choiseul indispensable, lui recommanda-t-il de se défier de ses entours et des donneurs d'avis : le duc, *poussé par ses femmes*, persistait à braver la favorite, se mettait à chaque instant sur le bord du précipice. A la vérité, il commençait à trouver que la *coquine* lui donnait bien de l'embarras, mais il gardait une si belle assurance et déployait une telle verve que

n'avait pas permis de me la donner plus tôt; mais ce n'est pas en considération de mes soins pour madame Du Barry. « Je crois bien, reprit madame de Bussy, ce ne serait pas assez payé. » — La *Fée Urgèle* en vint à écrire, lors de la chute de Choiseul : « Madame, je vous fais compliment sur votre triomphe qui est aussi brillant que votre conquête. » (Walpole, *Mémoires du règne de Georges III*), Goncourt, *la Du Barry*; — Lévis, Gaston Maugras, ouvrages déjà cités.)

madame du Deffand, après un souper avec lui, écrit à Walpole : « Il sera comme Charles VII; on ne peut perdre un royaume plus gaîment. »

Trois hommes mènent la campagne contre lui : Richelieu, l'ami *à pendre et à dépendre*; d'Aiguillon, qui est du dernier bien avec la favorite, au *mieux mieux*, comme on disait alors; Maupeou, l'homme au visage vert, à *la biaurrade*, au caractère retors, énergique, sans scrupules, qui appelait madame Du Barry : ma cousine, et rêvait de faire *le coup de deux*, de détruire à la fois Choiseul et d'Aiguillon. Soufflée, guidée par eux, la comtesse ne cesse de peindre le duc comme l'âme d'un parlement ambitieux, usurpateur, capable de renouveler la tragédie de Charles Ier d'Angleterre; elle répète à *la France* (Louis XV) la leçon des oranges avec lesquelles elle fait sauter le cabinet : « Saute, Choiseul ! Saute, Praslin » le mot espiègle après le renvoi de son cuisinier qui avait quelque ressemblance avec le ministre : « Sire, j'ai renvoyé mon Choiseul ! » Aux petites causes les grands effets, affirme le proverbe. Les petites causes ne déterminent que les petits hommes, mais parfois elles sont suivies de grands effets, et le vulgaire les rattache les unes aux autres, parce qu'il ne regarde guère au delà de l'heure présente.

Le 24 décembre 1770, Choiseul reçoit l'ordre de

donner sa démission, de se retirer à Chanteloup; une autre lettre, également de la main du roi, lui apprenait que, sans madame de Choiseul, il l'aurait frappé plus durement en l'exilant ailleurs : dernier hommage de Louis XV aux vertus d'une femme qui faisait un rempart à son mari jusque dans la disgrâce. Le duc supporta le coup avec une sérénité merveilleuse; il dormait, suivant son habitude, après son dîner, quand on lui apporta la lettre de cachet : il la lut, referma ses rideaux et se rendormit tranquillement. Mais le public prit fait et cause pour ceux qu'il regardait comme les victimes de la morale outragée, et leur départ ressembla au triomphe d'un César rentrant à Rome après avoir conquis un nouveau royaume. L'enthousiasme se traduisit de mille manières : par des portraits et des médailles, par des tabatières où figuraient d'un côté le buste de Sully, de l'autre celui de l'exilé (ce qui donna lieu au joli mot prêté à Sophie Arnould) : « Tiens! on a mis ensemble la recette et la dépense! » Voltaire exprimait, dans une courageuse épître, des regrets presque universels. Et, comme pour marquer d'un trait caractéristique l'époque et le personnage, pour tempérer l'ardeur des haines en laissant une place à la courtoisie, Choiseul, quittant Versailles, aperçut la belle-sœur de la Du Barry à une fenêtre du palais, s'imagina reconnaître celle-ci,

et salua en envoyant du bout des doigts un baiser. Sur quoi la favorite remarqua, avec un accent de regret : « S'il voulait seulement monter mon escalier, il ne partirait pas [1] ! » Peut-être le duc réfléchissait-il qu'il avait bien légèrement ouvert les hostilités et qu'il eût été facile de jouer le jeu qui avait si bien réussi avec madame de Pompadour.

Le triomphe du départ se poursuit à Chanteloup, résidence magnifique située à six kilomètres d'Amboise, dont les châtelains font les honneurs avec le faste que connaissent déjà les habitués de leur hôtel de Paris [2]. Le premier qui osa demander à Louis XV l'autorisation d'aller les voir, reçut cette réponse : « Je ne le permets ni ne le défends. » On l'interpréta comme une tolérance, la mode s'y mit, et Chanteloup devint le pèlerinage obligatoire des gens du bel air. Spectacle nouveau ! Versailles et Compiègne désertés, la faveur royale ne semblant plus le but suprême de la vie, cette faveur

1. Voir, dans Dutens, le récit d'une visite de Choiseul à la Du Barry en 1783. (*Mémoires d'un voyageur qui se repose*, t. II). Le vicomte de Ségur attribue au duc ce mot charmant, comme la comtesse lui rapportait un ordre de Louis XV, qui avait ajouté qu'il ne changerait jamais : « Oui, madame; mais, en disant cela, le roi vous regardait. » D'autres en font honneur au duc de Nivernois (Voir le joli conte de l'*Épingle* dans les Œuvres du vicomte de Ségur.

2. « Tout le monde se prépare à vous aller voir; Compiègne sera désert, c'est à Chanteloup que sera la cour. Chantilly, Villers-Cotterets n'auront que vos éclaboussures ». (Lettre de madame du Deffand à Barthélemy.)

royale dont la perte faisait mourir de douleur un courtisan au temps du grand roi! Quel sujet d'étonnement pour Louis XV, lorsque Chauvelin, son capitaine des gardes, sollicita la permission de se rendre à Chanteloup : « Mais il n'était pas de vos amis, observa le prince. — C'est à cause de cela, sire, » répliqua fièrement Chauvelin! L'attraction était telle, que le roi devint lui-même curieux d'apprendre ce qui se passait chez le duc, et qu'il demandait souvent à ceux qui en revenaient : « Que dit-on à Chanteloup? » Et non seulement amis, inconnus s'y précipitaient, mais on se réconciliait tout exprès pour faire ce voyage, et madame de Luxembourg, brouillée naguère avec les Choiseul, était reçue avec tendresse, « parce que c'était pour eux un nouveau rayon de gloire, dit Walpole, et qu'ils en sont ivres ». Afin de laisser un souvenir durable de tant de marques d'affection, le duc fit élever une espèce d'obélisque chinois de sept étages, surnommé *la Pagode*, et graver sur des plaques de marbre, à l'intérieur, les noms de tous ses visiteurs : les mots *reconnaissance* et *amitié*, inscrits en caractères bizarres, couraient l'un après l'autre dans toute la partie circulaire de ce bâtiment, construit en pierres de taille, haut de cent vingt pieds, et qui ne coûta pas moins de quarante mille écus. « Il n'est donc pas possible de rendre cet homme-là

malheureux! » s'écriait avec dépit la princesse de Marsan, l'Égérie du parti des dévots. Et en effet il n'est digne que d'envie et point de pitié.

Chasses à courre et à pied, promenades, parties de pêche et concerts sur l'eau, où le duc de Guines « joue de la flûte comme Blavet », où sa fille, la duchesse de Castries, « touche de la harpe mieux que David », comédies, musique, bibliothèques, collections superbes de gravures et de médailles, conversations charmantes, tournois poétiques, tric-trac, dés, billards, volants, pharaon, biribi, loto, trou-madame, tout était combiné pour la joie et le bonheur des hôtes de céans. Pour amuser son mari, la duchesse apprend le clavecin et elle arrive à jouer la comédie [1] en perfection : les principaux acteurs du théâtre de Chanteloup sont MM. d'Usson, de Mun, d'Ayen, d'Onésan, mesdames de Tessé, de Chauvelin, de Poix; en juillet 1773, ils donnent *les Fausses Infidélités*, *le Tartufe*, *l'Esprit de contradiction*, de Dufresny, *le Médecin malgré lui*, *la Métromanie*, *l'Impromptu de campagne*, *l'Avare*, *la Mère jalouse*, *la Jeune Indienne*; et du coup voilà le *grand-papa* (Choiseul) réconcilié avec les troupes de province. Pas de règle, aucune

1. Voir dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 août, 15 septembre 1891 mes deux études sur les Comédiennes de la Cour, le Théâtre des princes de Clermont et d'Orléans.

trace de cette forte discipline que quelques femmes font prévaloir dans leurs salons; la règle, au sentiment de la duchesse, est une entrave, et le plaisir n'en veut point. Toujours contents de l'instant présent, hôtes et châtelains ne forment pas de projets pour celui qui lui succède, car « les projets ne sont que le désir du mieux-être, fondé sur l'inquiétude du présent »; et ils passent chaque jour à faire et dire les mêmes choses, sans croire se répéter. Le temps les pousse, ils le lui rendent bien, et il les emporte si vite que l'abbé Barthélemy croit toujours être arrivé la veille. Le duc, pendant une petite maladie, se fait lire des contes de fées, toute la société se met à cette lecture, qu'elle trouve aussi vraisemblable que l'histoire moderne; ensuite, c'est un cerf-volant qui fait son bonheur et madame de Lauzun qui l'émerveille par son habileté à préparer les œufs brouillés. Un autre amusement consiste à écrire en particulier des vers en n'indiquant que la première lettre de chaque mot, suivie d'autant de points que le mot contient de lettres, et l'on donnait à deviner. Et quelle aimable compagnie! D'abord les *inamovibles* : Boufflers, de l'Isle, l'abbé Biliardi, le grand abbé. Puis les hôtes momentanés, les amis qui passent un mois, six semaines à Chanteloup : le prince de Bauffremont, le duc de Gontaut, Lauzun,

Besenval, Voyer d'Argenson, les Beauvau, les Du Châtelet, le marquis de Castellane, le baron de Gleichen, Caraccioli [1], du Buc, mesdames de Luxembourg, d'Anville, de Coigny, de Brionne, de Fleury, d'Ossun, de Simiane, les archevêques d'Aix, de Toulouse, l'évêque d'Arras, cent autres encore. Rarement la duchesse a moins de quinze ou vingt personnes, elle sait que tout ce flux et ce reflux mondain charment son mari et se résigne à paraître la plus heureuse des femmes; mais tout

1. Comme l'abbé Galiani, l'homme *des jours de pluie*, le marquis de Caraccioli réunissait en sa personne toute la comédie italienne. Il a, prétendait-on, de l'esprit comme quatre, gesticule comme huit et fait du bruit comme vingt. Son caractère est franc, il a de la noblesse et de la bonté; il est savant, il est bouffon, conte de jolies histoires; il a des traits, du raisonnement, du galimatias, du comique, une tête fort logicienne, se montre fort enthousiaste de la musique italienne, des philosophes, grand admirateur de la princesse de Beauvau; bref, un mélange de toutes sortes de choses différentes, excepté des mauvaises; un orchestre nécessaire dans un salon, et, remarque l'abbé Barthélemy, un de ces hommes qui s'en vont toujours et ne viennent jamais. Quelqu'un le définit plaisamment : une cervelle de singe dans une tête de veau. C'est lui qui disait, avec une bonhomie malicieuse, que le duc d'Orléans, ne pouvant faire madame de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait M. de Montesson. Avant d'être venu à Paris, observait-il encore, je me faisais de l'amour l'idée du monde la plus séduisante; je me le peignais comme un dieu charmant; je croyais vraiment lui voir des ailes d'azur, un carquois brillant, des flèches d'or. J'ai bien ouvert les yeux : j'ai vu que ce n'était qu'un vilain petit Savoyard qui courait le matin, laissant des billets de porte en porte. Il se plaisait à répéter cette boutade d'une femme d'esprit : le Mathusalem des amours en France ne vécut que six jours.

bas, bien bas, elle confesse à madame du Deffand que ce tumulte délicieux la fatigue et parfois l'ennuie; son appartement est la grande rue de Chanteloup; obsédée du matin au soir, elle ne sait où fuir pour vaquer à ses affaires, ou à ses plaisirs en écrivant à ses amis, ou pour les voir s'il lui en reste dans la maison. Son âme use son corps, et la marquise la compare à cette sainte qui prenait pour son compte les douleurs des personnes qui l'en priaient.

Le plus gai de tous, le plus amusant, c'est le duc de Choiseul, installé devant son métier à tapisserie, évoquant les souvenirs de son ministère de douze ans, passant au fil de l'épigramme les hommes et les choses, *le tripot de la cour* et le roi lui-même, qui « serait un si bon roi s'il n'avait tant de côtés d'un mauvais ». Comme les membres du parlement Maupeou servaient de cible aux plaisanteries de l'opposition, le duc raconte un jour la démarche imaginaire ou réelle d'un plaideur. Il désirait rendre son rapporteur favorable dans une contestation de limites, et lui tint cet éloquent discours : « Monsieur, si vous m'accordez un instant d'attention, je vais vous convaincre qu'il n'est pas possible que j'aie tort. Voici ma terre et mon château (il en trace le chemin avec des pièces d'or et figure le château par une pile de doubles louis); ceci est mon parc, et voici un grand chemin

(aussitôt une longue traînée d'or) qui conduit à un moulin (le plaideur entasse une forte colonne); là est un bras de rivière (il en fait le Pactole); ici est la terre de mon voisin (nouvel amas du précieux métal). Vous voyez, à cette heure, combien je suis fondé dans mes prétentions; si vous le permettez, monsieur, je vous laisserai ce petit plan afin que vous y réfléchissiez plus à loisir. » On juge si l'anecdote servit de texte à d'ironiques commentaires.

Bien que chacun de ses amis crût Choiseul à la veille de rentrer au pouvoir, il semble avoir dit un long adieu à la politique, conduit lui-même, pour se distraire, une ferme de douze cents arpents, bâtit, défriche, achète et revend des troupeaux, trouve en lui tous les goûts qui peuvent remplacer les grandes occupations.

Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.

Il creuse une pièce d'eau d'un demi-mille, d'où l'on voit sept allées à perte de vue, perçant la forêt d'Amboise adossée au jardin; il est enchanté de conduire ses hôtes aux étables, aux basses-cours, de faire avec eux le tour du propriétaire, un tour qui devait durer quelque temps, si l'on songe que quatre cents personnes environ vivaient, dans le château et les communs, de la paye du maître;

que la table [1] absorbait trente moutons par mois, quatre mille poulets par an, et que le seul article du pain montait à trois cents livres par jour. Toute la maison était habituée à un ton de politesse particulier, si bien que Cheverny entendit le gardien des porcs répondre, chapeau bas, à une question sur leur hygiène : « Monseigneur leur fait bien de l'honneur, ils se portent tous à merveille ». Chose admirable! Les serviteurs semblaient rivaliser de dévouement avec les amis. Le duc, voulant diminuer un peu ses dépenses, annonça à son maître d'hôtel qu'il n'aurait plus besoin d'un homme dont le talent ne devait pas demeurer enfoui à la campagne. Et Lesueur de répliquer aussitôt : « Cependant, monsieur le duc, il vous faut au moins un marmiton, et je vous demande la préférence. » Ayant à remplacer le concierge du château, madame de Choiseul propose cette place à un valet de chambre qu'elle désirait récompenser. « Je n'en veux point, dit vivement Champagne, je suis à vous depuis vingt-deux ans, et si mes services vous sont agréables, je ne vous demande que la

1. Outre la table du duc, un chevalier de Saint-Louis, écuyer de la duchesse, tenait une seconde table, servie comme la sienne, pour recevoir les personnes qui venaient pour affaire et qu'on n'admettait pas à la première; et il y avait encore trois autres tables, sans compter les gens de livrée. Tel était le train des grandes maisons d'autrefois.

permission de les continuer. — Mais, Champagne, vous serez également à moi, vous ne sortirez pas de la maison. — Non, madame, je ne puis m'y résoudre; j'entre quarante fois chez vous ou dans le salon chaque jour, j'y vois mes maîtres; quand je serai dans la conciergerie, à peine pourrai-je les apercevoir. — Mais on dit que cette place est meilleure que la vôtre; je ne suis pas en état de faire votre fortune, je ne puis pas même vous donner des gratifications comme je le désirerais. — Et qu'ai-je besoin de fortune! Est-ce que je vous demande quelque chose? Que j'aie une croûte de pain et votre service, je ne souhaite rien de plus. » Des larmes abondantes lui coupèrent la parole. La duchesse ayant raconté le trait, tout le monde félicita Champagne, qui répondit très simplement que c'était la seule occasion pour lui de témoigner son attachement à ses maîtres.

Parmi les fidèles de Chanteloup, figurent deux personnages originaux et peu connus, le baron de Gleichen et M. du Buc. Né en 1735, à Nemendorf, chambellan de la margrave de Bayreuth, Gleichen entra, grâce à la protection du duc, au service du roi de Danemark, fut ministre pendant trois ans en Espagne, en France de 1763 à 1770; on l'envoya ensuite à Naples, à Stuttgart, et après sa mise à la retraite, il se retira à Ratisbonne où il

écrivit de piquants souvenirs [1] et mourut en 1807. C'était un homme d'esprit, mais fort silencieux, qui ne prenait la parole que lorsqu'il croyait avoir une pensée intéressante à exprimer : on disait qu'avec lui les interlocuteurs avaient l'air de servir seulement de remplissage. Après le dîner, écrit Barthélemy, il se place auprès de la grand'maman, où il ferme les yeux, la bouche, les oreilles, et reste impassible. Une autre fois l'abbé le définit plaisamment : une espèce d'aventurier qui va de pays en pays, débitant ses agréments et son esprit [2],

1. Gleichen avait une chatte fort intelligente, toujours occupée à se mirer dans une glace, à s'en éloigner pour s'en rapprocher en courant, et surtout à gratter autour des cadres, comme pour satisfaire une curiosité. Un jour, il établit son miroir de toilette au milieu de la chambre, afin de lui procurer le plaisir d'en faire le tour. Elle commença par s'assurer, en s'approchant et se reculant, qu'elle se trouvait devant une glace pareille aux autres. Elle passa derrière à plusieurs reprises, courant toujours plus fort; mais, voyant qu'elle ne pouvait atteindre ce chat prompt à lui échapper, elle se plaça au bord du miroir, et, regardant alternativement d'un côté et de l'autre, elle s'assura que le chat ne pouvait être ni avoir été derrière le miroir; ainsi, elle se persuada qu'il devait être dedans. Pour le constater, elle se dressa en allongeant ses deux pattes, afin de tâter l'épaisseur, et, sentant qu'elle ne suffirait pas à renfermer un chat, elle se retira tristement, convaincue qu'il s'agissait d'un phénomène au-dessus du cercle de ses idées; et dorénavant elle ne regarda plus aucune glace. Plus sage que les hommes, qui ne mettent aucunes bornes à leurs recherches, Ermelinde parut à Gleichen avoir été le *Kant des chats*.

2. Après le renvoi des jésuites d'Espagne, il observait avec son air doux et sournois : « Il faut convenir que l'art de chasser les jésuites se perfectionne de plus en plus. »

et quand il a gagné tous les cœurs dans une ville ou dans un château, il les laisse là et s'en va d'un autre côté. C'est le type de l'adorateur discret et dévoué. Les recherches hyperscientifiques, l'alchimie, le passionnaient : Saint-Germain, Cagliostro, Lavater, Saint-Martin, avec leurs systèmes et leurs incursions dans l'inconnu, exerçaient une vive attraction sur son intelligence.

Assez mélancolique et porté à la tristesse, il écrivait à la duchesse, à l'abbé, des lettres qui leur semblaient des chapitres détachés des lamentations de Jérémie, ne se sentait vraiment heureux qu'en France, et aurait volontiers répondu comme Caraccioli, nommé vice-roi de Sicile et félicité par le roi : « Ah ! sire, la plus belle place du monde sera toujours pour moi la place Vendôme. »

L'ennui de Copenhague lui paraissait plus terrible encore que l'ennui espagnol ou l'ennui napolitain : « Il est aussi épais que l'eau qu'on y boit et l'air qu'on y respire. » Et vainement madame de Choiseul lui indique-t-elle sa recette contre l'ennui, contre la tristesse : se les cacher à soi-même ; vainement observe-t-elle qu'il n'appartient qu'à Hercule seul de vaincre la Chimère, que le ciel nous a donné les passions comme les ressorts de notre âme et

non comme ses tyrans; Gleichen [1] était persuadé, non guéri. C'est que la mélancolie, l'ennui, sont plus que des défauts, des maladies organiques du caractère qui attaquent la volonté et l'empêchent de réagir contre elles; maladies qui admettent des tempéraments, des palliatifs, auxquelles les méde-

1. Parmi les anecdotes qui abondent dans les *Souvenirs* de Gleichen, je rappellerai un trait de politesse du duc d'Ormont. Son ami, son commensal, le chevalier d'Airague était auprès de lui pendant sa dernière maladie. Quand le duc se sentit à l'agonie, il lui dit : « Hélas! mon ami, je vous demande pardon d'être obligé de mourir devant vous ». L'autre, pénétré, confondu de tant de politesse, balbutia : « Ah! milord, pour l'amour de Dieu! ne vous gênez pas. — Puis ces jolies formules de démentis polis : « Je le crois, puisque vous me le dites, mais vous qui me le dites, vous ne le croyez pas. — Je le crois puisque vous l'avez vu; mais si je le voyais, je ne le croirais pas. » — Le mot de l'abbé Galiani entendant dire à un homme que la nouvelle salle d'Opéra était sourde : Galiani qui ne pouvait souffrir la musique française, s'écria : « Qu'elle est heureuse! » — Celui du comte de Mérode au prince de Kaunitz qui venait de déclarer qu'il aimerait mieux entendre des sottises que ne rien entendre du tout : « Il faut avouer que M. Pitt est le plus grand ministre de l'Europe. Êtes-vous content de moi, mon prince? » — Les excuses publiques de Brissac au prince de Conti : « Le roi m'a ordonné de vous demander pardon, je le fais : mais vous pouviez vous faire honneur à meilleur marché, car je ne vous aurais pas tué. » — La réplique de Voltaire à un jeune auteur qui se présenta ainsi à lui : « Je suis garçon athée, pour vous servir. » — « Et moi j'ai l'honneur d'être maître déiste. » — Celle de Bonaparte au marquis Manfredini, ministre du grand-duc de Toscane : « Vous pouvez toujours compter sur ma parole militaire, mais ne comptez jamais sur ma parole politique. » — Le conseil de Louis XV à ses gens au sujet des emprunts du Trésor public : « Ne mettez pas sur le roi, cela ne vaut rien ».

cins de l'âme administrent bien rarement des remèdes efficaces. Conseiller à un homme mélancolique de se voiler à lui-même sa tristesse, c'est proprement une pétition de principes, c'est résoudre la question par la question : et puis la mélancolie a ses bienfaits, sa grandeur et presque sa sainteté. Combien ne lui devons-nous pas de chefs-d'œuvre!

M. du Buc avait été premier commis à la marine : il avait un esprit subtil, tourné vers la métaphysique, que madame de Choiseul, assez portée elle-même à disséquer ses idées, à remonter à la source des choses, appréciait infiniment. La marquise du Deffand lui reprochait de l'élever, même dans les matières les plus terrestres, au-dessus des nues, d'où elle mourait de peur de tomber, et où il lui semblait qu'on la tenait suspendue par les cheveux. « Oui, répondait la duchesse, il est quelquefois dans les nues, mais quand il descend sur la terre, il apporte des fruits du ciel, c'est-à-dire des vérités. — Mais, repartait la petite fille [1],

1. La mode est alors aux sobriquets. Ainsi, dans la société des Choiseul, on appelle la duchesse, *la Grand'Maman*, le prince de Bauffremont *l'Incomparable*, le prince de Beauvau *le Grammairien*, madame de Gramont *la Dame de province*, madame de Choiseul de Betz *la Petite Sainte*, M. de Choiseul-Gouffier *le Grec*, la princesse de Beauvau *la Dominante*, ou *la Mère des Maccabées*, etc. La marquise décerne à Barthélemy le titre de *Sublime en fariboles*; celui-ci riposte par la distinction de *Sublime Tonneau*, « qui vaudra bien celui de *Sublime Porte*. »

je lui trouve un peu de prestige; il éblouit plus qu'il n'éclaire. Ne prétend-il pas que l'esprit de Voltaire est un peu superficiel? » Et la grand'-maman d'approuver ce jugement, bien que Voltaire soit son auteur préféré, à cause de son goût et de son universalité. Quant à la lumière de son ami, ce n'est nullement du prestige, et la preuve, c'est que personne ne donne plus à penser que lui, et qu'il a souvent le mérite de dire des choses évidentes qui n'ont jamais été dites. D'ailleurs M. du Buc rendait justice à Voltaire. Il a presque toujours imité, remarque-t-il, mais avec quelle supériorité! Il est comme le faux Amphitryon; quoique étranger, c'est toujours lui qui a l'air d'être le maître de la maison. Et ne serait-ce pas comme Jupiter, parce qu'il était Dieu chez lui?

Un jour, étant tombé malade à Chanteloup, du Buc fit à son domestique une réponse qui enchanta les châtelains : ce serviteur, très dévoué à son maître, le pressait de se faire transporter chez lui, tandis qu'il en était encore temps. « Comment! répondit celui-ci, bien loin de songer à m'en aller d'ici, je m'y ferais apporter si j'étais malade chez moi. » Il prétendait que le bonheur n'est autre chose que l'intérêt dans le calme et qu'un homme parfait est celui qui ressemble à tout le monde, et

à qui personne ne ressemble [1]. Après une lecture de l'abbé Delille, il lui adressa ce compliment : « Vous m'avez réconcilié avec la poésie et brouillé avec les poètes. » Il excellait aussi dans les portraits parlés, dans l'art de peindre les personnes en quelques traits incisifs, avec des observations qui du premier coup révélaient un moraliste ingénieux et profond. Et, malgré ses réserves, la marquise ne peut s'empêcher de confesser que si l'on écrivait exactement ses causeries, sans en omettre une syllabe, il faudrait intituler ce livre : *Buconiana.* Comment ne pas regretter que ces conversations, si fortes de choses, n'aient pas eu leur Tallemant des Réaux, qu'un homme que des juges compétents appelaient un des plus grands esprits de France, n'arrive à nous que par quelques bribes de lettres et une anecdote? Comment ne pas déplorer la modestie de quelques-uns qui prive de précieux joyaux le trésor moral de l'humanité, l'intempérance de tant d'autres qui remplit les bibliothèques d'écrits insipides et si inutilement encombre la mémoire?

1. « La curiosité, pensait du Buc, est suicide de sa nature et l'amour n'est que curiosité. » — « L'homme a beau vouloir être secret, le geste arbore pavillon pour la pensée. — Le dindon est le paillasse du paon. — Le gibet est une flatterie pour le genre humain. »

## III

Auprès du duc de Choiseul, deux femmes, sa sœur, son épouse, qui ne s'aiment point, mais forment un pacte tacite pour le bonheur et la grandeur de celui auquel elles rapportent toutes leurs pensées. La première avait été présentée à la cour comme comtesse de Choiseul et chanoinesse de Remiremont; son frère entreprit de la marier à un duc de Gramont, gouverneur de la Navarre et du Béarn, personnage déconsidéré « que la nature avait fait pour être perruquier », mais possesseur d'une immense fortune et porteur d'un nom historique. Le mariage se fit, suivi trois mois après d'une séparation qui lui laissait le titre de duchesse avec de fort beaux revenus. Elle prit bientôt en main le département de la politique : grande, peu jolie [1], caractère hautain, impérieuse, activité infa-

1. « Il y a bien loin de la grand'maman à madame de Gramont, qui observe le régime le plus austère avec une constance qui ne se dément sur aucun point; c'est qu'elle est absolument maîtresse de son âme, et que la grand'maman est la très humble esclave de la sienne; elle a le courage des grandes choses et point des petites, et c'est ce qui me fait enrager. Les occasions de montrer le premier sont rares, celles du second arrivent tous les jours. Cela mérite cependant une distinction, et quand je dis qu'elle n'a pas le courage des petites choses, je ne parle que de ce qui est relatif à la santé. Car je vois une infinité de petits sacrifices qu'elle fait souvent sans qu'on s'en aperçoive. » (Lettre de l'abbé Barthélemy à madame du Deffand.)

tigable, sans cesse tendue vers les affaires de l'État, un type de virago [1]. D'ailleurs très agréable

1. Voici une chanson assez plaisante écrite par de l'Isle pour la duchesse de Gramont :

A UN POSTILLON EN ENTRANT DANS VERDUN.

Postillon qui ne redoutez
Ni coche, ni charrette,
Je suis dans Verdun ; arrêtez :
J'y veux faire une emplette ;
Car à madame de Gramont,
La faridondaine, la faridondon.
Il faut toujours un fond d'anis,
Biribi,
Et du meilleur qui soit ici,
Mon ami.

L'anis chez elle est toujours mis
Dans une boîte ronde,
Ce n'est pas lui qui fait d'amis
Arriver tout un monde ;
C'est bien madame de Gramont,
La faridondaine, la faridondon ;
Pourtant chacun d'eux est marri
Biribi,
Lorsque la boîte est sans anis
Mon ami.

Elle est sœur du joyeux chrétien
Qui, ne vous en déplaise,
A mené l'Europe aussi bien
Que vous menez ma chaise.
Nul ne coupa ce postillon,
La faridondaine, la faridondon,
Mais il heurta contre un Barri,
Biribi,
Ecrasé depuis, Dieu merci !
Mon ami.

quand elle le voulait, douée d'une sorte d'éloquence naturelle, faite de facilité, de clarté et d'énergie; véhémente amie, ennemie rude et insolente; « le public, dit Walpole, vénérait et négligeait l'épouse, en détestant la sœur et en se courbant devant elle ». Son salon est un centre auquel tout aboutit pendant trente ans; on lui demande conseil et assistance, on sollicite son approbation : une intelligence rompue dans la pratique des affaires, une discrétion à toute épreuve, l'ardeur de son dévouement lui conciliaient de nombreux partisans, peut-être aussi la politesse savante de son accueil; elle ne laissait entrer personne chez elle sans se lever, entamer une conversation debout et la terminer avant de se rasseoir.

Sa forte nature ne faiblit nullement à l'heure décisive : arrêtée en avril 1794 avec la duchesse du Châtelet, elles comparurent ensemble devant le tribunal révolutionnaire. Madame de Gramont ne daigna point se défendre, mais elle tenta de sauver son amie. « Que vous me fassiez mourir, moi qui vous déteste, moi qui aurais voulu soulever contre vous l'Europe entière, rien de plus simple; mais on ne peut rien imputer à madame du Châtelet, qui n'a jamais pris part aux affaires publiques et dont la vie entière n'a été marquée

que par des actions de douceur et d'humanité. » Le tribunal ne fit point de distinction et les condamna toutes les deux. Lorsque des membres du Comité de Salut public vinrent dans sa prison lui offrir la vie si elle voulait révéler le secret de la retraite du jeune comte du Châtelet : « Jamais, répondit-elle, la délation est une vertu civique trop jeune pour moi ». Et elle marcha au supplice en traitant ses bourreaux comme des valets.

Madame de Choiseul est une des bonnes fortunes morales du XVIII^e^ siècle [1]; elle pense comme Montesquieu, elle écrit aussi bien que madame du Deffand, elle se conduit comme une sainte, quoiqu'elle n'ait d'autres croyances que celles que prescrit la vertu : fermeté d'âme, bon sens que rien ne saurait entamer, jugement pénétrant, fidélité inébranlable à ses amis, clairvoyance de moraliste pratique, talent de dire toujours la chose qui convient, tant de qualités, rehaussées de grâce et de modestie, inspirèrent des admirations passionnées, désarmèrent la critique et la haine. Cette duchesse, « si supérieure à toutes les duchesses

1. « La duchesse est une très petite femme, d'une assez jolie figure, mais pâle comme un œuf frais. Je lui ai vu mettre son rouge... Le duc est fort laid, très gai, très impoli. » (Costa de Beauregard, *un Homme d'autrefois*.)

de la terre », sans cesse à l'affût des bonnes actions et connaissant mieux que personne leur gîte, cette femme sur laquelle les yeux, l'esprit et le cœur se reposent si doucement, a tout le charme des petites choses, tout le sublime des grandes, donne la sensation d'une de ces toiles de Rembrandt ou de Meissonier, d'un de ces sonnets de Ronsard ou d'un de ces opéras de Mozart, dont on ne découvre pas d'abord toutes les beautés, mais qui, mieux étudiés, conquièrent la pensée par la perfection des détails, la suavité de l'inspiration, l'harmonie des lignes et des tons. Sa santé délicate est la seule ombre au tableau : l'abbé Barthélemy disait que, s'il était le maître, il lui ôterait la moitié de ses vertus, augmenterait ses forces du double, qu'elle resterait toujours la plus honnête femme du monde, et ne serait pas la plus frêle. Philosophe, habituée de bonne heure à méditer et réfléchir, elle rencontre des maximes d'une beauté toute stoïque, qui jaillissent en quelque façon de son âme comme l'eau de la source. « Croyez, écrit-elle, que l'honneur est libre par tout pays, et que, par tout pays, il suffit au bonheur. » D'ailleurs, en fait de bonheur, elle estime qu'il ne faut pas rechercher le *pourquoi* ni regarder au *comment*; ce n'est que du mal qu'il faut rechercher les causes et les moyens pour

arracher l'épine qui nous blesse; et, quand on le veut bien, il est rare de ne le point pouvoir. Elle le dit, parce qu'elle le croit, peut-être parce qu'elle le sait. « Loin d'inculper l'humanité, bénissons la nature qui a donné au temps la cure des plaies du cœur. Le courage et la sagesse triomphent des autres maux. La plupart ne doivent leur existence qu'à la faiblesse ou à la folie. Il est juste de porter les chaînes que l'on s'est forgées. Il n'est pas si difficile d'être heureux, et cette idée du moins est consolante si elle n'est pas neuve... »

Elle fit elle-même son éducation, et ce qu'elle apprit, elle ne le dut ni aux préceptes ni aux livres, mais, selon sa propre expression, à quelques disgrâces. Sa mère se contenta de lui inculquer cette maxime vraiment trop sommaire : « Ma fille, n'ayez pas de goûts ». Du moins ne lui donna-t-elle pas les erreurs des autres. Mademoiselle Crozat du Châtel n'eut pas de goûts, mais elle eut une passion qui dura toute sa vie : elle adora son mari. Mesdames de Beauvau, de Maurepas, de Mirepoix, Necker, bien d'autres aiment leurs maris, mais elles en sont aimées, uniquement aimées : le duc de Choiseul respecte, admire sa femme, mais il se montre infidèle, publiquement infidèle, elle le sait, elle en souffre, et non seulement elle se tait et pardonne, mais elle ne cesse de le proclamer le

meilleur des hommes et le plus rare de son siècle, d'affirmer qu'il sera bien plus grand dans l'histoire qu'il ne paraît maintenant, de ramener à lui ceux qu'aliénaient sa légèreté et l'arrogance de sa sœur. Et, quinze ans après son mariage, à peine ose-t-elle espérer qu'il commence à n'être plus honteux d'elle, « car c'est un grand point de ne plus blesser l'amour-propre des gens dont on veut être aimé. » Et sous sa plume naissent à chaque instant les expressions les plus charmantes qui peignent le désir de redevenir jeune et jolie, de plaire à l'inconstant époux. « Il est fâcheux qu'elle soit un ange, j'aimerais mieux qu'elle fût une femme, mais elle n'a que des vertus, pas un défaut. » Quel hommage de la part de cette madame du Deffand, que l'humeur et l'ennui entraînent sans cesse à critiquer ses meilleurs amis, qui, dans cette correspondance avec Walpole où elle les immole à ses pieds, n'excepte de l'holocauste qu'une seule personne : la duchesse de Choiseul, et ne lui adresse d'autre reproche que de *savoir* qu'elle l'aime, mais de ne le point *sentir* !

Tous d'ailleurs se confondent dans un concert d'admiration et d'éloges. Je ne parle pas de Voltaire, passé maître dans l'art du marivaudage épistolaire, charmé d'obtenir protection pour lui-même et les horlogers genevois qu'il a installés

à Ferney; à l'en croire, il fête son nom tous les jours de l'année, et les neiges des Alpes, du mont Jura se fondent quand on parle d'elle. Ce gongorisme laisse un peu froid, cet encens prodigué à tant d'autres, avant et après, semble éventé. Je préfère ce portrait tout parfumé de vérité émue : « Madame de Choiseul, dit l'abbé Barthélemy, à peine âgée de dix-huit ans, jouissait de cette profonde vénération qu'on n'accorde communément qu'à un long exercice de vertus. Tout en elle inspirait de l'intérêt : son âge, sa figure, la délicatesse de sa santé, la vivacité qui animait ses paroles et ses actions, le désir de plaire qu'il lui était facile de satisfaire, et dont elle rapportait le succès à un époux, digne objet de sa tendresse et de son culte, cette extrême sensibilité qui la rendait malheureuse du bonheur ou du malheur des autres; enfin cette pureté d'âme qui ne lui permettait pas de soupçonner le mal. On était en même temps surpris de voir tant de lumières avec tant de simplicité. Elle réfléchissait dans un âge où l'on commence à peine à penser... »

Une conquête plus difficile fut celle d'Horace Walpole, ce *gentleman* original et peu enthousiaste, l'homme de fer, l'homme de neige, comme l'appelle la marquise dont, par souci du *cant*, par crainte du ridicule, il rabroue sévèrement les

emportements d'amitié, l'écrivain fantaisiste, épris du bizarre en littérature et en art, qui léguait Strawberry-Hill à mistress Damer pour *l'habiter*, avec la clause de laisser à la place où elles se trouveraient à sa mort toutes les curiosités de son musée, qui d'ailleurs aimait le français comme la langue servant d'expression à tous les riens de la politesse européenne, comme la langue de la raillerie, de l'anecdote, des mémoires et du style épistolaire. « Elle est, écrit-il [1], le type le plus accompli de son sexe... elle a plus de bon sens et plus de vertu que presque aucune créature humaine... C'est un petit modèle en cire à qui l'on n'a pas permis pendant quelque temps de parler, l'en jugeant incapable, et qui a de la timidité et de la modestie. La cour ne l'a pas guérie de cette modestie; sa timidité est rachetée par le plus séduisant son de voix, que font oublier le tour le

1. C'est après un coup de boutoir de Walpole que la marquise lui adresse cette admirable lettre : « Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur qui n'a ni odeur ni couleur, qu'on nomme immortelle, parce qu'elle ne se fane jamais!... C'est l'emblème de mon cœur. » (Voir les *Œuvres* et la *Correspondance de Walpole*; — Rémusat, *l'Angleterre au* XVIII[e] *siècle*; — Macaulay, *Œuvres diverses*.)

plus élégant et l'exquise propriété de l'expression... Vous la prendriez pour la reine d'une allégorie qu'on craint de voir finir... Oh! c'est bien la plus gentille, la plus aimable et la plus honnête petite créature qui soit jamais sortie d'un œuf de fée! »

Cette stoïque au cœur chaud, à l'imagination vive, qui, avec sa raison, regarde le bonheur, le malheur, le hasard comme des mots vides de sens, qui, dès 1772, se croit désabusée de craindre, de désirer, de regretter, et se contente de jouir, d'oublier; cette grand'maman de trente ans devient professeur de sérénité, donne à sa petite-fille septuagénaire les conseils les plus justes contre la maladie morale qui l'étreint. A Paris, on se voyait presque tous les jours, mais pendant l'exil de Chanteloup, il fallait que les lettres fussent la consolation de l'absence [1]. Nous voilà donc dans les

1. « La gaité, même la plus soutenue, ne me paraît qu'un accident; le bonheur est le fruit de la raison : c'est un état tranquille, permanent, qui n'a ni transport ni éclats. Peut-être est-ce le soleil de l'âme, la mort, le néant. Je n'en sais rien, mais je sais que tout cela n'est pas triste, quoiqu'on y attache des idées lugubres. Je connais cependant deux personnes parfaitement heureuses, et dont le bonheur est différent de celui-là et différent entre eux : c'est M. de Choiseul et madame de Gramont. Celui-ci est heureux par le passé, par le présent et par son caractère; celle-là est heureuse par l'oubli du passé, par l'imprévision de l'avenir, par la jouissance de tous les moments, qui sont également bons pour elle. Vous dites que vous ne connaissez que deux personnes dans le monde qui soient parfaitement gaies et

lettres! gémissait-on. Poussée par une sorte de curiosité désespérée, la pauvre marquise a beau errer d'engouement en engouement : ses passades d'amitié ne la préservent point des vapeurs, de la défiance, parce qu'avec des airs de sécheresse, elle a une âme ardente, parce qu'elle arrive bien à occuper, non à remplir sa vie, et souffre de ce pénible supplice : la privation du sentiment avec la douleur de ne pouvoir s'en passer, le besoin de la société et le dégoût des soucis qu'il faut prendre pour s'en procurer. De quoi sert à l'aveugle claivoyante d'avoir tiré le gros lot en fait d'esprit, puisqu'elle constate avec une amertume toujours croissante que l'instinct implacable du ridicule n'empêche point de commettre des sottises en conduite, que les intervalles du plaisir font l'ennui, quand elle en arrive à *croire* qu'elle sera bien aise de revoir son ami Crawfurd : elle devrait en être sûre, mais elle n'est sûre de rien, pas plus de ses propres sentiments que de ceux des autres, et elle passe de la plus légère inquié-

contentes, madame de Caraman et madame de Beauvau. Je crois que la première est contente parce qu'elle est environnée d'objets de satisfaction que sa raison approuve et sur lesquelles son sentiment se repose. Pour l'autre, je crois qu'elle n'est que gaie, et sa gaîté tient moins à la nature plaisante dont les objets se peignent à son imagination qu'au prodigieux mouvement de son âme. » (Madame de Choiseul à madame du Deffand, 5 septembre 1772.)

tude à juger tout perdu. Aussi se plaint-elle que tous ses défauts soient contre elle, et même ses bonnes qualités, et ne sait-elle aucun gré à la nature d'avoir ajouté à l'instinct de la vie le fond de la boîte de Pandore : l'espérance. Peut-être aussi déplorait-elle *sa métaphysique à quatre deniers* qui lui faisait voir dans l'estomac le siège de l'âme, dans le néant notre premier père, et ce scepticisme aigu avec lequel elle regardait les hommes comme une fausse monnaie qui permet d'acheter de l'agrément et de la distraction, qui lui inspirait ce cri de surprise à la vue de son fidèle secrétaire Wiart pleurant silencieusement à son lit de mort : « Vous m'aimez donc? » Rien de plus curieux que l'étude de cette grande désheurée, dont l'activité brûlante ne sait comment se satisfaire, de cette philosophe qui hait le jargon métaphysique et sentimental de l'époque, qui tournait dans le vide de la libre-pensée comme un écureuil dans sa cage, mais un écureuil qui aurait conscience de son inutile labeur. Elle a une liaison prolongée avec le président Hénault, sans nourrir aucune illusion à son sujet : *amant insuffisant, ami à peine supportable*, qui ne lui apporte *que la rinçure de son verre*, ne fait que *penser ce qu'il s'imagine sentir*, et lui est, en somme, un *mal nécessaire*. Au moins a-t-il l'*absence délicieuse*, et,

après tout, s'ennuie-t-elle moins avec lui qu'avec les autres. Mais, pour achever de peindre son président, ne voilà-t-il pas qu'en mourant il se met à parler de madame de Castelmoron, à expliquer pendant une demi-heure pourquoi il l'a bien mieux aimée que la marquise, qui écoute ce monologue étrange? Plus tard elle veut vivre pour l'amitié : vains efforts. Elle a été mordue par La Rochefoucauld, et elle a de continuelles rechutes : « Ceux qu'on nomme amis, écrit-elle à un ami, sont ceux par qui on n'a pas à craindre d'être assassiné, mais qui laisseraient faire les assassins. » Elle voudrait n'être plus au monde et en même temps jouir du plaisir de n'y plus être. Déjà vieille, elle s'éprend pour Walpole d'une de ces passions cérébrales que les femmes du XVIII$^{e}$ siècle ne sont pas les seules à ressentir. Combien de déceptions, hélas! que de mortifications lui inflige le *tuteur* gourmé! Que de tristesse contenue, d'ironie douloureuse dans cette réflexion de *la petite* : « Soyons amis, mais amis sans amitié! » Bref, son esprit jusqu'au bout semble en perpétuel conflit avec son cœur, son cœur avec son caractère, et chacun d'eux a sa logique particulière à laquelle il ne demeure pas toujours fidèle : de là, chez elle comme chez beaucoup de personnes, ces désaccords douloureusement compliqués, ces actes inat-

tendus et ce chaos de sentiments qui déconcertent l'observateur le plus attentif.

La duchesse de Choiseul avait le secret de cette nature singulière : médecin habile, elle sondait avec prudence la plaie et indiquait fortement le remède, profitant des aveux de la malade, l'encourageant dans ses velléités de gaîté : « Savez-vous pourquoi vous vous ennuyez tant, ma chère enfant? C'est justement par la peine que vous prenez d'*éviter*, de *prévoir*, de *combattre* l'ennui; vivez au jour la journée, prenez le temps comme il vient, profitez de tous les instants, et avec cela vous verrez que vous ne vous ennuierez pas. Si les circonstances vous sont contraires, cédez au torrent et ne prétendez pas y résister ; si l'on oppose une digue trop faible en raison du volume d'eau qu'elle doit contenir, elle sera brisée; mais ouvrez la digue, l'eau s'écoulera et la digue ne sera seulement pas endommagée; croyez-moi, le mal qu'on se résout à supporter est bientôt passé et il n'en reste rien après lui; surtout évitez le malheur toujours dupe et superflu de la crainte. Celui-là n'est pas dans la nature des choses, il n'est que dans la nôtre, et nous doublons le mal par l'action rétrospective que nous lui donnons en le craignant... Ah! mon Dieu! je pense bien comme vous sur l'humeur; c'est un défaut qui équivaut à

tous les vices; il rend injuste, parce qu'on ne peut se justifier de ses propres torts que par son injustice; il rend haineux parce que l'on hait ceux à qui l'on a fait injustice; il rend vindicatif, parce que le propre de la haine est la vengeance! Il donne de la férocité au caractère le plus doux, de la dureté au cœur le plus sensible; il rend inconséquent parce qu'il rend léger; il donne l'apparence de la fausseté parce qu'il rend inconséquent... Vous me parlez de votre tristesse avec la plus grande gaîté et de votre ennui de la façon la plus amusante du monde. Vous faites donc aussi du courage, ma chère enfant? C'est ce qu'on a de mieux à faire quand on n'en a pas. Entre en faire et en avoir, il y a loin; mais c'est pourtant à force d'en faire qu'on en acquiert. Oh! combien j'en ai fait dans ma vie!... Soupez peu, ouvrez vos fenêtres, promenez-vous en carrosse et appréciez les choses et les gens. Avec cela vous aimerez peu, mais vous haïrez peu aussi. Vous n'aurez pas de grandes jouissances, mais vous n'aurez pas non plus de grands mécomptes... » Ailleurs elle lui conseille la lecture qui fait supporter l'ignorance et la vie; la vie, parce que la connaissance des maux des siècles passés nous apprend à supporter ceux du nôtre; l'ignorance, parce que l'histoire ne nous montre que ce que nous avons sous les yeux. Elle

affirmait aussi qu'il n'y a rien de nouveau dans le monde et que cette découverte guérit de la curiosité pour l'avenir. La petite-fille admirait, sans pouvoir l'imiter, cette grand'maman plus heureuse par ses vertus que les autres ne le sont en satisfaisant leurs passions. Et c'est de bonne foi qu'elle remplissait ses lettres de compliments à l'aimable prédicateur : « Si vous avez perdu le pouvoir sur la fortune, vous l'avez acquis sur les esprits... Je connais votre cœur, il n'y en aura pas un autre qui lui ressemble, il n'y aura jamais de vous une bonne copie... Vous êtes pour moi ce que le Verbe était pour le père Malebranche, il voyait tout en lui... Vous écrirez beaucoup, et ce que vous aurez écrit la veille vous tiendra lieu de compagnie le lendemain... »

On a vu comment la duchesse traita Voltaire après ce qu'elle considérait comme une insigne trahison : bien avant la rupture, elle juge avec un sévère souci de la morale son attitude envers Catherine II, la bassesse de ses flagorneries, qui vont jusqu'à traiter de *bagatelle* l'assassinat d'un mari. Cette lettre sur la tsarine est digne d'un homme d'État par l'élévation de la pensée, d'un philosophe chrétien par la pureté des principes. Et quelle pénétrante appréciation sur Rousseau, que tant de gens portaient aux nues, dont elle

démasque hardiment les tartuferies sibyllines, les paradoxes à grand orchestre [1], et cette piperie d'égoïsme transcendant qui aime l'humanité en gros pour se dispenser d'aimer personne en détail. « Je serais bien étonnée si l'on me prouvait qu'un homme toujours subjugué par sa vanité, qui s'est

1. Madame de Choiseul signale avec force le déclin du bon goût dans la langue et l'invasion d'un enthousiasme tapageur qu'elle estimait fatal aux véritables traditions : « Vous me demandez si je connais le mot énergie. Assurément, je le connais, et je peux même fixer l'époque de sa naissance. C'est depuis qu'on a des convulsions en entendant la musique. L'enthousiasme, ma chère petite fille, est partout substitué au bon goût ou plutôt au simple goût; on n'exprime que depuis qu'on ne sent plus. La langue est comme l'histoire au passé; nous avions autrefois de grands hommes qui avaient des admirateurs et point d'enthousiastes ; aujourd'hui, nous n'avons ni grandes choses ni grands hommes, mais nous avons de l'enthousiasme et nous parlons d'énergie. Ce mot n'était peut-être pas connu du temps des Romains, et les Spartiates, qui répondaient à Philippe si *énergiquement*, ne savaient peut-être pas qu'ils étaient *énergiques*. Il n'y a que vous qui ayez conservé le dépôt de la vérité et du bon goût. Je crois la lettre de l'abbé fort digne de passer les mers; mais je la défie d'être plus jolie que votre mot sur l'inondation de vers en l'honneur de Voltaire : *Il subit le sort commun, il sert de pâture aux vers*. (Septembre 1779.) — On voit que la grand'maman n'est pas en reste d'éloges avec la petite-fille, et, chose assez rare, les éloges semblent mérités de part et d'autre. Un jour, le *grand abbé*, faisant allusion à la vie uniformément heureuse qu'on mène à Chanteloup, s'excusait plaisamment de n'avoir que les *balivernes* à mander au *Sublime-Tonneau* du couvent de Saint-Joseph : « Si quelqu'un était chargé de faire l'histoire du bonheur du ciel, il serait, je crois, bien embarrassé, tandis que l'histoire de l'enfer serait pleine de passion et de mouvements; et voilà ce qui fait que nous n'avons jamais rien à vous dire et vous toujours à nous raconter. »

fait singulier pour se rendre célèbre, qui s'est toujours refusé au doux plaisir de la reconnaissance pour se soustraire à la plus légère obligation; qui a prêché toutes les nations, leur criant : — Écoutez, je suis l'oracle de la vérité, mes manières bizarres ne sont que la marque de ma simplicité, dont la candeur de mon front est le symbole; je suis le fabricateur des vertus, l'essence de toute justice... et de là, portant le trouble dans les sociétés, a fini par lever l'étendard de la révolte dans son propre pays, a soufflé le feu de la discorde entre ses concitoyens, les a armés les uns contre les autres en répandant des écrits séditieux dans le peuple; je serais bien étonné, dis-je, que cet homme fût un honnête homme! Rousseau est peut-être un des auteurs qui ont eu le plus d'esprit, qui a écrit avec le plus de chaleur, dont l'éloquence est la plus séduisante;... il nous a prêché une bonne morale que nous connaissions, du reste, parce qu'il n'y en a qu'une seule; mais il en a tiré des conséquences suspectes et dangereuses, ou nous a mis dans le cas de les tirer par la façon dont il les a présentées. Méfions-nous toujours de la métaphysique appliquée aux choses simples. Heureusement pour nous, rien n'est si simple que la morale, et ce qu'il y a de plus vrai en ce genre est ce qu'il y a de plus près de nous : *ne faites*

*point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît...* Il n'est pas besoin de belles dissertations sur le *bien* et le *mal moral*, l'*origine des passions*, les *préjugés*, les *mœurs*, etc., et tant d'autres galimatias dont ces messieurs remplissent les journaux, les boutiques et nos bibliothèques, pour nous apprendre ce que c'est que la vertu... Je me suis toujours méfiée de ce Rousseau, avec ses systèmes singuliers, son accoutrement extraordinaire et sa chaire d'éloquence portée sur le toit des maisons... Il m'a toujours paru *un charlatan de vertu.* »

Un charlatan de vertu! Et la marquise, qui aimait la sincérité avant tout, partage l'opinion de son amie; elle ne peut supporter cet engouement outré qui ne permet à Jean-Jacques de parler qu'avec des *convulsions*, et elle déclare tout net qu'elle aimerait mieux s'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié. Ces deux femmes n'ont point l'habitude d'aller demander au voisin ce qu'il faut penser, elles sont philosophes jusqu'au point de ne pas se soucier de le paraître, et vont chercher dans leur propre esprit la règle de leurs jugements. Mais de plus que l'autre, madame de Choiseul a rencontré en elle-même la pudeur de la vertu, le goût du devoir, l'art du bonheur. Dans une lettre à la marquise, se trouvant amenée à parler de sa nièce, cette douce et infortunée duchesse

de Lauzun, elle lui consacre une page où elle aurait pu se reconnaître elle-même, où se dessine le portrait de la femme idéale, celle que tous les hommes voudraient obtenir, mais dont ils oublient trop souvent de se rendre dignes. Je n'y ajouterais qu'un seul mot : religion; avec elle, on supplée à bien des lacunes; sans elle, il semble que cette femme si parfaite, qui s'en tient paisiblement à la profession de foi du Vicaire Savoyard [1], soit, en quelque sorte, établie à trop grands frais pour que Dieu puisse en tirer de nombreux exemplaires : elle paraît une anomalie, un prodige qui défie presque la raison humaine, car le respect de soi-même ne sera jamais que la religion d'une imperceptible élite, une religion nue, sans prêtres, sans autels ni symboles dont les adeptes marchent entre deux écueils : le désespoir et le mirage décevant du plaisir.

« Soyez sûre, écrivait madame de Choiseul, qu'il n'y a pas une jeune personne plus aimable, mieux élevée, plus intéressante et plus charmante en tout que l'est ma nièce; c'est un naturel parfait, orné de toute la culture qui lui est propre, mais sans aucune manière. Je conviens

1. « J'ai toujours remarqué, dit-elle, qu'on avait mal fait de faire parler Dieu ou de le faire apparaître. Agit-il? c'est le grand Être. Paraît-il? il n'est plus qu'un homme. Parle-t-il? Ce n'est qu'un sot. »

que la nature agreste a son piquant, mais elle a aussi son âpreté; je hais la manière; je dirais à Zaïre : l'*art n'est point fait pour toi*; mais je ne voudrais pas que ma fille eût le ton de Colette pervertie, comme dit M. de Voyer, par la société. Je veux que, sans sortir de son naturel, on se prête aux formes que cette société a consacrées. Je ne veux pas qu'on soit scandaleuse pour être philosophe, pincée pour être vertueuse, romanesque pour être sublime, grossière pour être franche, triviale pour être naturelle, et madame de Lauzun n'est rien de tout cela; je veux surtout que l'âge, la figure, le maintien, l'esprit, le caractère, soient assortis, et madame de Lauzun est un modèle de ce parfait assortiment : je veux que, si on a un esprit plus avancé que son âge et un caractère plus décidé, on propose cependant ses opinions avec la modestie du doute, quitte à rester intérieurement de son avis; que si on a une âme plus forte que celle qu'on reconnaît communément aux femmes, je veux qu'à quelque âge que ce soit, on ne la manifeste qu'avec la timidité et la mesure qui peuvent en faire pardonner la supériorité. »

La mort de Louis XV (10 mai 1774), la chute de d'Aiguillon, Maupeou, Terray, ramenèrent Choiseul à Paris. Il y fut reçu comme Notre-Seigneur à Jérusalem, dit madame Cramer; on montait sur

les toits pour le voir passer. Les poètes célébrèrent à l'envi ce retour, les salons fêtèrent le duc et la duchesse; et Voltaire [1] de se désoler plus que jamais de l'*injustice* de celui qui devait « régner bientôt dans Versailles » et avec lequel, malgré ses quatre-vingts ans, il était, « comme un amant de dix-huit ans, quitté par sa maîtresse ». Chacun s'imaginait, en effet, que Louis XVI réparerait les torts de Louis XV, et Marie-Antoinette travaillait en faveur de l'ancien ministre. Celui-ci ne changea rien au train de son existence : table ouverte, concerts où brillaient les meilleurs musiciens, salon fréquenté par les magistrats, les littérateurs, les grands financiers et les gens de cour, tout fit de lui le maître de l'opinion. Cependant il ne fut pas rappelé aux affaires. Le roi aimait l'ordre, l'économie, et on lui avait entendu dire : « Tout ce qui est Choiseul est mangeur. » Maurepas ne manqua point de le représenter comme

1. D'Alembert avait jadis écrit à Voltaire en propres termes : *votre protecteur, ou plutôt votre protégé,* M. de Choiseul... L'un et l'autre était vrai, car si le duc était puissant à la cour, le poète était puissant dans l'opinion. Le duc haïssait la morgue des philosophes, mais il aimait dans Voltaire l'urbanité et les grâces qui leur manquaient. Quand leur crédit s'éleva, sous le règne suivant, jusqu'à diriger le ministère, le duc, toujours disgracié, se rapprocha d'eux et allait même entrer à l'Académie lorsqu'il mourut. Il avait de l'esprit et surtout de la grâce dans l'esprit. (La Harpe, *Cours de Littérature*).

un dissipateur des deniers de l'État, il dressa un tableau des grâces accordées à toutes les maisons qui portaient le nom de Choiseul, et convainquit Louis XVI qu'aucune autre famille ne coûtait autant à la France. On alla jusqu'à dire que Marie-Antoinette était fille du duc et on calculait les mois et les jours de grossesse de Marie-Thérèse. Peut-être aussi le roi avait-il l'esprit obsédé par les calomnies répandues au moment de la mort du dauphin et de la dauphine : les ennemis du duc osèrent insinuer qu'il les avait fait empoisonner. La chute de Necker, en 1781, dut anéantir ses dernières espérances. « Je suis profondément triste, parce que je deviens désintéressée, » écrit la duchesse, qui, sans doute, pensait qu'après la mort de Maurepas son mari pourrait lui succéder en s'appuyant sur le contrôleur-général.

Choiseul mourut assez subitement en 1785. Il demeura jusqu'au bout fidèle à son caractère, à son courage, à l'imprévoyance égoïste de sa prodigalité. « Jusqu'à son dernier moment, il avait l'air de donner des audiences; il fit une fin superbe [1]. »

1. « Quatre secrétaires étaient continuellement occupés à écrire les bulletins (de santé). Le concours était immense et il fallait observer une étiquette dans cette foule; première, seconde antichambre, salon, chambre à coucher, chacun avait sa place dans ces différentes pièces, et les élus seuls étaient admis dans la dernière ».

Dans son testament, il comblait de bienfaits tous ceux qui l'avaient servi. La duchesse garantit toutes ses libéralités, s'engagea à payer toutes ses dettes, qui montaient à six millions, malgré les huit cent mille livres de rentes qu'elle lui avait apportées, malgré la vente successive des tableaux et diamants, de l'hôtel de Paris et de Chanteloup. Le lendemain de sa mort, elle se retire au couvent des Récollets de la rue du Bac, avec deux serviteurs, et consacre tous ses revenus à acquitter les dettes de son mari : jusqu'à la Révolution, elle paie plus de trois cent mille écus par an. Après 1789, elle perd presque toute sa fortune, mais refuse d'émigrer, pour éviter la confiscation, qui eût enlevé le dernier gage des créanciers. Arrêtée en 1793, soumise au régime de la prison, la *divine duchesse*, la *divine citoyenne* fait abnégation de sa personne, et si elle réclame sa mise en liberté, c'est moins à cause de ses infirmités que « pour la liquidation des créanciers qui restent à payer et qui n'ont que sa faible existence pour gage de leurs créances ». Et si ferme demeure son prestige que les habitants de son quartier pétitionnent en sa faveur, que le comité de surveillance de sa section rend pleine justice à la loyauté de sa conduite, qu'enfin le comité de sûreté générale se laisse émouvoir et ordonne sa

mise en liberté. Elle reprend aussitôt sa tâche obscure de sacrifice et de dévoûment, cherche à obtenir rétractation du marquis de Bouillé, de Bertrand de Moleville, qui, dans leurs ouvrages, avaient malmené le duc, qui « assassinent une veuve sur la tombe d'un mari plus célèbre encore par ses vertus que par la gloire de son ministère ». — « Que lui ai-je fait moi-même? écrit-elle à propos du second. Mais il est vrai que rien n'a dû l'avertir que je sois. Une honnête femme écarte l'attention comme un grand homme l'attire. » — Jamais une plainte sur elle-même, jamais une demande de secours, malgré l'isolement, malgré le dénûment des dernières années. Enfin, elle cesse de vivre, le 3 décembre 1801, sans qu'un ami vienne fermer ses yeux, l'accompagne à sa dernière demeure. Il semble bien qu'elle fut enterrée au couvent de Saint-Joseph, transférée ensuite au cimetière de Picpus, puis... jetée à la fosse commune.

Peut-être faut-il féliciter les fidèles de l'ancien régime qui eurent la douceur de vivre et de mourir avant la Révolution, comme pour éviter que leur vie rassemblât toutes les joies et toutes les douleurs humaines, mais c'est aussi un noble spectacle, fertile en enseignements, que celui d'une existence pareille à celle de la duchesse de Choiseul, qui traverse les années de grandeur et les

années de misère, nimbée d'une auréole de vertu, de résignation, de courageuse dignité, marchant dans le devoir d'un pas ferme, inaccessible aux enivrements de la fortune, aux suggestions du malheur, armée du talisman de l'amour conjugal, et, malgré sa propre incrédulité, malgré l'absence de ce divin frisson de l'inconnu qui, tour à tour, nous obsède et nous ravit, fournissant à ceux qui la connurent, à ceux qui l'étudient, un excellent argument contre le doute et le pessimisme, car ces hautes figures morales sont en quelque sorte des reflets de Dieu, et, si elles ne le voient pas, nous sommes tentés de l'apercevoir en elles, au-dessus d'elles.

## IV

Deux ou trois auteurs célèbres, dont on admire sans réserve les moindres saillies, des causeurs de second ordre, quelques intimes, voilà les éléments indispensables d'un salon au XVIII$^{e}$ siècle : madame de Lambert a Fontenelle; madame de Tencin, Montesquieu, Marivaux, Duclos; madame du Deffand, d'Alembert, le président Hénault. Ajoutez-y le médecin, devenu, surtout à partir de 1750, un personnage, jouant dans beaucoup de

maisons le rôle du directeur de conscience à la fin du règne de Louis XIV, homme d'esprit presque toujours, au tact subtil, diplomate versé dans la connaissance du cœur féminin, habile à feindre la sensibilité, à guérir l'imagination en prescrivant d'innocentes ordonnances contre des maux plus ou moins chimériques.

Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.

L'engouement devint tel que les femmes se mirent à apprendre la médecine comme elles étudiaient déjà la chimie, l'histoire naturelle, à l'exemple de cette duchesse de Chaulnes dont on disait plaisamment : « Elle veut toujours savoir qui l'a couvé, qui l'a pondu. » Les voilà qui manient la lancette, le scalpel même, qui, à la campagne, font de la médecine gratuite : ainsi madame de Genlis donne trente sous à ceux qui se laissent saigner par elle. L'anatomie a ses fanatiques, et la jeune comtesse de Coigny se passionne si fort pour cette science qu'en voyage elle emporte dans le coffre de sa voiture un cadavre à disséquer; les choses en viennent au point qu'on mystifie joliment la comtesse de Voisenon en insérant un carton dans le *Journal des savants*, où elle lut avec bonheur sa nomination de présidente du Collège de médecine. Nous sommes loin, n'est-ce pas, de la délicate

maxime de la marquise de Lambert : « Les femmes doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices. »

En même temps qu'ils font progresser leur art et l'émancipent, Tronchin, Bouvard, Bordeu, Lorry, Malouin, Sylva, accomplissent une révolution dans les habitudes et l'hygiène de la société. Lorry entre si bien dans les peines de ses clientes, il les décrit avec une telle exactitude, qu'il a l'air de les ressentir et arrache ce compliment à l'une d'elles : « Ce pauvre M. Lorry, il est si au fait de nos maux, que l'on dirait qu'il a lui-même accouché. » Avant Jean-Jacques, Tronchin recommande aux dames le mouvement, la promenade, l'allaitement de leurs enfants : excellent moyen de combattre vapeurs et langueurs. Et marcher sur ses pieds, courir devient une mode, comme bêcher un jardin, frotter son appartement, en avait été une autre, parce qu'il a donné ce conseil à une jeune femme qui avait besoin d'exercice. Et l'on ne voit dans Paris que belles promeneuses, habillées de robes nouvelles baptisées de son nom, *tronchinant*, appuyées sur de longues cannes : La Harpe se fait presque une réputation parce qu'il donne très bien le bras à la maréchale de Luxembourg. Les jeunes mères amènent leurs enfants au théâtre et leur donnent le sein publiquement. Ce retour à la nature devait

rendre de précieux services à la bonne compagnie, qui, lorsque la révolution la réduisit à l'exil, à la misère, se montra plus apte à supporter vaillamment des rigueurs de tout genre. Un des premiers Tronchin adopte, préconise l'inoculation : « La petite vérole nous décime, remarque-t-il, l'inoculation nous millésime; il n'y a pas à balancer[1]. »

1. Tronchin était très beau, et quand il parut pour la première fois au cours de Boerhaave, celui-ci dit tout haut : « Voilà un jeune homme qui a des cheveux trop longs et trop frisés pour être jamais un grand médecin. » Le lendemain, il reparut à l'école, la tête rasée, et devint le disciple favori du professeur. Voici un trait qui témoigne de sa passion pour son art. M. de Puisieux, son ami intime, tombe mortellement malade d'une fluxion de poitrine : Tronchin, qui ne l'avait pas quitté depuis un jour entier, annonce vers trois heures du matin qu'il n'y a plus rien à faire et qu'il va se coucher. Trois quarts d'heure après, on apprend que Tronchin est rentré dans la chambre de l'agonisant, alors en proie à un rire convulsif, rire peu bruyant, mais distinct, continu, formant le contraste le plus affreux avec ce visage déjà rempli par la mort. Tronchin le contemplait fixement, avec la plus grande attention. Madame de Genlis demandant s'il restait quelque espérance : « Ah! mon Dieu non! répondit-il, mais je n'avais jamais vu le *rire sardonique*, et j'étais bien aise de l'observer. Un autre mot de médecin est celui de Gatti au grand duc de Toscane : « Quand on est malade, c'est une dispute entre le malade et la maladie; on appelle un médecin qui vient les yeux bandés, un bâton à la main, pour terminer la querelle. S'il frappe sur la maladie, il guérit le malade; s'il frappe sur le malade, il le tue. » C'est presque le mot d'un autre médecin. « Mon ami tomba malade, je le traitai; il mourut, je le disséquai. » Voir sur les médecins : *Mémoires de la République des lettres;* — Duc de Lévis. — Goncourt, *la Femme au* XVIII^e *siècle.* — *Correspondance de Grimm.* — *Paris, Versailles et les Provinces au* XVIII^e *siècle.* — *Mercure de France,* 1769. — *Almanach littéraire de* 1758. — *L'Ami des Femmes,* 1758. — *Cor-*

Bouvard, non moins célèbre que ses confrères, laissa surtout la réputation d'un faiseur de bons mots. Au plus fort de la vogue de l'écorce de l'orme pyramidal, panacée qu'on prenait en poudre, en élixir, même en bains, une de ses malades demande si elle doit y recourir : « Prenez, madame, et dépêchez-vous, pendant qu'elle guérit. » On prétend qu'il répondit à l'abbé Terray, qui se plaignait de souffrir comme un damné : « Quoi! déjà, monseigneur! » Mot mordant qu'il dut prononcer sur le malade, non devant le malade, que l'esprit de parti démarqua pour l'attribuer plus tard à Louis-Philippe visitant Talleyrand à son lit de mort. Barthez, le type du médecin de dames, qui, par raffinement d'élégance, les saignait avec une ligature à glands d'or, arrivait à Paris précédé d'une grande renommée. Bouvard, qui ne se souciait guère de donner à ses boutades le cachet de la bonté, qui craignait sans doute que le nouveau venu ne l'éclipsât, se fit interroger à son sujet : « Ce que je pense de M. Barthez, dit-il, c'est qu'il

*respondance inédite du chevalier de l'Isle avec le comte de Riocour.*) — Lucien Perey, *Voltaire aux Délices*, in-8, Calmann Lévy. — *Mémoires* du président Hénault, de madame de Genlis, de Marmontel, de madame du Hausset. — *Journal historique* de Collé. — Poinsinet, *le Cercle ou la soirée à la mode*. — Palissot, *le Cercle ou les originaux*. — *Correspondance* de l'abbé Galiani, éditée par Lucien Perey et Gaston Maugras, 2 volumes, Calmann Lévy.

a bien de l'esprit, qu'il sait beaucoup de choses et même un peu de médecine. » Et, dans ses lettres inédites, de l'Isle rapporte cette venimeuse oraison funèbre du même Bouvard sur Bordeu, médecin de madame Du Barry, qu'il accusait d'avoir escroqué un client : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût mort horizontalement. » Mais la comtesse de Bussy dédommagea Bordeu de cette méchanceté : « La mort a eu peur de lui, dit-elle, elle l'a pris en dormant. » Les jalousies entre médecins de cette époque peuvent marcher de pair avec celles de la nôtre entre artistes et comédiens : ainsi des confrères peu scrupuleux vont jusqu'à soudoyer les domestiques du fameux Pomme pour qu'ils versent du sirop de Rabel sur les purées de concombre et de chicorée qu'il composait pour ses clientes. Pomme demeura longtemps le grand médecin des femmes et garda jusqu'au bout ses dévotes. Partant de cette idée que les nerfs, en état de santé, sont en quelque sorte un parchemin trempé et mou, il prétendait que les vapeurs, cette maladie aristocratique, proviennent d'un dessèchement du système nerveux, et les combattait avec l'eau de poulet, le petit-lait, surtout par des bains tièdes prolongés. En quelques mois une de ses clientes, madame de Clugny, passa dans l'eau douze cents heures. Sylva, lui, fait

appel à la coquetterie, et d'un mot guérit les belles Bordelaises de leurs vapeurs, qu'il se contente de baptiser de ce nom effrayant : le mal caduc (l'épilepsie). N'est-ce pas un excellent trait de comédie?

L'esprit est le dieu du XVIIIe siècle, la clef des cœurs et des intelligences; il a partout ses grandes et ses petites entrées, rapproche les distances, fait du plébéien l'égal du grand seigneur, *l'ami* des beautés de robe et d'épée, pousse au ministère, à l'Académie *l'homme de peu*, permet à madame Geoffrin de correspondre familièrement avec Catherine II, à Voltaire d'avoir son *brelan carré de têtes couronnées*; il revêt tous les costumes, se prête à mille transformations, s'adapte aux caractères les plus divers, tue l'ennemi par le ridicule, dénoue une situation embrouillée, répare une maladresse, décrète le succès et console d'une défaite. Ne vous contentez pas d'avoir des vertus, du talent même : l'honnêteté, sans grâce et sans piquant, n'est bonne qu'en famille; montrez de l'esprit, et soudain toutes les portes vous seront ouvertes. Force est donc aux médecins de suivre le goût du temps, et ils s'y prêtent avec une rare aisance. Sénac de Meilhan [1] avait pour père un médecin du roi,

1. Un autre médecin, Dubreuil, dit un mot admirable. Il avait pour ami intime M. Pechméja, de Lyon : tous deux ne faisaient qu'une âme. Quand il fut atteint de la maladie

homme fort spirituel lui-même, qui recourut un jour à cet ingénieux stratagème pour se faire écouter du dauphin. Louis XV l'avait envoyé à son fils, déjà atteint de l'affection à laquelle il devait succomber, et qui, dans sa première visite, l'arrêta par ces mots : « Je serai toujours fort aise de vous voir pour causer de littérature et d'histoire avec vous; mais mon appartement vous sera fermé si vous me parlez de ma santé. » Quelque temps après, le docteur vient présenter ses hommages au prince, et, avisant un personnage de la tapisserie, il fait semblant de s'adresser à lui et lui prédit tout ce qui peut advenir d'un mal de poitrine négligé. Le dauphin ayant rappelé sa défense : « C'est à Alexandre que je parle, répliqua Sénac, » et son interlocuteur fut désarmé. Alors l'esprit servait à tout et suffisait presque à tout; à tout, sauf à prévoir le coup de tonnerre de 1789, à corriger les abus révolutionnaires, à exécuter les réformes conservatrices.

dont il mourut, il dit à Pechméja : « Mon ami faites retirer tout le monde, ma maladie est contagieuse; vous seul devez rester ici. » Pechméja s'enferma dans la chambre et mourut après lui.

## V

C'est cette faculté charmante qui inspire la correspondance du chevalier de l'Isle : comme Puck, le lutin éveillé et curieux, il se pose sur les choses et les personnes, ne s'arrête qu'un instant, va, vient, s'envole, monte et descend, se glisse dans l'enceinte réservée, prête l'oreille aux moindres bruits, rit des autres et de lui-même[1]. C'est le monde sur la pointe d'une aiguille, c'est le tout de rien et souvent le rien de tout, les grands faits ramenés aux proportions des habitants de Lilliput, les petits faits enflés jusqu'à la mesure de l'île des Géants. Pas de dissertations, pas de longue morale, nulle philosophie ; beaucoup de détails capables de toucher la personne à laquelle s'adresse de l'Isle, les mille et une nouvelles de la cour et des salons qu'il fréquente, des traits amusants, des anecdotes parfois assez salées, voilà le fonds de ses lettres :

1. Ce qui n'empêche pas la marquise d'écrire un jour à Walpole : « Je lui trouve quelques talents, mais peu d'esprit; du plat, du grossier, du familier, le ton d'un parvenu; mais je le verrai cependant quelquefois. Il raconte assez bien ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu. » De l'Isle avait commis la faute impardonnable de dire que son ami le comte du Châtelet et milord Holderness avaient autant d'esprit que Walpole : d'où cette féroce boutade.

assez bavard (madame de Choiseul l'appelle quelque part une insupportable trompette), parlant volontiers de ses petites affaires et envoyant à son correspondant ses poésies; mais le style épistolaire ne comporte-t-il pas un peu de laisser-aller, et le livre le plus admirable de Rousseau, *les Confessions*, n'est-il pas la plus prodigieuse des indiscrétions, la plus étonnante justification de la littérature personnelle? D'ailleurs, notre homme se contente d'effleurer la politique : il veut rester simple passager sur le navire, ne point se mêler de juger la manœuvre du pilote; il est du côté du manche, et, paraît-il, réserve ses critiques plus acérées pour les Mémoires, malheureusement perdus, où il peignait aussi les travers de la société philosophique prise sur le fait chez MM. Voyer d'Argenson, de Tracy, d'Holbach, etc., car il hanta leurs maisons sans adopter leurs idées.

Malgré l'agrément et la gaîté qui s'en échappent, ses lettres sont fort inférieures à celles d'autres personnages : mesdames du Deffand, de Choiseul, de Créqui, le président Hénault; il leur manque la flamme, la profondeur, la passion. Macaulay, causeur prestigieux, avait parfois des *éclairs de silence*; je voudrais trouver chez de l'Isle des éclairs de mélancolie; cette belle humeur presque éternelle fatigue et l'on serait tenté de répéter le mot d'une femme

de l'époque sur les beaux esprits : ils sont comme les roses, une seule me ravit, plusieurs réunies en bouquet me donnent le mal de tête. Cependant ces lettres, qui aujourd'hui ont perdu une partie de leur saveur, charmaient les contemporains les plus illustres. La vieille débauchée d'esprit, la marquise du Deffand les implore : elle voudrait faire un marché avec leur auteur, en recevoir deux pour une; rien de plus juste, observe-t-elle, il est riche, il est abondant, et moi je n'ai que le denier de la veuve. Elle ne peut supporter qu'il la laisse sans nouvelles fréquentes, et la voilà consolée quand de l'Isle lui communique les bouts-rimés que MM. de Thiard, de Durfort, Boufflers et lui-même arrangent à Chanteloup pendant une après-midi pour amuser les hôtes de Choiseul. Les rimes proposées étaient : bouc, pincette, knouc, disette, chaises, escroc, fraises, froc. De l'Isle et Boufflers sortirent vainqueurs de ce carrousel poétique.

DE L'ISLE

Ma belle effacerait celle qui monte un bouc; (Vénus)
De ses bras ronds et blancs l'Amour fit sa pincette :
Riche de ses faveurs, je crains peu la disette;
Plutôt que la quitter, je recevrais le knouc.
Un gazon nous tient lieu de sophas et de chaises,
Nous y bravons la faux de ce vieillard escroc,
Et deux globes de lis, surmontés de deux fraises,
M'y donnent la vertu des turbans et du froc.

BOUFFLERS

Pour bien, j'ai des moutons, quelques chèvres, un bouc;
En été l'éventail, en hiver la pincette
Sont mes armes; je fuis le faste et la disette,
Et crains peu la potence, et le pal, et le knouc.
J'ai pour meubles un lit, une table et trois chaises;
Sur aucune jamais ne s'assit un escroc;
Je dine avec du pain, de la crème et des fraises,
Et je suis sans simarre, et sans casque, et sans froc.

Une autre fois, le jeune comte d'Albon ayant célébré la marquise, frappée comme Homère par Apollon jaloux, mais le dieu pour réparer sa faute, lui donne comme secrétaires

Les Muses, les Grâces légères,
Et pour guide le Goût,

de l'Isle se chargea de répondre au nom de madame du Deffand, et, tout en rappelant avec grâce que le dieu jaloux se repentit et lui céda ses droits en France, il demande galamment au jeune poète :

Mais ce guide dont Apollon
Assura ses pas et sa gloire,
N'est-ce pas vous, jeune d'Albon?
Vos vers me le feraient bien croire.

Madame du Deffand remercia le chevalier, mais se garda bien de montrer les vers à M. d'Albon, car *ils lui tourneraient la tête* et il n'a que trop de penchant à devenir auteur. Le croirait-on? Il a, sans la consulter, fait insérer ses vers partout, dans

le *Mercure*, dans *le Journal des Dames* [1], avec la lettre qu'elle lui répondit : elle ne se tient pas d'indignation, car elle déteste le bel esprit. Le déteste-t-elle tant que cela? N'est-ce pas une certaine forme, l'abus du bel esprit qui lui déplaît, et l'histoire même de ses amitiés ne protesterait-elle pas contre une telle affirmation admise sans réserve? Ce qu'il faut reconnaître d'ailleurs, c'est qu'elle a la vigueur, la sobriété et l'énergie des bons écrivains, qu'elle bannit de son style le jargon, le galimatias amphigourique et sentimental, et qu'on peut la ranger parmi nos classiques, tout près de madame de Sévigné.

Introduit par elle auprès de Voltaire, de l'Isle passe quinze jours à Ferney et devient un favori. Le patriarche n'a jamais vu homme plus nécessaire à la société que ce dragon-peintre, si joufflu, si gai, dont les bontés *en prose, en vers et en doubles-croches*, font la consolation de sa vie. En effet, le chevalier sait regarder et écouter : la ville ne lui cache pas les maisons, les arbres ne lui dissimulent

1. Dans une lettre à Riocour, de l'Isle rapporte l'incident et donne connaissance à son parent d'un logogriphe de la marquise; le mot est *noblesse*.

Quoique je forme un corps, je ne suis qu'une idée;
Plus ma beauté vieillit, plus elle est décidée.
Il faut, pour me trouver, ignorer d'où je viens;
Je tiens tout de celui qui réduit tout à rien.

point la forêt. « Nous sommes tous de l'Isle à Ferney, écrit Voltaire. Quand vous serez dans ce vaste tourbillon, vos lettres me tiendront lieu de tous les plaisirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux ses sottises par vos yeux que par les miens qui sont très affaiblis par mes quatre-vingts ans. Écrivez-moi de Paris et je renonce à Paris. » (On pressait beaucoup Voltaire de venir *badauder* à Paris.) Un instant même, il se flatte que de l'Isle a fait sa paix avec Chanteloup, et son remercîment a bien de la grâce. « *4 juillet 1774.* — Si j'avais le malheur d'être roi, monsieur, j'aurais assurément le bonheur de vous prendre pour mon premier ministre, car vous êtes le seul qui me diriez la vérité. La plupart des personnes qui me font l'honneur de m'écrire ne me mandent que des bagatelles, ou des bruits populaires, ou des contradictions. Mais n'étant qu'un particulier, très particulier et dans un état assez triste, je vous ai la plus grande obligation d'avoir bien voulu, en preux chevalier, rompre une lance en ma faveur dans le château enchanté d'où vous venez. J'ai été affligé, tourmenté, accablé pendant trois ans ou environ, de la détestable idée qu'on avait conçue de ma prétendue inconstance, moi qui me pique d'être le plus constant des hommes. Vous me soulagez d'un poids insupportable. Je n'ai

point de termes pour marquer ma reconnaissance. Si jamais on vous dit que j'ai été inconstant pour vous, n'en croyez rien; mes plus belles heures sont celles où je reçois de vos lettres. — Le VIEUX MALADE. » Malade imaginaire ou diplomatique, Voltaire exploite ses souffrances, il en fait de l'esprit, il en fait un moyen d'attirer ses amis, d'écarter les ennuyeux. (N'écrit-il pas à l'un de ceux-ci, qu'il est mort?) « Ne pourriez-vous venir me donner l'extrême-onction en passant? mande-t-il à de l'Isle, qui ne saurait mieux s'adresser que chez lui, s'il a envie de voir des ombres, comme faisait le *capitaine de dragons Ulysse.* » Ce qui n'empêche nullement cette ombre de souper longtemps et de bon appétit, de se coucher tard et lever de grand matin, de se promener beaucoup, de composer des ouvrages, de dicter pour son capitaine des réflexions aimables ou malicieuses sur les parlements, Beaumarchais, la Du Barry, Louis XVI, Maurepas (le premier homme du monde pour les parades), Joseph II, les jésuites, Voisenon, etc. A des compliments de son correspondant, il répond qu'il ne se reconnaît que deux qualités : s'exprimer clairement, ne point courir après l'esprit, que Catherine II lui écrivait naguère qu'il y avait sans doute en France deux langages, le sien et celui des beaux esprits, qu'elle n'entendait rien à ce dernier. Il

avait aussi la vanité de croire que Dieu l'avait fait pour être avocat : et en vérité il plaida avec quelque succès, devant le tribunal de l'humanité, la cause des Sirven, des La Barre, des Lally-Tollendal. Mais oubliait-il ses prétentions à la diplomatie, et sa déconvenue auprès de Frédéric II, si finement contée par M. le duc de Broglie [1], ne forme-t-elle pas un des morceaux les plus agréables de l'histoire ironique du XVIIIe siècle?

Le dragon-peintre envoyait très régulièrement à Voltaire ses poésies au fur et à mesure de leur éclosion : *les Rois*, *les Perroquets*, *l'Apologie de saint Nicolas* « qui devrait être chantée dans toutes les églises », *l'Oranger*, *l'Aventure de Tours*, etc.; nouvelle source d'éloges qui font penser aux félicitations de Victor Hugo à ces innombrables poètes qui lui dédiaient leurs vers pendant son exil de Guernesey.

APOLOGIE DE SAINT-NICOLAS.

Denis, patron de France,
Qui fit tant de fracas.
Ne vaut pour la naissance
Pas mieux que Nicolas;
Et pour son tour de force,
Que la légende d'or
De constater s'efforce,
Ma foi, je doute encor...

1. Le *Secret du Roi*, *Frédéric II* et *Louis XV*, *Frédéric II* et *Marie-Thérèse*, *Maurice de Saxe* et le *Marquis d'Argenson*, 8 volumes Calmann Lévy.

De saint Pierre lui-même,
Puisqu'il faut parler net,
Le triple diadème
Couvre mal le filet.
Charmés de sa fortune,
Sous lui nous nous rangeons;
Mais, soit dit sans rancune,
Il vendit des goujons...

Courez à ses oracles,
Aux pays de Nancy,
Voulez-vous des miracles?
Écoutez-celui-ci :
Le peuple de Lorraine,
Qui l'a pris pour parrain,
Le long de la semaine
Vit sans avoir du pain...

Pareil morceau, flairant légèrement le scepticisme politique, avec un ragoût anti-religieux, avait de quoi charmer Voltaire qui, ne voulant pas être en reste, s'empresse de servir à l'auteur une légende. Pendant sa vie, saint Nicolas ressuscitait les matelots qui mouraient en mer. Après sa mort, son portrait devint la possession d'un Vandale qui croyait aux saints plutôt qu'à Dieu, et qui, allant en voyage, pria le portrait de lui garder son argent. Mais à peine fut-il parti, des voleurs envahirent sa maison et s'emparèrent du magot : à son retour, le Vandale battit l'image et la jeta dans la rivière. Saint Nicolas descendit du paradis, repêcha son portrait, le rapporta à l'hérétique avec son

argent : « Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les saints [1]. »

Nous n'avons pas les lettres du chevalier au châtelain de Ferney : deux seulement ont été retrouvées, et j'en citerai quelques passages; du moins permettent-ils d'apprécier le style et la qualité des compliments. Ce qui frappe dans cette correspondance, c'est la diversité du ton, selon le personnage auquel s'adresse l'auteur : les lettres à Voltaire diffèrent sensiblement de celles qu'il écrit au prince de Ligne, au comte de Riocour; les premières plus substantielles et précises, mieux raisonnées, les secondes tout imprégnées de grâce légère, d'une allure badine et frivole, tandis que les lettres au cousin, parfois assez ternes, respirent un certain charme fait d'intimité, d'affec-

1. L'*Apologie de saint Nicolas* fut composée à Chanteloup en 1773. De l'Isle était un des principaux *faiseurs* de Choiseul contre la Du Barry et le ministère; il écrivit à plusieurs reprises des couplets pour son protecteur, ceux-ci, entre autres, le jour de saint Étienne :

AIR *de Joconde.*

D'Étienne comment voulez-vous
Qu'on célèbre la gloire?
La mort, sous un tas de cailloux,
Finit sa courte histoire.

Mais s'il veut se donner un nom
Plus brillant qu'aucun autre,
Qu'il vous prenne pour son patron
Au lieu d'être le vôtre.

tion confiante, de détails de famille, auxquels se mêlent, comme par mégarde, les observations d'un homme qui voit le spectacle dans la coulisse.

Le 17 mars 1774, de l'Isle écrit à Voltaire : « L'Académie des sciences est très effarouchée. Vous savez, monsieur, qu'elle a, comme toutes les sociétés littéraires, le droit d'élire librement chacun de ses membres, et la cour, sans égard pour ce droit qui n'a, dit-on, jamais reçu d'atteinte, a nommé hier de sa pleine autorité un académicien qui est, je crois, le fils du chirurgien Morand et chirurgien lui-même. Une députation de seize membres de l'Académie, à la tête de laquelle est le chevalier de Lorenci, doit se rendre aujourd'hui chez M. le duc de La Vrillière [1] pour faire des remontrances; on présume qu'elles seront mal reçues. J'ai pris, pour l'amour de vous, des informations exactes sur la requête des Verron... — La voie d'appel en revision et en cassation d'arrêt est interdite à Beaumarchais. On lui a prescrit un silence absolu, tout le monde le plaint, mais il deviendra indifférent; aucun intérêt ne se soutient à Paris et celui qu'on accorde aux malheureux y

1. Le duc de La Vrillière s'était d'abord appelé Phelippeaux, nom de sa famille, puis Saint-Florentin, ce qui lui valut cette épitaphe :

Ci-gît, malgré son rang, un homme fort commun,
Ayant porté trois noms et n'en laissant aucun.

dure moins que tout autre. La comédie du *Barbier* est entre les mains de Préville qui ne la lit pas aussi bien que l'auteur, mais de façon pourtant à faire grand plaisir; je l'ai entendue hier et je persiste à croire qu'elle est une des plus gaies que nous ayons au théâtre. — L'épître à Ninon cause parmi nous de grands débats, on ne peut croire qu'elle soit d'un jeune étranger, mais on ne devine pas non plus quel Français en est l'auteur. M. le comte de Schouvalof est assuré, dit-il, que l'épître vient de son neveu, votre neveu d'Argental l'assure aussi, personne ne se rend à leurs assurances; pour moi, je dis qu'un Russe a fait ces vers-là tout comme j'ai fait l'*Iliade*. — Madame du Deffand m'a très expressément chargé de vous dire qu'elle vous aime de tout son cœur, quoique vous la traitiez avec une rigueur extrême; la dernière lettre que vous lui avez écrite est du 15 décembre; elle demande si votre arrangement est de ne lui écrire que par quartier; sa mauvaise humeur est tout à fait plaisante, elle en était remplie avant-hier parce qu'elle avait passé la nuit dans une longue insomnie et que son invalide avait, dit-elle, avalé tout ce qu'il lui lisait, car vous savez qu'elle a pour lecteur un vieil invalide qui se rend au chevet de son lit dès quatre heures du matin... »

Entretenir Voltaire de procès, de madame du Deffand, de l'Académie des sciences qu'il appelait l'*Académie des choses*, en opposition à l'*Académie des paroles*, l'Académie française, ce corps littéraire, où, dit-il, on reçoit des grands seigneurs, des prélats, des financiers... et quelquefois des gens de lettres, — quoi de mieux conçu pour charmer son immortelle curiosité? Aussi bien, en 1774, Beaumarchais condamné au blâme, c'est-à-dire à la dégradation civique, par le parlement Maupeou, s'est vengé d'avance en faisant appel à l'opinion publique; il a pour lui les jeunes gens les femmes, les magistrats de l'ancien parlement : Voltaire, Walpole, Bernardin de Saint-Pierre; les Allemands s'enflamment pour ses plaidoyers, une jeune fille donne à Goethe l'idée de transformer en drame l'épisode de Clavijo. Par arrêt de la cour, ses Mémoires sont supprimés (mais déjà ils courent Paris, la France, l'Europe); défense aux avocats d'en jamais signer de semblables. Pour cet article, remarque de l'Isle, il sera de facile exécution, car je ne pense pas qu'on leur en présente d'aussi plaisants que ceux-là.

De Voltaire au prince de Ligne [1], il n'y a pas loin, la distance du génie de la clarté au génie de

1. *Le Prince de Ligne et ses contemporains*, in-18; Calmann Lévy, 1890.

la grâce, du philosophe courtisan au courtisan moralise : réunis déjà par tant d'affinités, ils trouvent un nouvel aimant dans leur sympathie pour de l'Isle, que le prince proclame le dieu *du couplet et du style épistolaire*, qu'il aima beaucoup et ne quitta point pendant sa dernière maladie. « Il aurait dû être le mari de madame de Sévigné... Il n'a jamais fait un mauvais vers, ni écrit une lettre qui ne fût piquante et remplie de goût. Il n'en avait ni de ton, ni de tact; dans la société il était humoriste et familier...; chez la duchesse de Polignac... la crainte de passer pour un subalterne le rendait maussade, et l'envie de passer pour un homme de cour insupportable. » Avec deux épaulettes, et sans avoir besoin du roi, le prince le fit colonel lorsqu'il l'emmena en Allemagne, en Russie; de même il le baptisa chevalier [1] afin de le distinguer à l'étranger de l'abbé son homonyme, et le titre lui resta. Ses incartades dans la société russe ne laissaient pas de tourmenter l'ami de Catherine II. Ne s'avise-t-il pas de demander un jour devant vingt personnes si, à l'exemple des janissaires, les Preobraschinski ne seraient pas capables de mettre la couronne de la tsarine sur la tête de son fils? Avant de plaire

1. Il l'était de fait, son père est qualifié tel dans les pièces qu'il dut fournir pour la réception de son fils à l'école des cadets-gentilshommes.

au prince Henri de Prusse, il passa auprès de lui pour un menteur. « Voilà, dit le prince, une chanson du chevalier de Boufflers (le Pigeon) que je reçois de Paris. — C'est de moi, s'écrie de l'Isle. — Non, monsieur, » repart le prince. — A la fin Ligne réussit à lui faire rendre justice. — La science du monde repose avant tout sur le sentiment de la nuance, sentiment très subtil, presque indéfinissable, fruit de la nature autant que de l'éducation, qui manquera toujours à certaines personnes, eussent-elles l'avantage de vivre dans la société la plus policée. Un tact consommé, fait de dons spontanés que perfectionne l'expérience, l'art de rendre à chacun, aux supérieurs, aux égaux, aux femmes, les égards qui leur sont dus, une conversation proportionnée au caractère, à l'esprit de ceux qu'on a devant soi, des silences variés qui, non moins que la parole, blâment ou admirent, nient ou acquiescent, ne sont-ce pas les bases fondamentales de cette science de la nuance qui, elle aussi, a sa tactique, sa stratégie, ses inspirations divines, apaise les amours-propres blessés, allume, entretient le feu céleste de l'amité, gagne des batailles morales; science trop dédaignée aujourd'hui, très respectée, très répandue jadis? Un seul mot, une action indifférente suffisent à dénoncer son absence; un sourire, un geste révè-

lent l'adepte à l'initié. On peut avoir de l'esprit, du talent, du génie même, et ne rien comprendre aux nuances; elles sont les filles du goût, les compagnes de l'élégance, les consolatrices des délicats. Muses fidèles de la civilisation, gardiennes des rites sociaux, elles enseignent une sorte de langue sacrée, interdite aux profanes, au bétail philistin, doublent la puissance de séduction, parent de leurs suaves reflets tous les sentiments et l'amour lui-même, comme dans certaines journées d'automne, le soleil couchant enrichit de beautés nouvelles les forêts et la mer, la plaine et la montagne.

Le récit d'une visite du prince de Ligne à Frédéric II vient à l'appui de ces observations. « L'heure de la présentation sonna. Le roi me reçut avec un charme inexprimable. La froideur militaire d'un quartier-général se changea en un accueil doux et bienveillant. Il me dit qu'il ne me croyait pas un fils aussi grand. — Il est même marié, sire, depuis un an. — Oserais-je vous demander avec qui? — (Il avait souvent cette expression, et aussi : si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous dire.) Avec une Polonaise, une Massalska. — Comment! une Massalska? Savez-vous ce que sa grand'mère a fait? — Non, sire, lui dit Charles — Elle mit le feu aux canons du siège de Dantzick, elle tira et fit tirer, et se défendit

lorsque son parti, qui avait perdu la tête, ne songeait qu'à se rendre. — C'est que les femmes, dis-je alors, sont indéfinissables; fortes et faibles tour à tour, indiscrètes, dissimulées, elles sont capables de tout. — Sans doute, observa de l'Isle, fâché de ce qu'on ne lui avait encore rien dit, et avec une familiarité qui ne devait pas réussir, voyez... — Le roi l'interrompit. Je citai quelques traits à l'appui de mon opinion comme celui de la femme Hachette au siège de Beauvais. Le roi fit un petit tour à Rome et à Sparte; il aimait à s'y promener. Après une demi-seconde de silence, pour faire plaisir à de l'Isle, je dis au roi que M. de Voltaire était mort dans ses bras. Cela fit que le roi lui adressa quelques questions, il répondit un peu trop longuement, et s'en alla... »

De l'Isle manque du sentiment de la nuance, le prince de Ligne l'a au plus haut degré, et à cause de cette qualité même il demeurait l'interlocuteur préféré des rois et des impératrices.

Mais quoi! les amis du chevalier pardonnent fort aisément son péché mignon, et lui-même, à ce reproche, eût sans doute répondu gaillardement, en vrai dragon, ce qu'il dit dans une lettre : *Je m'en bats l'œil.* Et puis, n'a-t-il pas les qualités essentielles? Bon, sensible, reconnaissant, empressé à plaire, de l'esprit, de la gaîté à revendre; il

soigne ses amis, les accompagne aux eaux, garde M. le duc d'Angoulême qui a été inoculé, et madame de Polignac accouche dans ses bras. Oui, vous avez bien lu, et n'est-ce pas un assez joli trait de dévoûment? Aussi devient-il le condiment indispensable de toute fête, de tout séjour à la campagne, et ses lettres au prince de Ligne sont pleines d'allées et venues, lettres pimpantes et sémillantes, qu'on dirait écrites avec une plume de vif-argent, parfois trop folâtres, où circulent avec un air de rire et de danse, les personnages et les événements, les vivants et même les mourants : la reine, qui lit les lettres du prince et joue la comédie à Trianon, le baron de Breteuil [1], Necker avec son compte rendu, les nouvelles de la guerre d'Amérique, le comte et la comtesse du Nord, leur réception à Paris, les jardins de Mareuil, la société Polignac, etc. « Pardieu! que j'en suis piqué! Une lettre de quatre pages, galonnée de tous les côtés! Et vous ne l'avez pas reçue? Il n'est pourtant pas possible qu'on l'ait arrêtée, retenue, confisquée à la poste; car je ne disais rien contre la religion, que je trouve trop ennuyeuse pour en

1. Né en 1733, mort en 1807. A son lit de mort, le baron de Breteuil ayant demandé son petit-fils, on lui répondit qu'il prenait une leçon de musique. « Faites-le venir, » ordonna-t-il. Après l'avoir embrassé, il lui dit : « Mon enfant, il vaut mieux apprendre à mourir qu'à jouer du violon ».

parler; ni contre le gouvernement, dont la douceur et la liberté ne me laissent aucune plainte à faire; ni contre les mœurs, que je voudrais voir universellement pures, afin d'être comme tout le monde, les miennes l'étant forcément devenues; ni contre qui que ce soit; pas même contre ce vieux maréchal de Richelieu, de qui je vous contais, historiquement et sans nul venin, la noire méchanceté, lorsque, pour nuire à M. le duc de Choiseul, il a privé toute la bonne compagnie de Paris d'un spectacle extraordinaire dont elle allait jouir dans la nouvelle salle de la Comédie italienne; dernier coup de griffe que ce vieux tigre, à peine respirant, a su détacher encore. Je vous parlais de nos petits inoculés, du bonheur de leurs mères, de celui surtout de madame de Sabran, qui veut aujourd'hui faire inoculer jusqu'à M. l'évêque de Laon, tant elle trouve que l'inoculation, qui lui donnait tant de craintes, est une chose douce, simple, excellente... Il est impossible d'être plus aimables et plus heureux que nous l'avons été pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler. Je comptais en recommencer trois autres à Passy, comme gardien de la bichette (mademoiselle de Guiche) inoculée depuis samedi dernier, mais le chirurgien Desotaux croit que le venin ne prendra pas... Savez-vous que notre comte Panin

est mort subitement, à la fin d'une partie de whist, en buvant un verre d'eau? Les mauvaises langues disent que c'est encore un tour de la bonne Matouschka (Catherine II); vous en croirez ce que vous voudrez... M. le comte d'Artois a fixé son voyage à Rocroy en juillet, et c'est de là qu'il ira vous voir. J'espère que Dieu nous fera la grâce d'y saluer tendrement mon cher prince. (De l'Isle était depuis 1775 gentilhomme servant de la comtesse d'Artois.) Madame de Coigny l'embrasse. »

Le chevalier ne manquait pas de motifs d'antipathie contre le *Vieux tigre*, un des fauteurs de la disgrâce de Choiseul : et puis celui-ci ne plaisait guère à la reine qui se moquait de ses formules complimenteuses et de ses grandes manières du temps du roi-soleil. Singulière physionomie que celle de ce Richelieu, irritante et captivante à la fois, type d'homme à bonnes fortunes et mari trompé, aimé par des princesses, par trois géné-

1. De l'Isle rapporte quelque part une série de réparties rapides comme les parades de deux bons tireurs, échangées entre un ambassadeur anglais et Frédéric II. L'ambassadeur était venu lui apprendre la prise de Minorque par le duc de Richelieu, ajoutant qu'avec l'aide de Dieu, il espérait que l'Angleterre bientôt réparerait cet échec. « Dieu, observe le roi de son ton le plus sarcastique, je ne vous connaissais pas cet allié-là! — C'est pourtant, riposte le diplomate, faisant allusion aux subsides anglais que recevait Frédéric, c'est pourtant le seul qui ne nous coûte rien. — Aussi vous en donne-t-il pour votre argent. »

rations de grandes dames et de bourgeoises, aussi dénué de scrupules à la guerre que dans la vie politique ou privée, grand protagoniste de la morale du succès et du plaisir, ayant de tout dans son dossier, du bon, du médiocre et du mauvais. Admis tout jeune dans la société intime de madame de Maintenon, pris en goût par Louis XIV qui lui donne des marques d'une faveur très enviée, bientôt célèbre par sa galanterie, l'ingéniosité de sa bravoure et son esprit, orgueilleux au fond et dominateur, mais insinuant et souple quand son intérêt le commande, passant d'une intrigue de cour à la guerre d'Allemagne, à cette fameuse convention de Closter-Seven qui le fit accuser de corruption, s'arrachant des bras d'une jolie femme[1] pour voler à la conquête de Mahon et du fort Saint-Philippe, diplomate par occasion, faisant servir l'amour à la politique et, par exemple, séduisant à Vienne la maîtresse du prince Eugène qui lui livre un secret d'État, assez superstitieux pour

1. Dans un bal masqué donné en l'honneur de Richelieu, à l'Hôtel de l'Intendance de Bordeaux, un domino qui l'avait assez longtemps intrigué, fut pressé de se nommer et répondit par ces vers :

Tu voudrais connaître mes traits
Et les sentiments de mon âme?
Si je te crains, je suis Anglais;
Si je t'aime, je suis Français;
Si je t'adore, je suis femme.

croire aux magiciens, aux astrologues, sacrifier un cheval blanc à la lune, et refuser de faire sa cour au fils aîné du roi parce qu'il *savait* que cet enfant ne régnerait point, lié étroitement avec Voltaire, protecteur des lettres et des arts, tantôt ami tantôt ennemi des favorites, et conseiller intime de Louis XV, auquel il répondit avec une spirituelle hardiesse, comme celui-ci, après un sermon de l'évêque de Sénez contre les scandales de la cour, remarquait que le prédicateur jetait des pierres dans le jardin du maréchal : « Sire, n'en serait-il pas tombé quelques-unes dans le parc de Votre Majesté? »

C'est un homme auquel la fortune sourit presque constamment : populaire dans son gouvernement de Guienne, à Bordeaux, où il déploie un faste inouï, et donne des fêtes où la comtesse d'Egmont, sa fille, « qui a toutes ses grâces sans avoir aucun de ses vices », fait les honneurs avec un charme incomparable, idole du public pendant de longues années, déçu d'ailleurs dans son ambition de devenir premier ministre, général plus brillant qu'habile, aimé de ses troupes qui le surnomment

1. Sur la comtesse d'Egmont, lire l'excellent travail de la comtesse d'Armaillé, in-18; Perrin, 1890. — Duc de Lévis. *Souvenirs et Portraits*. — *Mémoires de Bachaumont*. — *Mémoires du maréchal de Richelieu*, par Soulavie. — *Vie privée du maréchal de Richelieu*. Paris, Buisson, 1791.

le *Père la Rapine*, en souvenir de ses exactions, sachant à merveille employer le ressort de l'honneur sur l'esprit du soldat : ainsi, à Minorque, il fait mettre à l'ordre du jour que les ivrognes (très nombreux au camp) ne monteront point à l'assaut; tous aussitôt deviennent des modèles de tempérance. Il avait pris en grippe sa première femme Marie Anne de Noailles, et fut mis à la Bastille pour sa conduite mauvaise ou insuffisante envers elle; on la lui amenait une fois par semaine, et, selon la chaleur ou la froideur de l'accueil, le gouverneur adoucissait, aggravait le régime du prisonnier. Et plus tard, le vieux maréchal, avec la plus étonnante désinvolture, racontait lui-même ses infortunes conjugales, son observation si comique lorsqu'il surprit la duchesse en tête à tête fort vif avec son écuyer : « Songez, madame, à l'embarras où vous vous seriez trouvée si tout autre que moi fût entré ! » Cet autre mot, presque grandiose à force de cynisme, quand, devenu veuf, et voulant épouser mademoiselle Élisabeth de Lorraine (mais la chose était encore secrète), cet écuyer, espérant sans doute qu'il avait oublié, vint le supplier de le reprendre à son service : « D'où savez-vous donc que je me remarie? » Mademoiselle de Lorraine, cette figure idéale de tendresse et de pitié, avait produit sur lui la plus

vive impression : il lui demeura fidèle pendant plusieurs mois, et ne cessa de l'aimer tout en la trompant le plus discrètement du monde. (Grave problème sur lequel les hommes et les femmes resteront sans doute en éternel désaccord.) Elle mourut d'une maladie de poitrine, après six ans de mariage, répondant délicieusement à son mari qui s'informait si elle était contente de son confesseur, le Père Ségaud : « Assurément, car il ne m'a pas défendu de vous aimer. » Et soit qu'il fût encouragé par le souvenir de cette créature exquise, soit qu'il se crût au-dessus des lois de la nature et qu'il eût rayé de sa destinée le mot vieillesse, il n'hésitait pas, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, à tenter une troisième aventure, se remariait et semblait commencer une nouvelle vie. Et il terminait sa carrière à quatre-vingt-douze ans, en 1788, à la veille de cette catastrophe que l'éclat, la contagion de ses vices hâtaient, achevaient de rendre inévitable [1].

1. Les femmes avaient pu le rendre sceptique sur les femmes, mais il était d'un naturel passionné et plus porté qu'on ne pense aux entreprises romanesques. On parlait de lui dans un cercle, et beaucoup d'affirmer qu'il n'a pas de cœur, qu'il n'est qu'un roué de la pire espèce. « Vous le traitez bien durement, proteste la marquise de Saint-Pierre; moi, je connais une femme pour laquelle il a fait trois cents lieues à cheval. » Là-dessus, elle entame le récit de l'aventure à la troisième personne, puis, gagnée par la chaleur de la narration, elle ajoute : « Il arrive à son hôtel, entre au salon, la prend dans ses bras, l'emporte dans la chambre... et nous y sommes restés trois jours. »

## VI

Princes et rois, si vous savez l'histoire [1],
Vous avez tous présent à la mémoire
Ce grand combat, ce spectacle fameux,
Près d'Actium, lorsque l'on vit sur l'onde
Flotter l'empire et le destin du monde.
Ce fut, je pense, en sept cent vingt et deux.
Vous savez tous comment l'habile Octave,
Toujours heureux, sans être jamais brave,
Eut la victoire et ne combattit point;
Comment Antoine, épris jusqu'au délire
D'une beauté perfide au dernier point,
Laissa pour elle et la gloire et l'empire.
Mais savez-vous quand, du combat d'Épire
Rome avilie attendait un tyran,
Ce que faisait dans Rome un courtisan?
Vous l'ignorez, et je vais vous le dire.
Il instruisait douze de ces oiseaux
Au pourpoint vert, dont la langue indiscrète,
Comme nos sots, tant bien que mal répète
Les mots épars qu'on jette en leurs cerveaux.
Six pour Antoine, et l'autre moitié contre,
Forment des vœux par le flatteur dictés.
Octave arrive; on vole à sa rencontre,
Et jusqu'aux cieux ses exploits sont portés.
Dès qu'il paraît, suivi de ses phalanges,
Des Antonins les six cous sont tordus.
Le reste dit : « Vivat Octavius! »
Princes et rois, fiez-vous aux louanges!

De l'Isle envoyait ces vers à son cousin le comte de Riocour, premier président de la chambre des

1. *Avis aux Princes*, ou *les Perroquets*, conte historique, écrit par de l'Isle en 1774. « Voltaire, dans ce genre, n'a rien fait de mieux, » observait madame du Deffand, et madame de Choiseul partage son avis, bien que la fin lui semble, à elle aussi, un peu écourtée.

11.

comptes de Lorraine et Barrois, avec lequel il entretint une correspondance qui dura plus de vingt ans. Elle commence en 1762 et se termine en 1784, à la mort du chevalier, mort occasionnée par une fièvre maligne qu'il contracta à Saint-Thierry, résidence d'été de l'archevêque de Reims. Elle est entièrement inédite et ne comprend pas moins de cent vingt-trois lettres. Les deux cousins s'aimaient tendrement, et si le président n'appartient pas à la classe des magistrats qui traduisent Horace ou riment des couplets badins, il ne semble nullement indifférent aux choses de l'esprit, mais au contraire fait fête aux poésies du capitaine. On s'entretient beaucoup des santés et des enfants du comte, de procès, de parlements; on se recommande mutuellement des protégés, des affaires, et de l'Isle n'est pas fâché de montrer que la reine l'écoute avec bienveillance; il fait auprès de son amie, madame Bertin, les commissions de la cousine et il en rend compte fort joliment, raconte ses impressions de voyages, de garnison, et, à ce propos, rappelant l'histoire du Juif errant, il feint de craindre d'être un jour la matière du tome deuxième, explique pourquoi il a le cœur garçonnier, pourquoi il aime le plaisir et refusera toujours de sacrifier l'inclination au préjugé qu'on appelle devoir. On trouve de tout dans ces lettres,

et je n'entreprendrai pas de mettre de l'ordre dans cet aimable chaos; ce serait l'histoire tout entière de l'époque. Contentons-nous d'imiter de l'Isle, qui butine çà et là, fait son miel de toute fleur, donne l'impression de la minute, consacrant trois lignes à un événement de premier ordre, trois pages à un fait ordinaire ou minuscule, parlant à ses parents la langue de leur esprit et de son cœur.

Un jour, par exemple, il adresse à la fille de Riocour, la jeune Bébelle, ce billet : « Vous m'avez écrit, ma belle petite cousine, une jolie lettre qui m'a été renvoyée de Paris et que j'ai reçue ce matin; elle contient un remercîment. C'est, en vérité, porter l'attention trop loin que de remercier les gens du plaisir qu'ils ont eu; c'en est un grand pour moi que de servir Bébelle, et toutes les fois que je me serai conformé bien soigneusement à ses ordres, il me restera encore le regret de ne les avoir pas devinés. Je voudrais, par exemple, deviner ceux que votre maman doit me donner, mais je sais d'avance que ce qu'elle me dira de faire pour vous sera fait sur-le-champ, à moins que ce ne soit de la fausse monnaie; car, dans ce cas-là, je vous demanderais un peu de temps pour me préparer, n'ayant, je l'avoue, acquis nulle connaissance sur cet important objet, comme on a pu le voir pendant la plus grande partie de ma vie, où je n'avais pas

assez de monnaie pour donner à penser que je la fisse moi-même... Remerciez bien pour moi mon jeune cousin de la peine qu'il prend de me chercher un asile; si c'est lui qui le trouve, comme ce sera sûrement vous qui l'embellirez, je vous en devrai à tous deux la découverte et le charme... » Le chevalier avait prié ses parents de lui découvrir une petite propriété où il comptait finir ses jours : il voulait que cet asile fût leur maison de campagne jusqu'à ce qu'il l'habitât tout à fait; elle ne le serait pas moins alors, seulement il en deviendrait le concierge et le jardinier. Et l'aimable homme offrait d'assurer une somme de trente mille francs à cette chère Bébelle pour faciliter au besoin son mariage.

Une autre fois [1], il feint d'exciter la jalousie de la cousine à propos de certaine coquette de haut parage, madame de Neuvri, mais il laisse entendre à merveille que c'est lui-même, non le président Pierre de Jouy [2] qui s'occupe d'elle, et sa malice est volontairement cousue de fil blanc : « Aïe! aïe! aïe! ma pauvre cousine, j'ai bien peur que tout ceci ne tourne mal pour vous; il est bien vrai que

1. Lettre du 15 janvier 1865.
2. Président à mortier du Parlement, né à Metz, un galant homme né en 1701, peu à craindre en 1765, amoureux platonique des jolies femmes.

le président a reçu avec transport le ruban dont vous avez voulu qu'il se ceignît la tête, et il m'a même paru le préférer aux lauriers et aux myrtes dont le plaisir et la victoire couronnent les héros et les amants heureux ; je dois même vous dire qu'il a écouté avidement ce que je lui ai dit de vous ou de votre part. Mais je ne peux vous dissimuler que l'objet présent fait un furieux ravage dans son âme magistrale ; j'ai tout vu, tout entendu, tout remarqué. Un mousquetaire n'est pas plus ardent, un jeune homme de la cour pas plus sémillant, un cordelier, ma cousine, un cordelier pas plus entreprenant qu'il le fut hier près de madame de Neuvri. En sortant du bal, où nous étions tous, j'ai soupé chez lui avec votre aimable rivale. Dieux ! qu'elle était belle, et que l'élégance de son ajustement ajoutait encore aux charmes de sa figure ! Une robe de satin couleur de rose, garnie d'hermine, se mariait naturellement avec la couleur de son teint ; je n'entreprendrai pas de vous donner une idée de ses yeux, je crus voir le ciel dans toute sa beauté ; elle dansa avec les grâces des Grâces mêmes et la légèreté des nymphes. A table, elle nous donna autant d'esprit que de tendresse : Psyché, lorsqu'elle agaçait l'Amour, était moins séduisante, et Vénus dans les bras d'Adonis ne fut jamais plus touchante et plus tendre... Par attention pour vous,

ma chère cousine, je verrai encore aujourd'hui madame de Neuvri, je la verrai demain, tous les jours, afin de vous rendre compte de ce qui se passera, et puis, c'est qu'elle est bonne à voir, bonne à entendre, bonne à tout... »

Madame de Neuvri était la rivale de beauté et d'amour de madame de La Salle, et elles se détestaient si fort que le bruit courut d'une rencontre à l'épée. Toutes deux fort légères, prétendant à tout prix acquérir la célébrité, et, j'imagine, au moral de la même lignée que cette vicomtesse de Laval, qui, ayant parié d'aller à un bal auquel on ne l'avait pas invitée, se fit enfermer dans un clavecin et en sortit toute parée au moment où les musiciens jouèrent le premier menuet [1]; toutes deux d'esprit alerte et capables de répondre comme madame de Balbi à madame de Matignon qui lui reprochait et médisances et calomnies : « Eh bien! sommes-nous quittes? » Quant à de l'Isle, en vrai fils du XVIII[e] siècle, il porte ses hommages de l'une à l'autre, appelle madame de La Salle : un prodige de grâces, de talents et d'extravagance, et, pour avancer les affaires, recourt au vieux, à l'éternel

1. C'est à madame de Neuvri ou à madame de Chaulnes qu'une bonne femme dit, à l'entrée d'une église, au moment du sermon : « Vous n'entrerez pas, vous êtes trop jolie; vous donneriez des distractions à ces messieurs! »

moyen, celui qui caresse le mieux l'amour-propre féminin, le madrigal :

Eglé, tu nous parais la rose
Dont le bouton naissant
Ouvre sa feuille à peine éclose
Au feu d'un zéphir caressant.
Comme elle, à peine en son aurore,
Tu réunis son éclat, sa fraîcheur;
Pour être, Églé, plus belle encore,
Comme elle aussi, tu dois prendre un vainqueur.

Modes, enfants, propos de salon, poésies jouent naturellement le principal rôle dans les lettres du capitaine à madame de Riocour : homme précieux entre tous, pour qui la science de mesdames Adélaïde, Beaulard et Bertin n'ont point de mystère, qui se constitue auprès de ces personnes célèbres le ministre plénipotentiaire de sa cousine et obtient pour les toilettes choisies par lui [1] l'approbation

1. Les Mémoires du temps ont rapporté la réponse de madame Bertin à une cliente difficile : « Présentez donc à madame les échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté; » son mot au marquis de Toulongeon, qui se plaignait de ses prix exorbitants : » Ne paie-t-on à Vernet que sa toile et ses couleurs? » Il faut, pour avoir une idée de ces insolences d'artistes, lire dans Dutens le récit de la visite du chevalier de la Luzerne au cordonnier Charpentier. A madame de Pompadour, qui veut savoir le pourquoi de sa réputation, Dagé répond tranquillement : « Je coiffais l'autre, » mot qui ravit la Dauphine. — Voir aussi les *Mémoires* de Maurepas, de Soulavie, de Bachaumont. — *Les Contemporains*, t. XII. — *Le Tableau de Paris*, t. XI. — *Correspondance secrète*, t. I^er^. — *Correspondance de Grimm*, t. V. — *Les Panaches* ou *les Coiffeurs à la mode*, comédie en un

de la marquise de Coigny « l'oracle du bon goût, comme elle en est le chef-d'œuvre, » qui sait ce qui se passe à la cour et vit dans l'intimité de ces familles qu'on avait surnommées les quatre coins de la reine. Quel plaisir aussi de déguster la primeur de ses vers, de ceux, par exemple, qu'il composa pour madame de Brionne, la grande *amie* du duc de Choiseul! Un soir, séduite par le charme pénétrant d'une belle nuit, la comtesse avait essayé de faire des vers à la lune, mais elle ne put jamais dépasser le quatrième. Le chevalier acheva l'hymne, le fit imprimer sous le nom de madame de Brionne sur une feuille de même format et de même caractère que *le Mercure de France*, ajouta un dithyrambique éloge de ses talents, puis inséra [1] la feuille dans le numéro qu'elle recevait. La plaisanterie eut grand succès, Grimm s'y laissa prendre, et, dans *la Correspondance littéraire*, vanta beaucoup ces

acte, représentée au Grand-Théâtre du Monde, Londres, 1778. — Goncourt, *la Femme au* XVIII^e *siècle*. — *Les Modes*, épître à Beaulard.

1. De l'Isle affectionnait ces petites malices qui sont tout à fait dans le goût du temps. Pendant son séjour à Londres chez le comte du Châtelet, il fut présenté à une jeune femme, lady Spencer. Celle-ci était souffrante, son médecin lui avait ordonné un bain froid et elle ne pouvait s'y résoudre, disant qu'elle y mourrait. De l'Isle la plaisanta et promit qu'alors il ferait son épitaphe; elle prit le bain et se trouva mieux. A quelque temps de là, en se promenant dans la campagne, on la conduisit sans affectation

couplets « dont Sapho se serait honorée d'être l'auteur ».

A LA LUNE.

AIR : *Que ne suis-je la Fougère?*

O lumière enchanteresse!
Flambeau de la volupté!
Tu rassures la tendresse
D'une timide beauté!
A ses yeux, ta clarté pure
Offre des tableaux charmants,
Le repos de la nature
Et le bonheur des amants.
Souvent un léger nuage
Qui te dérobe à ses yeux,
Lui dit qu'une amante sage
Doit ainsi cacher ses feux;
Sous ce voile où tu couronnes
Ceux du tendre Endymion,
De bien aimer tu lui donnes
L'exemple avec la leçon.

Voilà de quelle façon de l'Isle écrit à la petite et à la grande cousine. Quant à la correspondance avec

vers un petit tombeau couvert de fleurs où elle trouva ces vers.

ÉPITAPHE.

Lady Spencer, objet d'éternelles douleurs,
Aux grâces, à l'hymen, à l'amitié fidèle,
Ici repose sous des fleurs
Que Zéphire en pleurant arrose et renouvelle.
Au pouvoir de l'Amour elle fut trop rebelle :
Et fit pour l'enflammer un impuissant effort
Et sa vengeance fut cruelle :
Dans une onde glacée elle trouva la mort.
Passant, toi qui l'aimas, ou qui l'aurais aimée,
Et vous, jeunes beautés qu'attire ce séjour,
Voici ce que vous dit sa cendre inanimée :
Soupirez sur ma tombe et cédez à l'Amour!

le président, elle contient, certes, beaucoup de hors-d'œuvre, de détails qui n'ont plus de prix pour nous; toutefois, un certain nombre de lettres méritent une mention, celle-ci, entre autres, où, après avoir entretenu son parent des remontrances du parlement, de brigandages monstrueux commis par des misérables qui éventrent des femmes grosses pour manger leurs enfants, il ajoute : « Tout Paris s'amuse de la réponse faite à un fanatique de d'Alembert, qui, dans un élan d'enthousiasme, s'écriait : c'est un Dieu! — « Allons donc! si c'était un Dieu, il commencerait par se faire homme. » (On affirmait que son affection pour mademoiselle de Lespinasse était forcément platonique)... On vient de trouver le moyen de détourner l'excommunication lancée contre les comédiens français en mettant leur compagnie à l'instar de l'Opéra et en la nommant Académie royale dramatique; si ce projet a lieu, mademoiselle Clairon, qui veut absolument communier, remontera sur le théâtre et M. de Belloi, qui veut absolument que mademoiselle Clairon fasse valoir ses pièces, donnera sa tragédie de Gabrielle de Vergi. » — M. de Gouffier voulait et veut encore épouser la petite Doligny, jeune actrice des Français, qui a autant de vertu que de talent; elle lui a répondu : « Je serais déshonorée en devenant votre maîtresse, et vous

le seriez en devenant mon mari. » Cette conduite-là est d'autant plus belle que la petite fille n'est pas riche; toute comédienne qu'elle est, je parie qu'elle plaira beaucoup à ma cousine; contez-la-lui pour la raccommoder avec nos filles de théâtre... Dites-lui aussi que son M. Poinsinet, dont elle m'a un jour conté l'histoire à propos d'un âne, est revenu de Genève, et que, comme il se vantait que M. de Voltaire lui avait confié son secret pour faire d'excellents vers, on lui a répondu : « Parbleu, monsieur, vous le lui avez bien gardé [1]!.. »

Poinsinet, poète naïf et souvent mystifié, lisait une comédie pleine de réminiscences; tout à coup un petit chien se met à japper : — « Voyez, interrompt Sophie Arnould, comme cet animal aboie au voleur! » — Il fut berné le plus plaisamment du monde par Préville. Ce dernier lui fit croire qu'une prétendue charge d'écran du roi était devenue vacante, qu'on l'accordait toujours à un homme d'esprit qui accompagnait partout le prince, s'interposant entre le feu et lui; que, quand Sa Majesté s'ennuyait, elle se délassait en causant avec son écran qui devenait ainsi une manière de personnage. Jour pris chez un traiteur, avec six amis complices, pour essayer les aptitudes de Poinsinet : ils

1. Lettre du mois de janvier 1766.

le font tenir debout devant la cheminée, l'encourageant à bien supporter le feu qu'ils attisent impitoyablement, l'entretenant de tous les avantages de la position, sollicitant déjà des grâces, le tout sans perdre un coup de dent, jusqu'à ce que le petit homme, à moitié rôti, ait déclaré avec désespoir qu'il ne pourrait jamais remplir une telle charge.

Plus loin [1], une anecdote assez piquante sur madame Louise, celle qui se fit religieuse et que Marie-Antoinette appelait : la petite carmélite la plus intrigante qui existe dans le royaume. Les ports des lettres qu'elle avait reçues pendant l'année 1771, ayant monté à quatorze mille livres, Louis XV ordonna à M. d'Ogny de faire accorder à cette princesse la franchise de tous ses paquets. L'histoire est une grande rabâcheuse, non moins qu'une grande indiscrète : dix-huit ans plus tard, Mirabeau obtenait à peu près de la même façon la franchise postale [2].

Un mot de Louis XVI, un vrai mot de roi; de l'Isle n'a garde de l'oublier, car les mots authentiques des têtes couronnées sont rares et l'on ferait un livre amusant en relevant ceux qu'on leur a de tout temps soufflés ou prêtés. Lorsqu'il annonça à

1. Lettre du 23 janvier 1772.
2. Voir *les Causeurs de la Révolution*, 2e édition.

M. d'Ormesson qu'il venait de le choisir comme contrôleur général des finances, celui-ci représenta qu'il était bien jeune : « Tant mieux, reprit Louis XVI, je le suis aussi, nous en aurons plus de temps à vivre ensemble. » Quant aux personnages en place, aux ministres, le chevalier, appartenant à une coterie, ne voit pas ou ne veut pas voir. L'aménité du caractère et du langage, des faveurs, beaucoup de faveurs, point de réductions, point de suppressions de sinécures, voilà le critérium du courtisan, le moyen de passer grand homme à ses yeux, et l'on se pâme devant la réponse de Calonne, le ministre léger avant, pendant, après, à la reine qui lui recommande un protégé : « Madame, si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, ça se fera. » « M. de Calonne fait [1] jusqu'ici des merveilles, il trouve de l'argent, il en donne, il en assure; il parle bien au conseil, bien à ses audiences, bien dans son cabinet. Je le crois depuis longtemps homme d'état, et je me le persuade plus que jamais. Il ne remplacera point les trois commis renvoyés, pouvant, dit-il, se passer de personnages aussi chers, car chacun d'eux avait soixante-quatre mille francs d'appointements... » Il fallait un homme d'État, on prenait un homme du monde, causeur

1. Lettre du 2 décembre 1783 au comte de Riocour.

séduisant, dialecticien spécieux, incapable de travail soutenu, ignorant et les chiffres, et le crédit qui est l'alchimie de la richesse. Ce trait suffirait à le peindre : pendant l'assemblée des notables, il devait remettre à jour fixe certain mémoire très important et avait négligé de s'en occuper : afin de présenter une excuse, il fit mettre le feu au contrôle général de Versailles. N'est-ce pas un procédé digne du sauvage qui abat le palmier pour obtenir le fruit? Plus tard, Chateaubriand définira le prince de Polignac, ministre de Charles X : un muet éminemment propre à étrangler un empire. Des parleurs comme Calonne peuvent contribuer au même résultat [1].

Un autre ministre léger, auquel de l'Isle semble s'intéresser ardemment, du moins raconte-t-il presque jour par jour les péripéties de sa dernière maladie, et vante-t-il son caractère avec grand accompagnement de flatteuses épithètes, c'est le comte de Maurepas, ce vieil enfant égoïste, insouciant de toutes choses hormis sa place, plus occupé des petites intrigues que des grands intérêts de l'État, hostile aux réformes qui auraient excité des plaintes et des cabales, aux vastes plans où les grands risques sont l'enjeu des grands

1. Lettres d'octobre et novembre 1781.

succès, sceptique à l'égard des vertus pénibles, faisant passer les considérations avant les principes, doué du don des habiletés subalternes qui maintiennent un ministre, mais qui énervent un régime en le discréditant : une espèce de cardinal de Fleury moins la sagesse [1]. On sait qu'il inaugura sa réputation par un couplet licencieux contre madame de Pompadour. Sa gravité apparente ne dépassait point son maintien, son extérieur froid ne faisait que rendre plus singulières ses plaisanteries ; car il plaisante de tout, et, à la longue, rien de plus irritant que ce ricanement sans fin, que cet éternel : ça m'est égal ! à l'heure où se noue la plus sombre des tragédies. L'esprit de trait et de réplique, quand il va contre l'esprit de la fonction, n'est plus de l'esprit : il donne presque la sensation d'une parodie sacrilège dans une église ; de même tel discours parlementaire, plein de belles phrases, mais maladroit, se retourne fréquemment contre le gouvernement, le parti de l'orateur qui l'a prononcé. Avoir l'intelligence de son rang, de sa situation, sera toujours le véritable esprit, le seul utile et qui ne sonne jamais faux. L'esprit de l'homme d'État, du diplo-

1. *Mémoires* de Maurepas, de Ségur, de madame de Genlis, de madame de Campan, du duc de Lévis. Éloge de Maurepas par Condorcet, etc.

mate n'est pas, ne doit pas être celui du journaliste, de l'historien : une épigramme inepte ou dangereuse dans la bouche d'un ministre peut, lancée par un homme du monde, avoir beaucoup d'à-propos. Combien peu d'ailleurs ont l'esprit du silence, combien peu se résignent à étouffer entre leurs lèvres un mot malicieux! Quelque temps après son avènement comme premier ministre, un gentilhomme gascon vint solliciter Maurepas, et voulant se donner les airs de l'avoir connu : « Monsieur le comte, dit-il, oserais-je vous demander ce que vous avez fait de ce petit cheval blanc que vous montiez, il y a une dizaine d'années, lorsque nous étions à la campagne ensemble?— Monsieur, répond gravement Maurepas, qui s'aperçoit que l'habit du Gascon est retourné, je l'ai fait retourner et je lui ai fait mettre des boutons neufs. » — « Savez-vous, disait-il en pleine guerre contre les Anglais, ce que c'est qu'un combat naval?... Deux escadres sortent de deux ports opposés; on manœuvre, on se tire des coups de canon, on abat quelques mâts, on déchire quelques voiles, on tue quelques hommes, on use beaucoup de poudre et de boulets; puis chacune des deux armées se retire, prétendant être maîtresse du champ de bataille; elles s'attribuent toutes deux la victoire; on chante de part et d'autre le *Te Deum*, et la mer n'en reste

pas moins salée. » Son esprit le servait mieux, lorsqu'ayant proposé Turgot pour ministre à Louis XVI, ce prince objecta avec candeur : « On prétend que M. Turgot ne va pas à la messe. — Eh sire! reprend Maurepas, l'abbé Terray y va tous les jours; » ou bien encore, quand il invitait le comte d'Artois à faire quelques actes de soumission à Sa Majesté. « Après tout, interrogeait avec hauteur le jeune prince, que peut me faire le roi [1]? — Monseigneur, il peut vous pardonner. » Malgré tout, on perdit en lui plus qu'il ne valait, et il faut aussi reconnaître ses qualités : désintéressé, ennemi de la magnificence et du faste, le goût des arts, le talent de simplifier le travail du cabinet, de saisir rapidement les questions et de se rappeler, une certaine dextérité qui suppléait à l'étude et à la méditation. Avec cela excellent mari : sa femme et lui passèrent cinquante-cinq ans sans se quitter presque une journée; elle avait beaucoup d'influence, et il assistait tous les

1. C'est lui qui répliquait à un archevêque indigné de la nomination de Turgot : « Je vous l'abandonne si vous voulez payer la dette de l'État. » On lui reprochait d'avoir fait nommer ministre de la maison du roi, Amelot, homme assez médiocre : « On ne dira pas, au moins, que j'ai pris celui-là pour son esprit. » Un abbé de cour, surpris en tête à tête avec une jolie femme, s'excusait, disant qu'il ne croyait pouvoir mieux faire que de suivre l'exemple de te ou tel prélat : « Point du tout, observe Maurepas, attendez que vous soyez évêque. »

soirs à sa partie de loto; madame de Puisieux les appelait Baucis et Philémon. Le XVIII[e] siècle, par une sorte de compensation, est, en quelque sorte, le siècle des bons ménages de ministres : les Maurepas, les Chauvelin, les Vergennes, les Necker fournissent de parfaits exemples de bonheur conjugal qui protestent contre de bruyants scandales, trop nombreux assurément et capables de voiler aux esprits superficiels ou passionnés la grande majorité honnête, comme dans une assemblée politique, le spectateur n'a d'yeux que pour les quelques orateurs qui s'emparent de la tribune, et ne se préoccupe guère d'écouter le silence des timides, d'étudier le travail qui s'accomplit dans les commissions.

## VII

Marie-Antoinette prétendait jouir à la fois des avantages de la royauté et des agréments de la vie privée, se conduire en simple particulière à Trianon, y jouer la comédie le soir après avoir été reine le matin à Versailles : déçue dans ses rêves d'amour conjugal, sevrée pendant sept années des joies de la maternité, elle désirait qu'on l'aimât pour elle-même, cherchait une amie intime et crut

l'avoir trouvée, dans madame de Lamballe d'abord, puis dans Yolande de Polastron, comtesse de Polignac [1]. Un visage enchanteur, au sourire, au regard vraiment célestes, peu d'esprit et d'instruction, mais beaucoup de douceur et de grâce dans le caractère, de droiture dans le jugement, avec certain penchant à l'indolence, une âme sensible et bienveillante, une modestie délicate qui lui faisait souvent répondre de bonne foi : « Ce que vous me dites là est au-dessus de ma portée, » ces qualités avaient charmé la reine, qui conçut pour madame de Polignac une très vive affection. Seule avec elle, dira-t-elle plus tard, je ne suis plus reine, je suis moi. Cependant cette sympathie menaçait de demeurer stérile, si les intimes de la comtesse n'eussent imaginé un stratagème qui devait leur permettre de s'élever en élevant la

1. Sur madame de Polignac et sa société intime, voir : *Histoire de Marie-Antoinette*, par Maxime de la Rocheterie, 2 vol. in-8; Perrin. — *Mémoires* de mesdames de Genlis, d'Oberkirch, Campan, de Besenval, de Ségur. — *Lettres du chevalier de l'Isle au comte de Riocour et au prince de Ligne.* — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XII. — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits.* — *Mémoires sur la vie de la duchesse de Polignac.* Hambourg 1796, in-18, Paris, an II. — *Correspondance de Mirabeau et de La Marck.* — *Correspondance secrète du comte de Mercy.* — *La Marquise de Bombelles au marquis de Bombelles* (archives de Versailles). — Pierre de Nolhac, *le Château de Versailles au temps de Marie-Antoinette,* Versailles; Aubert, 1889. — *Portefeuille d'un talon-rouge.* — Adolphe Jullien, *la Comédie à la cour, le Théâtre de Madame de Pompadour.*

jeune comtesse. Par leurs soins, sous leur dictée, celle-ci écrit à la reine, exprime sa douleur de s'éloigner d'une princesse qui lui témoigne tant de bontés; mais la médiocrité de sa fortune lui fait une loi de quitter Versailles, et aussi la crainte que cette amitié, après lui avoir attiré de dangereux ennemis, ne la laisse livrée à leur haine. La fuite dans les saules, avec les variantes que nécessite le progrès! Elle eut le même effet; Marie-Antoinette retint madame de Polignac, l'installa auprès d'elle, et, lorsque la princesse de Guéménée perdit la charge de gouvernante des enfants de France, une intrigue à peu près pareille, ourdie par le baron de Besenval, amena la favorite à lui succéder. Aussi bien, honneurs, grâces, dignités, tout va à sa famille, à son insatiable entourage [1]. Le tabouret pour elle, son mari pre-

1. Un membre de cette famille, le cardinal de Polignac a laissé une grande réputation comme diplomate. Envoyé à Rome pour négocier la réconciliation du pape et de Louis XIV, il met tant de grâce et de dextérité dans sa conduite qu'il arrache ce compliment à Alexandre VIII : « Je ne sais comment vous faites; vous semblez toujours de mon avis, mais c'est moi qui finis par être du vôtre. » Ambassadeur de Louis XIV au congrès d'Utrecht, il tient aux Hollandais ce fier langage : « Nous traiterons de vous, chez vous, sans vous. » Artiste et savant, il composa un poème latin, *l'Anti-Lucretius*, très apprécié alors, où il combat les doctrines philosophiques de Lucrèce. — Au XVIII[e] siècle, une marquise de Polignac est presque célèbre par ses boutades, ses plaisanteries brusques, son caractère

mier écuyer et duc héréditaire, quatre cent mille livres pour payer leurs dettes, huit cent mille pour la dot de leur fille, la terre de Fenestrange qui rapportait soixante-dix mille livres; quinze mois après, une pension de quatre-vingt mille livres sur le trésor royal, la direction générale des postes et haras octroyée le 1er janvier 1780, le beau-père nommé ambassadeur en Suisse, la place de capitaine des gardes promise à leur gendre, le duc de Guiche; la comtesse Diane, malgré sa réputation équivoque, dame d'honneur de madame Élisabeth; ces faveurs, suivies d'autres encore, déchaînèrent les envieux, mécontentèrent le public. Marie-Antoinette n'y prenait point garde, semblait même se faire un jeu d'exaspérer la jalousie, en prodiguant à son amie des marques de sympathie exorbitantes qui, très injustement d'ailleurs, firent comparer madame de Polignac à la

fantasque et la hardiesse spirituelle avec laquelle elle avouait sa passion pour le comte de Maillebois. Afin de soutenir les intérêts de son *ami*, elle avait été chez madame Du Barry, et on lui passa cette démarche, parce qu'elle *était sûre que toutes les personnes qui savent aimer l'excuseraient;* ce qui fit dire à M. de Valence que, dans le monde, pour avoir un ridicule, *il faut l'accepter*, mais qu'on n'en a jamais lorsqu'on s'en moque gaîment et sans embarras. La marquise de Polignac avait des mots à elle, des mots comme celui qu'elle lança en entendant vanter madame de Lutzbourg, qui, malgré ses soixante-dix-huit ans, se montrait étonnamment leste et active : « Oui, elle a toute la vivacité que donnent les puces. »

maréchale d'Ancre. Elle entraîne chez elle le roi et toute la cour, prend son bras le soir et traverse ainsi les antichambres, remplies de monde, sans autre suite qu'un valet de chambre et deux valets de pied. La duchesse s'absente-t-elle? Elle lui écrit régulièrement. Est-elle enceinte? On décide qu'au moment des couches la cour ira s'établir neuf jours à la Muette. Et les fétichistes de l'étiquette de gémir de ces infractions au rituel. Mais n'oubliaient-ils pas les escapades de la duchesse de Bourgogne courant la nuit à travers les jardins de Marly, s'asseyant auprès des femmes de chambre à l'église, et surtout ces fameux lavements que l'espiègle prenait, appuyée sur un écran, en présence de Louis XIV, qui fut longtemps sans le savoir, et qui s'en amusa beaucoup quand il l'apprit? En somme, le salon de madame de Polignac fit grand tort à Marie-Antoinette : il développa chez elle le goût des conversations oiseuses, de la moquerie sans esprit et des distractions futiles qui prolongent l'ignorance, dégoûtent petit à petit des bonheurs fondés sur la dignité de l'âme et le sentiment de la grandeur dans le devoir. Et c'est une question de savoir si la favorite d'une reine ne nuit pas autant à la royauté que la favorite d'un roi.

A Versailles, le salon de la duchesse a pour cadre une grande salle de bois construite à l'extré-

mité de l'aile du palais qui regarde l'Orangerie; au fond un billard, à droite un piano, à gauche une table de quinze. Madame de Polignac recevra-t-elle toute la France, interroge le prince de Ligne. — Oui, répond de l'Isle, trois jours de la semaine : mardi, mercredi, jeudi. Pendant ces soixante-douze heures, ballet général; entre qui veut, dîne qui veut, soupe qui veut. Il faut voir comme la racaille des courtisans y foisonne. On habite, durant ces trois jours, outre le salon, toujours comble, la serre chaude, dont on a fait une galerie, au bout de laquelle est un billard. Les quatre jours de la semaine qui ne sont point ci-dessus dénommés, la porte n'est ouverte qu'à nous autres favoris. Vous y êtes attendu. Madame de Polignac couchera-t-elle avec M. le dauphin? (le fils de Louis XVI). Il a été spécialement énoncé qu'elle couchera avec qui elle voudra. Seulement une porte de glace, pratiquée entre sa chambre et celle du dauphin, laisse voir de l'une tout ce qui se passe dans l'autre (24 novembre 1782). — (Madame de Polignac venait de remplacer madame de Guéménée).

Quels sont et qui sont les autres *favoris*, les habitués du salon, de la *ville Jules*, de l'*hôpital Jules*, comme dit familièrement de l'Isle? Parmi les parents : Diane de Polignac, la duchesse de

Guiche, fille de madame de Polignac, pour laquelle Grimm répétait le vers d'Horace :

*Matre pulchra filia pulchrior*

le comte de Polastron, son frère, « une nullité qui joue du violon »; la comtesse de Polastron, *la bichette Polastron*, qui pleure en apprenant que son mari va en Amérique : « ses joues ressemblaient à des fleurs couvertes de rosée », qui pleurera plus amèrement quand elle aimera le comte d'Artois; mesdames d'Andlau et de Mun, les deux filles de madame Helvétius, surnommées *les deux Étoiles*, à cause de leurs charmes et en souvenir d'un conte où une mère, interrogée par sa fille sur ce que devenaient les vieilles lunes, répondit que le bon Dieu les cassait en morceaux pour faire les étoiles de son firmament; ensuite le duc de Guines, le bailli de Crussol, le chevalier de Luxembourg, le marquis de Conflans ; le duc de Lévis, qui, plus tard, publiera des ouvrages remarquables par la finesse des pensées, le ton d'urbanité élégante, un des premiers parmi les moralistes de second ordre; le comte de Ségur, autre écrivain polygraphe, l'homme qui, grâce à sa bienveillance et sa parfaite éducation, sut le mieux peut-être faire accepter ses métamorphoses politiques, maître accompli et tout à fait supérieur dans

l'art de la repartie diplomatique, de l'épigramme adoucie, de la louange raffinée qui flatte l'interlocuteur sans abaisser la dignité du complimenteur et sauve parfois une situation tendue ou compromise; — les trois Coigny, le duc, le comte, le chevalier; le duc, nommé en 1774 premier écuyer du roi, ami fidèle de Choiseul, homme de grandes manières, d'une discrétion à toute épreuve, fort jaloux, à certain moment, de la faveur de Lauzun et de madame de Polignac auprès de la reine, un type du courtisan habile et loyal; le comte de Coigny [1], gros garçon réjoui, « bon seigneur qui veut que, à commencer par lui, tout le monde soit bien accueilli, bien traité, bien libre, bien heureux

1. « Le comte de Coigny a donné dans les jardins anglais, ou plutôt dans les jardins naturels : c'est ce qu'avec les plus grandes beautés est, par excellence, le jardin de Mareuil. Nulle part on n'y peut apercevoir le travail des hommes; il semble que ce soit depuis mille ans qu'une source abondante mugit, bouillonne, et s'échappe d'un amas de rochers pour tomber, s'étendre et couler, pure comme le cristal, dans un lit dont le gazon qui forme les bords, a la finesse, la douceur et le lustre du velours. Aucune ruine, aucune antiquité menteuse n'y présente aux yeux l'affligeante image de la destruction; au contraire, une multitude d'arbres vénérables, encore pleins de vigueur, semblent donner aux habitants de cet asile le doux espoir d'être, comme eux, respectés par le temps; et la végétation des quatre parties du monde, rassemblée dans cette terre hospitalière, s'y développe, avec tant de complaisance, que Salomon qui connaissait tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, ne pourrait, s'il revenait occuper le trône d'Israël, depuis si longtemps vacant, faire un voyage plus intéressant que celui

dans un grand château (Mareuil), trop grand pour les réparations qu'exige son entretien »; le chevalier, joli homme fort à la mode, que les femmes appelaient *Mimi.* Madame de Genlis lui trouvait l'air distrait, insouciant et en même temps étourdi, une gaîté affectée, un ton moqueur qu'il ne quittait jamais; causant peu, mais dans chaque visite laissant un mot, bon ou mauvais, que l'on citait toujours; et, ce mot une fois lancé, ne parlant plus. Il se gaussa spirituellement de Le Pelletier de Morfontaine, l'ancien prévôt des marchands sous Louis XVI, homme assez intelligent, très bon, mais d'une fatuité insupportable, en dépit de certaine infirmité qui empêchait ses meilleurs amis de demeurer près de lui dans une voiture fermée. Un jour il va le voir, le trouve étendu sur sa chaise longue, près d'une table couverte de fioles, de sachets, et tout pâle, car il n'avait pas encore mis son rouge. Voilà Le Pelletier qui lui annonce, d'un ton d'importance, qu'il vient de rompre toutes ses liaisons et le consulte pour savoir à quelle femme il devra adresser ses soins. Charmé de mystifier un sot, le chevalier passe en revue les beautés d'épée et les beautés de robe les plus

de Mareuil, ni qui pût mieux le mettre à même de montrer la vaste étendue de ses connaissances. » (Lettre de de l'Isle au prince de Ligne.)

accomplies, et lui de trouver à toutes quelque défaut qui le rebutait. « Ma foi, mon cher, conclut enfin Coigny en éclatant de rire, puisque vous êtes si difficile, je vous conseille d'imiter le beau Narcisse et de devenir amoureux de vous-même. »

Les coryphées, les vrais meneurs du salon, sont d'Adhémar, de Besenval, et surtout Vaudreuil. Simple lieutenant dans un régiment d'infanterie, connu d'abord sous le nom de Montfalcon, le premier s'était distingué par une action d'éclat au combat de Warbourg; mais étant sans faveur, sans fortune et sans liaisons, il n'obtint que la croix de Saint-Louis avec la place de major dans une petite ville : une retraite plutôt qu'un encouragement. Le hasard fit pour lui ce que n'avaient pu le courage, la volonté. En feuilletant les parchemins déposés dans les archives du castel d'une vieille tante, il trouve des titres établissant sa descendance de la maison d'Adhémar, les porte au généalogiste Chérin, qui, après un minutieux examen, les déclare authentiques. Grâce à MM. de Ségur et de Castries, le nouveau comte d'Adhémar est nommé colonel commandant du régiment de Chartres-Infanterie et présenté à la cour; il épouse une riche veuve, madame de Valbelle, dame du palais de la reine; son ami Vaudreuil l'introduit

chez madame de Polignac. Un esprit aimable, sans portée, une voix charmante, beaucoup d'ambition et d'audace, il n'en fallait pas plus alors pour réussir quand on était de l'intimité de la favorite [1]. Elle le fit nommer ministre à Bruxelles, ambassadeur à Londres; mais ses prières, ses larmes mêmes, le moyen par excellence auprès de la reine, échouèrent quand elle sollicita l'ambassade de Vienne, le ministère de la guerre. Peu intéressée pour elle-même, la duchesse mettait une fâcheuse ardeur à soutenir les prétentions de ses parents et amis. En face d'une telle âpreté, ne comprend-on pas le goût de Marie-Antoinette pour certains étrangers, le prince de Ligne, La Marck, Valentin Esterhazy, Stedingk, Fersen, qui *l'ont adorée sans songer à l'aimer*, et qui, eux, ne demandaient rien?

Lieutenant général, grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, inspecteur général des Suisses, puis lieutenant-colonel du régiment des Gardes Suisses, excellent officier pendant la guerre de Sept Ans, mais n'ayant pas le feu sacré qui fait les grands capitaines, homme de cour, épicurien de goûts et de principes, très attiré vers les lettres et les arts,

1. *Mémoires* de Besenval, de Ségur, de madame Campan. — Sainte-Beuve, t. XII. — Duc de Lévis. — Vicomte de Ségur: *Œuvres diverses*.

qu'il aima sans les étudier ni les approfondir, le baron de Besenval a les défauts et les qualités de beaucoup de gens de son époque, que l'attrait du plaisir, la vie de salon et de boudoir détournèrent des fortes vocations et gâtèrent. Ses mémoires indiscrets, son existence, démontrent la loi immuable des contrastes, la dualité du personnage : plein de fatuité, partial, cynique, et immoral dans ses jugements, il a tout prophétisé, fait, défait les ministres, il aurait tout conjuré si on l'eût écouté (en réalité il contribua à la nomination du maréchal de Ségur et décida celle de madame de Polignac). Ce n'est pas qu'il manque d'une certaine clairvoyance : ainsi il se mit à la tête de l'opposition contre *Figaro* et représenta cette comédie comme une satire du gouvernement; il pressentait la révolution et comprenait qu'à côté, au-dessus de la conjuration des hommes, il y avait la conjuration des choses. Et puis il a une gaîté railleuse et goguenarde, gaîté charmante lorsque, montant à l'assaut d'une redoute au milieu d'un feu meurtrier, il se retourne et crie à ses grenadiers : « Morbleu ! camarades, cette situation n'est pas commode; savez-vous bien que, s'il n'y avait pas des coups de fusil à gagner, on n'y tiendrait pas? » charmante encore lorsque, arrêté en 1789, menacé de la colère du peuple, il se distrait

en persiflant son geôlier, Bourdon (de l'Oise), le futur conventionnel; gaîté navrante quand il rit de certaines choses, quand, par exemple, il se *divertit des louanges dont il accable les colonels français* qui lui font examiner leurs soldats, ou quand il encourage la reine à la moquerie et lui prêche le mépris de l'étiquette : le rire du régent, de Maurepas, le rire de ces jeunes gens qui se consolent d'une défaite si elle inspire une jolie chanson.

En même temps, des traits d'une rare délicatesse [1]. Ami de Choiseul dans la disgrâce, protecteur attentif de ses anciens compagnons d'armes,

1. Besenval, raconte le vicomte de Ségur, était d'une violence extrême de caractère, et l'impossibilité de la vaincre l'avait déterminé à s'y livrer sans réserve; d'ailleurs, l'objet de sa colère et de ses brusqueries devenait souvent celui de ses caresses et de ses bienfaits. Il avait un vieux serviteur qui occupait un appartement dans son hôtel et qu'il traitait comme un ami. On laissait Blanchard s'occuper de menus détails, afin qu'il ne se crût pas inutile. Un jour, on apporte à Besenval un superbe jasmin du Cap qu'il destinait à la reine; il le confie à Blanchard, qui malheureusement laisse tomber le vase, et tout est brisé. Besenval, furieux, l'accable de reproches, et le vieillard, désespéré, demande le lendemain la permission de se retirer dans sa famille. — Comment! vous voulez me quitter! Vous resterez : nous devons vivre et mourir ensemble. — Non, monsieur le baron, je sens que je vous deviens odieux; je vieillis trop et ne puis qu'exciter, par mes lenteurs, la violence de votre caractère. — Eh bien! monsieur, répond le baron les larmes aux yeux, c'est donc un parti pris? Il faut nous séparer! Vous étiez à mon père, votre femme m'a nourri, vous êtes plus ancien que moi dans la maison :

capable de risquer son crédit pour défendre ceux qu'il aime, de risquer sa vie pour soustraire le roi à la possibilité d'un danger. A la fin de 1789, lorsqu'on commença d'instruire son procès, il aperçoit, parmi les pièces rassemblées pour sa défense, un ordre signé de Louis XVI, portant ces mots : « Le baron de Besenval repoussera la force par la force ». Aussitôt il s'en saisit et le met en pièces. « Quelle imprudence! s'écrie son avocat! Notre plus beau moyen ! — Mon cher défenseur, répond Besenval, ce bout de papier plairait trop aux ennemis du roi. N'ajoutons pas à ses malheurs. — Mais le roi n'est pas prisonnier! — En êtes-vous bien sûr? » Aussi bien Besenval réalise le type de l'homme constamment heureux : recherchant le péril, ardent à s'y exposer, il ne reçut jamais une égratignure; il eut une grande fortune, des dignités, beaucoup de succès auprès des femmes, un tour d'esprit qui lui montrait les choses du bon côté. La reine l'écoutait volontiers : un jour vient où il abuse de sa confiance pour tenter de lui arracher un secret d'État, ou,

c'est à moi de m'en aller. Je reviendrai quand vous pourrez supporter mes défauts. — A ces mots il prend sa canne, son chapeau et veut sortir. Touché de ce trait inattendu, Blanchard se précipite à ses pieds devant la porte; son maître le relève, le serre dans ses bras : ils fondent en larmes et jurent de ne jamais se séparer.

selon madame Campan, pour tenter une déclaration d'amour; Marie-Antoinette se contente de lui infliger une mercuriale, et il continua d'être des Trianon. Accusé du crime de lèse-nation pour sa piètre défense de Paris, le 12 juillet, le hasard, son assidu collaborateur, amène sur sa route Necker, qui revenait en France, redemandé par le cri public, et qui lui épargne sans doute la réception faite à Foulon, à Berthier, en retardant son départ. Enfin, le Châtelet l'acquitte, en 1790, et il a la chance de mourir, seize mois après, au seuil de la Terreur. Sa belle humeur, son goût de la société ne l'abandonnèrent pas un instant : il avait vingt-cinq personnes à dîner, le 2 juin, jour de sa mort : pendant qu'on était à table, il entra dans la salle à manger en disant à ses convives : « C'est l'ombre du commandeur qui vous fait sa visite ». La plaisanterie parut lugubre, il s'aperçut de l'impression produite, sourit, rentra dans le salon; une heure après, il expirait.

Vous qui d'Amour craignez les lois,
Evitez la jeune de Poix :
Sans soin, sans projet et sans art
Cette princesse
Touche sans cesse
Hors au billard.

Surprise de ne point toucher,
Cherchant ce qui peut l'empêcher,

Elle consulte un vieux docteur
Qui dit : ma fille,
C'est qu'une bille
N'est pas un cœur.

Le comte de Vaudreuil [1] fredonnait un soir ce madrigal du chevalier chez madame de Polignac et l'on ne manquait pas d'applaudir l'*ami* de la duchesse, le favori du comte d'Artois, le seul homme, qui, selon la princesse d'Hénin, sût parler aux femmes dans le monde. Il avait profité du conseil de Lekain : « Si vous voulez paraître passionné, ayez l'air de craindre de toucher la robe de la femme que vous aimez. » Vaudreuil, en effet, plaisait beaucoup par un assemblage de petits talents; une politesse qui semblait partir du cœur, cette grâce de contradiction qui fait qu'on semble demander pardon de n'avoir pas tort, l'art de conter, de chanter avec goût les couplets à la mode, de bien jouer la comédie. Grimm le proclame le meilleur acteur de société qu'il y ait à Paris et c'est toujours lui qui remplit les rôles d'importance au

1. Sur le comte de Vaudreuil, on lira avec fruit l'excellente introduction de M. Léonce Pingaud à la *Correspondance de Vaudreuil et du comte d'Artois*, 2 vol. Plon, 1889. — *Souvenirs* de madame Vigée-Lebrun. — *Mémoires* de mesdames de Genlis, d'Oberkirch, Campan, de Tilly, Montbarrey, Bachaumont. — Brifaut, *Récits d'un Vieux Parrain*. — Grimm, *Correspondance*, t. XII. — Forneron, *Histoire générale des Émigrés*. — Hyde de Neuville, *Mémoires et Souvenirs*.

théâtre de Trianon. On attribua cependant une assez forte bévue à ce gentilhomme si accompli, la première fois qu'il vint chez la maréchale de Luxembourg : « Monsieur, lui dit-elle après souper, on assure que vous chantez fort bien et je serais charmée de vous entendre; mais si vous avez cette complaisance, ne me chantez point d'ariettes, point de grands airs, un *Pont-Neuf*, un simple *Pont-Neuf*. Vaudreuil, ignorant que la maréchale eût été d'abord duchesse de Boufflers, entonne d'une voix sonore le premier vers du quatrain de Tressan :

Quand Boufflers parut à la cour,

A l'instant même on tousse, on éternue. Il poursuit :

On crut voir la mère d'Amour.

L'agitation redouble. Après le troisième vers :

Chacun s'efforçait de lui plaire,

Vaudreuil s'arrête, voyant la stupéfaction peinte sur tous les visages.

— Achevez donc, monsieur, reprit la maréchale, et elle fredonne elle-même le derniers vers :

Et chacun l'avait à son tour.

L'avidité de Vaudreuil, sa soif d'influence dépassent toute mesure. Privé pendant la guerre d'Amérique de la jouissance de ses propriétés de Saint-Domingue, il se fait attribuer une pension de trente mille livres, puis, par le crédit du comte d'Artois, échange cette pension contre un domaine d'égale valeur. Compris sans aucun titre dans une promotion de maréchaux de camp, investi de la charge de grand fauconnier qui se bornait à recevoir solennellement, une fois l'an, les gerfauts d'Irlande ou les faucons envoyés de Malte, il obtint, grâce à l'obligeance de Calonne, son protégé, une avance de douze cent mille livres, une autre de six cent mille livres. A ses yeux, le trésor public est une mer, qui n'y boit pas est un sot; cela s'appelait alors les bienfaits de la cour. Il sollicita aussi la charge de gouverneur des enfants de France. D'ailleurs nullement vénal, et un jour que Beaumarchais vient lui offrir un gros pot-de-vin s'il veut patronner un projet financier : « Monsieur, répond Vaudreuil, vous ne pouviez arriver dans un meilleur moment, car j'ai passé une bonne nuit, et jamais je ne me suis mieux porté que ce matin; hier je vous aurais fait jeter par la fenêtre. » Ce brillant parasite se passionne pour les questions de personnes et les *trigauderies* de la cour, il entend être l'arbitre des grâces, pro-

voque la chute du prince de Montbarrey qui lui a refusé de lucratives survivances, rappelle avec hauteur à M. de Castries qu'il l'a fait maréchal de France. Pendant plusieurs années, il demeure une puissance occulte, irresponsable; enfin oublieux des bienfaits de la reine, il prendra parti pour le cardinal de Rohan dans l'affaire du collier, pour Calonne contre elle, et, dans le cercle Polignac, la nouvelle intimité de Marie-Antoinette avec la comtesse d'Ossun donnera lieu à de perfides commentaires. Triste et douloureux effet de l'esprit de coterie, de la politique des petites chapelles!

A vrai dire, il donne et dépense aussi facilement qu'il reçoit, avec la même imprévoyance. « J'ai tant fait l'aumône, observe-t-il pendant l'émigration, que quelqu'un me la fera le reste de ma vie. » Ses flatteurs l'appellent Mécène, le surnomment l'*Enchanteur*. Dans son hôtel de Paris, dans sa maison de Gennevilliers, grands seigneurs, savants, gens de lettres, artistes s'empressent, se confondent : on trouvait au salon des instruments, des crayons, des couleurs, des pinceaux, et chacun de composer, de peindre ou causer, selon son goût ou son talent. Il compte parmi ses clients Joseph Vernet, madame Vigée-Lebrun pour laquelle il paraît avoir nourri une sorte de sentiment en sous-ordre, dont il fréquente

assidûment la maison, où l'accueille un jour une troupe de joyeux convives costumés à la grecque, les dames drapées en canéphores et en muses, le poète Lebrun coiffé du laurier de Pindare, Cubières armé d'une guitare baptisée lyre pour la circonstance; et tous, entonnant un chœur de Glück, le conduisent à une table où lui sont offerts le vin de Chypre, le miel de l'Hymette et le raisin de Corinthe. Libéral à sa façon, Vaudreuil soutient une sorte de lutte contre le roi pour obtenir qu'on joue le *Mariage de Figaro* à Gennevilliers; il témoigne l'amitié la plus délicate à Chamfort qui pendant plusieurs années devient son commensal, son divertisseur en titre; un divertisseur assez bourru dont les boutades amères amusaient son hôte. « Je prends à tout, répondait-il à un égoïste, et vous ne prenez à rien. » Il estimait inoffensives les épigrammes des gens de lettres, et Marie-Antoinette se montrait plus clairvoyante, lorsque après avoir lu une ode de Lebrun contre les courtisans, elle lui disait : « Savez-vous que cet homme nous ôte notre enveloppe [1]? »

1. Pendant l'émigration, Vaudreuil partage l'existence de la duchesse de Polignac jusqu'à sa mort, survenue en 1793, s'attache ensuite à la fortune du comte d'Artois. Sa correspondance avec ce dernier le montre plein de clairvoyance d'abord, prêchant la politique de la persuasion, de l'appel à l'opinion, condamnant l'intervention étrangère; puis, sous le feu des événements, la passion reprend le dessus : il

La chanson nouvelle, le mot du jour, des anecdotes plus ou moins libres, voilà, ce semble, les principaux sujets d'entretien de la société de madame de Polignac : le bel esprit en était banni. Évidemment les habitués n'ont point d'affinités avec la secte des gens à grands sentiments, qui se piquaient d'être moralistes, métaphysiciens, affichaient une délicatesse particulière de goût et de principes; pour faire pièce à ceux-ci, on se jetait dans le parti contraire, on traitait tout avec légèreté; *avoir de l'enfance dans l'esprit* constituait,

jette au loin, comme des béquilles inutiles, la prudence et la raison. D'ailleurs, il n'était pas capable de résister longtemps à son prince bien-aimé. « Quand les choses sont faites, avoue-t-il, je ne sais plus les combattre. » Bientôt il comprend la vanité de ses illusions, et, convaincu que la France est finie pour lui et ses pareils, qu'ils n'y trouveront que le squelette ensanglanté de leur ancienne patrie, il se résigne et se borne à rester, derrière les tristes murailles d'Holyrood, le fidèle commensal du comte d'Artois. La première restauration le fit lieutenant général, membre de la Chambre des pairs, gouverneur du Louvre, académicien par ordonnance; il désirait aussi le titre de duc et ne put l'obtenir. « Avant-hier, écrit la comtesse Potocka le 22 mai 1816, j'ai été à un concert chez madame Vigée-Lebrun. Tout le monde s'amuse à voir M. de Vaudreuil en faire les honneurs comme il y a vingt-cinq ans. Ils paraissaient fort bien ensemble, malgré la lacune; ils se sont retrouvés comme le beau Cléon et la belle Javotte, et auraient bien pu ne pas se reconnaître. » Brifaut l'auteur des *Récits d'un Vieux Parrain*, ce livre charmant trop oublié, lui faisait raconter les histoires d'autrefois, l'appelait l'*Ana de la Cour* et le *Memento de la Révolution*. « Nous étions tous des novices, lui disait Vaudreuil; il est bien aisé de songer à élever des digues le lendemain d'une inondation, mais qui s'en occupe la veille? »

aux yeux des dissidents, le genre d'agrément le plus désirable. On se réunissait avec l'intention de ne dire que *des enfances et des bêtises*, à l'exemple de la marquise de La Ferté-Imbault, fondatrice de *l'ordre des camarades Lampons et des chevaliers Lenturelus*. Une lettre du chevalier au prince de Ligne nous édifie assez bien sur ce genre de causeries.

« Quel dindon que celui que nous venons de manger chez la comtesse Diane! Mon Dieu, la belle bête! C'est M. de Poix qui l'avait envoyé de la Ménagerie. Nous étions huit autour de lui : la maîtresse de la maison, madame la comtesse Jules, madame d'Hénin et madame de la Force, M. le comte d'Artois, M. de Vaudreuil, le chevalier de Crussol et moi. Pendant que nous le mangions, mais sans que ce fût à propos de lui, quelqu'un a parlé de vous, mon prince. Voyons que je me rappelle qui... C'est une dame, non, c'est un homme : oui, sûrement c'est un homme, car il a dit : Charlot,.. et nos dames n'ont point de ces familiarités-là. C'est un homme qui était à gauche de madame la comtesse Jules. Comptons : moi, j'étais auprès du poêle; ici le chevalier de Crussol, là M. de Vaudreuil, et puis, m'y voilà, c'est M. le comte d'Artois; c'est lui, j'en suis sûr à présent. Il a dit : « A propos, qui est-ce qui sait si Charlot

» est arrivé à Bruxelles? — J'ai dit : moi, monsei» gneur, je le sais, car j'ai quatre lignes de sa propre » main, et je m'en vais même lui écrire. Qui est-ce » qui veut lui faire dire quelque chose? » Tout le monde a répondu en chœur : « Moi! moi! moi! » J'ai démêlé dans la confusion des paroles : « Je » l'embrasse, je l'aime, dites-lui qu'il vienne, que » nous l'attendons. » Et quand le tintamarre a cessé, la douce voix de madame la comtesse Jules m'a fait entendre plus distinctement ceci : « Dites-lui » que s'il avait daté sa lettre d'une manière lisible, » je n'aurais pas manqué à lui répondre; mais » qu'aidée par plusieurs experts en l'art de déchif» frer, il ne m'a jamais été possible même de soup» çonner le lieu d'où venait sa lettre, ni celui, par » conséquent, où devait aller la mienne. » Là-dessus, nous avons parlé de vous, de l'amiral Keppel, et puis du dindon, et puis de la prise de nos deux frégates, et puis des bouffons, et puis de l'inquisition d'Espagne, et puis d'un gros fromage de Gruyère que notre ambassadeur en Suisse vient d'envoyer à ses enfants, et puis de l'étrange conduite des Espagnols à notre égard, et puis de mademoiselle Théodore qui danse une fois mieux que jamais, et qui nous a, hier, autant charmés par son talent que mademoiselle Cécile par ses jeunes attraits. »

A défaut de chansons nouvelles, on fait fête aux anciennes, et M. d'Adhémar obtient grand succès avec des couplets composés en 1773, par de l'Isle, en l'honneur de mesdames de Poix, d'Ossun et de Fleury.

SUR TROIS SŒURS.

AIR : *Du haut en bas.*

Elles sont trois,
Riant, chantant, faisant tapage;
Elles sont trois,
Ayant un fort joli minois.
Une eût affolé le plus sage;
Mais pour assurer leur ouvrage,
Elles sont trois.

Elles sont trois
Pour forcer les cœurs à se rendre,
Elles sont trois.
On a tout l'embarras du choix :
D'aimer on ne peut se défendre,
Mais comment le leur faire entendre?
Elles sont trois...

Le nombre trois
A quelque vertu magique,
Le nombre trois.
Plus j'y pense, plus je le crois.
Mais en vain l'esprit s'alambique,
On sent ici mieux qu'on n'explique,
Le nombre trois.

Du nombre trois
Tout bon chrétien est idolâtre,
Du nombre trois.
Dieu lui-même s'est mis en trois.
Ici, l'on se mettrait en quatre
Plutôt que de laisser rabattre
Du nombre trois.

La comtesse Diane se montrait plus occupée de littérature que sa belle-sœur, et l'invitait un jour à lire l'*Iliade*. Celle-ci répondit en riant qu'elle connaissait à merveille le poète grec et s'en tenait à ce vers :

Homère était aveugle et jouait du hautbois.

Voilà le genre, et les hommes se mettaient à l'unisson. Ce devait être chose facile, car à l'exception de quelques-uns, leur brillante médiocrité, leur réelle ignorance les condamnaient à ne penser, dire et faire que de jolis riens. En 1781, madame de Polignac étant enceinte, pria madame de Boufflers de lui louer sa maison d'Auteuil, célèbre par ses jardins à l'anglaïse. Madame de Boufflers, qui voulait refuser sans désobliger la favorite, répondit par les vers de Junie à Néron dans *Britannicus* :

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs...

La duchesse les ayant montrés à ses flatteurs, ils les déclarèrent tout d'une voix pitoyables, croyant que madame de Boufflers les avait faits. « J'en suis fâché pour le pauvre Racine, remarqua celle-ci, ils sont de lui. »

Ainsi glissait vers l'abîme une société gracieusement frivole, qui mit un rempart de fleurs entre elle et le monstre, sourde aux avertissements des

sages, insouciante des remèdes, incapable, même après l'expiation, de faire son *mea culpa*, de comprendre pourquoi elle était frappée. Brusquement elle allait passer de la fortune à la confiscation, d'une plaisanterie à la guillotine, d'une fête aux détresses de l'émigration. Comment aurait-elle senti la nécessité d'une révolution qui, à ses yeux, n'avait d'autre résultat que de la ruiner et la tuer, que d'installer des abus agréables au plus grand nombre au lieu d'abus agréables au petit nombre? Comment, à travers les proscriptions et les massacres, à travers les événements formidables, grandioses qui se déroulèrent pendant vingt-cinq ans, aurait-elle deviné les bienfaits qui naîtraient de tant de misères, la liberté, l'égalité devant la loi, le respect des faibles et des humbles, l'amour de la patrie pénétrant l'âme de chacun, devenu indépendant des formes de gouvernement, et, malgré les incertitudes de l'avenir, malgré les poussées tumultueuses d'une démocratie sans frein, la confiance légitime dans le progrès par le sentiment de la tolérance, la solidarité humaine, le retour aux idées spiritualistes?

# LA SOCIÉTÉ

DANS

# LES PRISONS DE PARIS

## PENDANT LA TERREUR

---

## I

Au temps du *mauvais papier et de la grande épouvante*[1], lorsque la Convention mettait les lois

1. *Journal des Prisons de mon père*, par la duchesse de Duras, 1 vol. Plon. — Dauban, *les Prisons de Paris pendant la Révolution. La démagogie en 1793. Paris en 1794 et 1795*, 3 vol. in-8°; Plon. — Barrière, *Bibliothèque des Mémoires*, t. XXXIV. — Nougaret, *Histoire des prisons de Paris*, 4 vol. — *Mémoires de Beugnot, de madame Elliott.* — De Lescure, *l'Amour pendant la Terreur.* — Foignet, *Mémoires d'un prisonnier.* — Georges Duval, *Souvenirs de la Terreur.* — Dauban, *Étude sur madame Roland*, in-8. — Victor Pierre, *la Terreur sous le Directoire.* — Eugène Asse, *La Poésie sous la Terreur* (*Revue de la Révolution*, août-septembre 1888). — Vicomte de Ségur, *Ma Prison*, an III. — Edmond Biré, *la Légende des Girondins.* — Chantelauze, *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple.* —

hors la loi, se décimait elle-même, créant une partie des obstacles dont elle devait triompher si durement, accomplissant aveuglément son œuvre, lorsque nos armées, gardiennes de la tradition et du véritable héroïsme, héritières du génie libéral de 1789, préservaient dans un élan sublime l'honneur, agrandissaient le patrimoine de la France; lorsque, chacun se sentant au pied de l'échafaud, la vie était devenue un art et la pitié un crime, un homme d'esprit, interrogé sur ce qu'il pensait, répondit avec une douloureuse ironie : « Ce que je pense! J'ose à peine me taire! » Alors, en effet, l'esprit est suspect, le silence lui-même une protestation; la noblesse, les gens riches se cachent, émigrent, se battent en Vendée ou à Lyon; l'Académie française, le premier salon de France, calomniée par Chamfort, un de ses membres, disparaît; le salon de madame Roland, celui de madame de Sainte-Amaranthe se ferment pour cause de proscription, de guillotine, et le peuple a son spectacle de prédilection, le travail du fonctionnaire Sanson, le *Gratis de la Convention*. On parle à la tribune, on vocifère dans les clubs, on agit dans la rue; emportés

*Mémoires du duc de Montpensier*. Paris, Baudouin, 1824. — Mgr de Salomon, *Mémoires inédits de l'internonce pendant la Révolution*; in-8 Plon. — Antoine Guillois, *Pendant la Terreur*. — *Le poète Roucher*, in-18 Calmann-Lévy.

par la haine, par l'enthousiasme ou la peur, haletants sous un labeur surhumain, les vainqueurs éphémères n'ont ni le temps ni le goût de la conversation, science délicate qui exige des loisirs, une culture raffinée, des mœurs élégantes auxquelles, sauf de rares exceptions, les terroristes demeurent étrangers. Ne leur demandez ni la politesse aimable, ni la malice piquante, ni la grâce : pour les trouver encore, il faut les chercher dans les endroits où l'on est le moins accoutumé à les rencontrer, dans les prisons de Paris, les véritables, les seuls salons de cette époque tragique, devenus le dernier rendez-vous de la bonne compagnie.

Au début, et surtout dans les prisons *muscadines*, improvisées à la hâte avec d'anciens palais, hôtels, couvents ou collèges, et d'abord affectées au service des détenus politiques, ceux-ci pouvaient entretenir quelques illusions. La Commune n'a pas encore pris à son compte cette administration, le tribunal révolutionnaire accorde des mises en liberté, les parents, les amis ont le droit de visiter les prisonniers, de leur écrire; ils jouent à toutes sortes de jeux, lisent, étudient à leur gré. On commande sa nourriture au dehors et le *dieu assignat* fait merveille. D'ailleurs les riches donnent en raison de leurs facultés et tout s'exécute à leurs

dépens : à Port-Libre, par exemple, ils paient la nourriture des indigents, les frais de garde qui atteignent chaque jour cent cinquante livres, même le chien destiné à les surveiller; un trésorier, choisi par eux, fait la collecte, ordonnance toutes les dépenses. Le soir, on se réunit au *salon*, où chacun apporte sa lumière : les hommes lisent, écrivent, les femmes brodent, tricotent; on termine par un petit souper ambigu, quelquefois on organise des concerts; à défaut de Boufflers ou de Ségur, voici le poète Vigée, l'auteur de la *Fausse Coquette* et de *l'Entrevue* : les dames proposent des bouts-rimés et décernent une récompense au vainqueur; les champions ne manquent pas, et l'on se croirait presque revenu au temps de l'hôtel de Rambouillet, à la fameuse *Journée des madrigaux*. La lecture du journal a lieu à haute voix, et « à la nouvelle d'une victoire, on voyait passer le bout de l'oreille : les figures pâlissaient, des soupirs étouffés, des contractions de nerfs, des trépignements de pieds annonçaient l'aristocrate incorrigible. » Le 23 nivôse an II, chants d'église, le *Gloria in excelsis*, le *Credo*, enfin la messe complète, observe Coittant, épicurien et libre-penseur. En revanche, le 4 prairial, fête de l'Être suprême, hymnes patriotiques, prières chantées par les dames, danses, chœurs, Marseillaise, vers de Guil-

laume Tell déclamés par Larive. Il y eut même une prison où les détenus sollicitèrent la permission de planter dans la cour un arbre de la liberté, et le concierge dut leur faire observer que l'endroit ne semblait guère propice à une telle cérémonie : peut-être voulaient-ils planter l'arbre de la liberté pour en avoir l'ombre. Concerts et fêtes durent se passer de musique instrumentale, car la Commune proscrivit impitoyablement violons, violes d'amour basses et quintes; les cris de la populace hurlant autour des victimes qu'on entraîne en prison, ou qui en sortent pour mettre leurs *têtes à la lunette de l'éternité*, voilà sans doute la musique qu'elle leur réservait.

On trompait par d'autres moyens l'inquiétude et l'ennui : par exemple, la manie de tirer les cartes devient au Plessis l'occupation de bien des prisonnières. Une vieille porteuse d'eau avait conquis la vogue et tenait ses assises dans un corridor obscur, une planche appuyée sur deux chaises lui servant de tréteau. Survient une jeune femme qui lui lance ce défi : « Voyons si tu es aussi habile que moi; point d'amour, de mariage, ni d'argent; les ci-devant rois seront des accusateurs publics, les reines de bonnes républicaines, le neuf de pique l'échafaud. Tire les cartes pour toi, je les expliquerai. » Et elle jette sur la table une pièce de

cinq francs. La porteuse d'eau se trouble, hésite, enfin elle se décide, retourne le neuf et l'as de pique : « Eh bien! que dis-tu de cette accolade? Tu pâlis! Ce soir au tribunal, demain guillotinée. » Le hasard ayant confirmé cette prédiction, la divination par les cartes eut plus d'adeptes que jamais.

L'art de la miniature était fort en honneur dans les salons de la Terreur, et, moyennant finances, les guichetiers consentaient à transmettre aux parents un portrait, un médaillon. Roucher, l'auteur de ce *Poème des Saisons* que Rivarol appela le plus beau naufrage du siècle, Roucher envoie aux siens un portrait peint par Leroy, avec ces quatre vers :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon, dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

Le portrait de M. de Broglie venait d'être terminé, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'il serait exécuté dans deux heures. Vigée était chez lui et lisait ses ouvrages; il tira sa montre et dit : « L'heure approche, je ne sais si j'aurai le temps de vous entendre jusqu'à la fin; mais n'importe; continuez toujours en attendant qu'on vienne me chercher. »

L'amitié naissait, grandissait rapidement dans cette atmosphère de sincérité forcée, loin des con-

ventions sociales, comme dans un naufrage l'isolement, la nécessité, l'oubli de l'étiquette, le dévoûment créent des affinités subites, des sentiments profonds entre des personnes que le cours ordinaire de la vie eût laissées toujours indifférentes les unes aux autres.

« Ma fille, dira M. de Sombreuil en lui montrant un artisan qui avait contribué à le sauver, si cet honnête homme n'était pas marié, tu n'aurais pas d'autre époux. »

Là se réalisait l'apologue de l'aveugle et du paralytique ; là chacun se montrait bon, charitable, fraternel pour son semblable : une quarantaine de cultivateurs envoyés au Luxembourg, étant tombés malades faute de ressources, les détenus font aussitôt une collecte et en vingt-quatre heures les voilà habillés, couchés, chauffés, nourris.

La hache a moissonné tant d'êtres innocents
Qu'elle semble du reste avoir fait des parents.

L'amitié, qui souvent prend sa source dans la reconnaissance, qui vit de déférences et d'attentions, devait naturellement fleurir et s'épanouir en un milieu où les théories de Hobbes n'avaient plus de raison d'être. Le nouvel arrivant trouvait dans les habitants de la chambre commune des consolateurs, des camarades : chacun, à tour de rôle,

balayait la chambre, allait à l'eau, faisait la cuisine.

L'amour marchait de conserve avec l'amitié, parfois d'un pas plus rapide. En pleine Terreur, en prison, en dépit des portes à doubles verrous et des grilles, malgré les guichets et les défenses de jour en jour plus sévères, on s'aime, on se réjouit, on corrompt les gardiens à prix d'or, on semble vouloir vivre toute une vie en un jour, en quelques heures, et paraphraser le mot de l'ancien : « Aujourd'hui le plaisir, demain [l'échafaud ! » A côté de grands exemples chrétiens comme ceux des dames de Noailles, combien de chutes dans la galanterie, combien de scènes dignes d'un Parny, d'un Dorat ! Madrigaux, bouts-rimés, tendres œillades, rendez-vous sous l'acacia vont leur train.

Ma muse, éveille-toi ! Comment ! tu dors encore !
Sous ta fenêtre, au lever de l'aurore,
Arrivent de tous les côtés,
Des groupes de divinités
Aimant des mortels la présence......

Un autre rimeur raconte la perquisition des agents de la Commune à Port-Libre, et il intitule sa pièce : *le Désarmement inutile.*

..... Vous avez pris à maintes belles
Couteaux, canifs et fins ciseaux
Qui ne servaient qu'à d'innocents travaux.
Vous leur laissiez des armes plus cruelles !
Il fallait dérober à Lise ses grands yeux.....

Où sommes-nous? En prison, en 1794, Robespierre régnant, ou bien dans les salons de la Régence? « On ne s'y ennuyait pas, disait plus tard un de ceux que sauva le 9 thermidor, on y filait même de jolis romans d'amour qui avaient cet avantage de ne pas durer. L'appel de neuf heures et celui de trois heures mettaient bon ordre aux idylles trop prolongées. » Et Mercier la Source, frère de lait de Louis XV, logé à la Force, dans une chambre bien meublée, encore mieux habitée, *la chambre du conseil*, répétait à ses camarades : « Si on voulait me mettre en liberté, je prierais bien respectueusement ces messieurs de me laisser ici. Je ne trouverais nulle part meilleure société et autant de soins qu'on en a pour moi dans votre compagnie. »

Aussi bien les femmes conservent le feu sacré du bon ton et du goût, sacrifient jusqu'au dernier moment au désir de plaire : leur chambre est un taudis, leur lit un grabat, mais elles se piquent d'amour-propre, accomplissent des miracles de coquetterie, lavent, relavent avec acharnement leurs vêtements, demeurent autant que possible fidèles aux trois costumes de la journée. Rien, remarque Beugnot, ne les aurait distraites de ces soins de toilette, pas même un acte d'accusation. A la Conciergerie, les deux sexes

parviennent à déjeuner ensemble en posant des bancs le long de la grille qui les sépare. Et propos malins, fines allusions, mordantes épigrammes de jaillir avec autant d'aisance que si l'on eût paradé à Trianon ou à Bagatelle : « On y parlait agréablement de tout sans s'appesantir sur rien. Là le malheur était traité comme un enfant méchant dont il ne fallait que rire, et, dans le fait, on y riait très franchement de la divinité de Marat, du sacerdoce de Robespierre, de la magistrature de Fouquier, et on semblait dire à toute cette valetaille ensanglantée : « Vous nous tuerez quand il vous » plaira, mais vous ne nous empêcherez pas d'être » aimables. » Qu'un prisonnier se montre pusillanime, qu'il oublie sa dignité, son caractère, on se gausse de lui, on le persifle. Le duc de Gesvres, à peu près cul-de-jatte, bègue, personnage de tout point grotesque, devient la fable de la prison, le point de mire du marquis de la Roche du Maine : « Tu as beau faire la *palliote*, mon pauvre petit Gesvres, tu seras *dillotiné*. — Ce n'est pas vrai, gémissait celui-ci, je ne suis pas *aristoclate*; j'ai dépensé neuf cents *flancs* pour fêter la mort du *tylan* (du roi), ma *tommune* viendra me redemander; je *selai* mis en liberté. — Va, petit vilain, tu y passeras! » te dis-je; et il lui servait mille contes saugrenus sur les tours que lui avait

joués la duchesse de Gesvres : de quoi remplir le *Décaméron* et Rabelais.

La leçon quelquefois remontait de bas en haut, et n'en était que plus significative. Le duc du Châtelet, transféré des Madelonnettes à la Conciergerie, colportait de tous côtés ses larmes et ses lamentations. Une fille des rues s'approche et le toisant avec dédain : « Fi donc! Vous pleurez! Sachez, monsieur le duc, que ceux qui n'ont pas de nom en acquièrent un ici, et que ceux qui en ont un doivent savoir le porter. » Aristocrate enragée, Églé faisait, comme Ange Pitou, sa propagande dans la rue, se répandant en propos, en cris séditieux, continuant de plus belle lorsqu'elle fut incarcérée. Chaumette avait imaginé de la faire condamner, elle et une de ses compagnes, en même temps que la reine, et de les envoyer à l'échafaud toutes les trois sur la même charette. Le Christ n'avait-il pas été mis sur la croix entre deux larrons? On y renonça, mais on ne se donna pas la peine de modifier l'acte d'accusation, de sorte qu'elles étaient accusées d'avoir conspiré avec la veuve Capet. « Malgré tout, ma chère Églé, observait Beugnot, si on t'eût conduite à l'échafaud avec la reine, il n'y aurait pas eu de différence entre elle et toi, et tu aurais paru son égale. — Oui, mais j'aurais bien attrapé mes coquins. — Et comment cela? — Com-

ment? Au beau milieu de la route, je me serais jetée à ses pieds, et ni bourreau ni diable ne m'en auraient fait relever. » Quand le président du tribunal révolutionnaire l'interrogea sur sa complicité avec la reine : « Pour cela, s'écria-t-elle en levant les épaules, voilà qui est beau, et vous avez, par ma foi, de l'esprit; moi complice de celle que vous appelez la veuve Capet et qui était bien la reine, malgré vos dents! moi, pauvre fille qui gagnais ma vie au coin des rues, et qui n'aurais pas approché un marmiton de sa cuisine, voilà qui est digne d'un tas de vauriens et d'imbéciles tels que vous! » N'est-ce pas elle aussi qui, à cette question : « Accusée, de quoi vivez-vous? » répondait : « De mes grâces, comme toi de la guillotine. » Elle entendit en souriant sa condamnation et protesta gaîment lorsque vint l'article de la confiscation de ses biens : « Ah! voleur! dit-elle au président, c'est là que je t'attendais. Je t'en souhaite, de mes biens! Je te réponds que ce que tu en mangeras ne te donnera pas d'indigestion. » Ne pense-t-on pas involontairement à ce héros du romancier russe qui, s'agenouillant devant une pauvre créature dont le triste métier fait vivre la famille, lance ce mot sublime : « Je me prosterne devant toute la souffrance de l'humanité »?

Que des femmes aient voulu s'étourdir pendant

la Terreur, placer l'amour, comme un voile, entre elles et la mort, au lieu d'y mettre Dieu, que plusieurs même, pour justifier cette déclaration de grossesse qui faisait surseoir à l'exécution, aient eu de coupables faiblesses, rien de plus certain. Mais combien ont réparé leurs erreurs par le dévoûment, combien ont racheté la faute des autres par l'abnégation, l'héroïsme aimable, la pratique constante des vertus les plus rares! La Révolution a été une glorieuse date pour les femmes : les hommes fléchissent parfois, ils ne se souviennent plus de leur amitié avec les suspects, osent à peine s'approcher des prisons; les femmes, les contemporains l'attestent, ont tout bravé, tout supporté pour consoler, pour sauver un mari, un père, un amant, même un inconnu. Paysannes, ouvrières, bourgeoises, grandes dames, filles des rois, elles exercent dans toute son étendue le divin ministère de la charité et du sacrifice. Madame Élisabeth défendant qu'on détrompât ceux qui, la confondant avec la reine, menaçaient, le 20 juin, de l'égorger; — mademoiselle de Sombreuil arrachant son père des bras des massacreurs de Septembre; — madame Bouquey recevant à Saint-Émilion les Girondins proscrits, en butte à toutes sortes de vexations, oubliant son danger et ne voyant que celui de ses hôtes; — madame Verney cachant pendant huit mois

Condorcet, et répondant, lorsqu'il veut la quitter pour ne pas la compromettre davantage : « La Convention a pu vous mettre hors la loi, elle n'a pu vous mettre hors l'humanité, vous resterez ; » — madame Lavergne criant : *Vive le roi!* devant le tribunal révolutionnaire, afin de subir le sort de son mari ; — des femmes charmantes affrontant l'odeur pestilentielle des égouts pour adresser aux détenus des paroles de tendresse, et les avertir des démarches tentées en leur faveur ; — madame Latour s'enfermant au Luxembourg avec le duc et la duchesse de Mouchy, suppliant qu'on la laisse avec ses maîtres, et offrant de se constituer prisonnière ; la fidèle Blanchet risquant à chaque instant sa vie pour préserver celle de monseigneur de Salomon, internonce à Paris ; — la marquise de Montagu fondant l'*Œuvre des Émigrés* ; — la marquise de Lafayette partageant pendant plusieurs années la captivité de son mari à Olmütz ; — les paysannes vendéennes dérobant intrépidement les Blancs aux perquisitions des Bleus ; — cette vieille duchesse, rudoyée par le guichetier qui l'appelle dans une fournée, répondant avec un sang-froid hautain : « On y va, canaille! » — Madame de Noailles, au moment de monter à l'échafaud, suppliant un autre condamné, un incrédule, de faire le signe de la croix et de se recommander à Dieu ;

— mille traits admirables composent aux femmes de la fin du XVIII^e siècle une auréole de grandeur morale dont d'autres époques peut-être ont égalé, mais dont elles n'ont jamais surpassé l'éclat.

## II

Pénétrons plus avant dans l'intérieur de ces prisons, sépulcres animés, vestibules de la mort, d'où la fureur terroriste a banni, non l'espérance, mais les motifs raisonnables d'espérer. Selon les temps, selon les lieux, le régime diffère sensiblement : presque confortable dans certaines maisons, sévère et presque atroce ailleurs, à la Conciergerie, par exemple; assez tolérant au commencement de la Terreur, plus dur, plus inquisitorial à mesure que la domination de la Commune s'accentue, que les assassinats juridiques se multiplient, que les arrestations deviennent plus absurdes. La loi du 22 prairial était un merveilleux instrument de tyrannie, tel qu'un Tibère eût pu l'envier à Robespierre et à Saint-Just, tel qu'il permet d'envoyer à l'abattoir les Dantonistes eux-mêmes et les Hébertistes. On entre en prison sous les prétextes les plus frivoles : parce qu'on est riche ou noble (un nom alors devient un forfait),

parce qu'on a fait partie de la Constituante, parce qu'on est *suspecté d'être suspect d'incivisme*, ou qu'on déplaît à quelque puissant du jour. Un pauvre homme et sa femme, qui avaient un théâtre de marionnettes aux Champs-Élysées, sont enfermés, puis guillotinés pour avoir exposé une figure en cire de Charlotte Corday; on a trouvé chez un autre trente-six œufs; un troisième a fait venir de la campagne un petit porc et l'a tué : confisqués les œufs, l'animal; emprisonnés les accapareurs. Un domestique a porté une lettre écrite par un suspect; le voilà suspect lui-même. Voici une femme incarcérée comme mère d'émigré, et elle n'a jamais été mère. On finira par arrêter un citoyen à cause de sa bonne mine : pendant la Terreur, une figure réjouie insulte à la misère publique. Telles arrestations, tels jugements : le jeune de Maillé, âgé de dix-sept ans, va *jouer à la main chaude avec Sanson* pour s'être plaint qu'on lui ait servi un hareng rempli de vers; l'inspecteur d'une maison d'arrêt interdit les moindres instruments en acier, jusqu'aux grandes épingles des femmes, jurant qu'il fera *éternuer dans le sac* celles auxquelles il en trouvera. La mort pour une épingle ou pour des rubans! Arrêté par la foule qui menace de lui faire un mauvais parti, parce qu'il ne porte pas la cocarde, un citoyen ne s'en tire que par son

sang-froid : « Parbleu oui ! s'écrie-t-il en retournant son chapeau avec un étonnement feint, je l'ai oubliée à mon bonnet de nuit, car je couche avec elle. »

Conduit à la Conciergerie à travers une populace en délire qui l'a poursuivi de ses huées en lui jetant des ordures, le malheureux subit tout d'abord dans le guichet [1] l'examen du concierge, des porte-clés : ils *allument le miston*, le regardent sous le nez, afin qu'il soit bien connu et ne puisse se donner pour étranger. A gauche du guichet, le greffe, divisé en deux parties par une cloison à jour : d'un côté, le fauteuil du greffier avec ses registres et ses écritures ; de l'autre, les condamnés à mort ; ils demeurent là pendant *ces heures éternelles* qui séparent le jugement de l'exécution.

Le geôlier, la fermant avec tranquillité (la porte),
Entre eux et les vivants a mis l'éternité.

Du greffe, on passe, à travers d'énormes portes, dans des cachots appelés *la souricière*, où le jour pénètre à peine : pour litière, des pailles remplies de vermine, corrompues par le défaut d'air, et la

1. On appelait ainsi la première pièce d'entrée. Le même nom était donné à une petite porte d'environ 3 pieds 1/2 pratiquée dans une porte plus grande. La prison de la Conciergerie fait partie du palais de justice ; les prévenus allaient directement de leur cachot à la salle du tribunal révolutionnaire qui est aujourd'hui celle de la cour de cassation.

puanteur des seaux ou *griaches*; pour compagnons, des escrocs, des assassins auxquels il faut payer la bienvenue sous peine de mauvais traitements, ou bien encore des rats qui parfois mangent la culotte du prisonnier. Heureux quand ils se contentent des vêtements? Les rats des prisons de Bordeaux avaient, disait-on, mordu madame Tallien, et, aux beaux jours du Directoire, Notre-Dame de Thermidor, montrant à ses adorateurs ses pieds chaussés de la sandale antique, leur disait coquettement : « Si vous regardiez bien, vous verriez les dents des rats de Bordeaux. » Beaulieu passe trois nuits dans un de ces cachots, moitié assis, une jambe étendue sur un banc, l'autre posée à terre, le dos appuyé contre la muraille.

Les prisonniers sont aussi à la pistole, à la paille : les chambres des *pailleux* (ceux qui, n'ayant pas le moyen de payer le loyer d'un lit, couchent sur la paille) ne diffèrent des cachots qu'en ce que leurs habitants doivent en sortir vers huit heures du matin pour y rentrer une heure avant la nuit; là on les entasse comme un troupeau de moutons, *le troupeau dont la mort est le pasteur*. Les voilà donc forcés de se morfondre toute la journée dans la cour et les galeries circulaires. A Lyon, un prisonnier qui n'avait pu obtenir sa portion, s'était couché sans murmurer sur le pavé humide et

le concierge, faisant sa ronde, s'en aperçut errogea : « C'est faute d'adresse, répondit-'ai pu traverser la foule qui était grande. s mieux que tous les *ambitieux*, ordonna aud; guichetier, donne-lui trois bottes? » ition consistait à se disputer quelques brins lle.

s les chambres à la pistole, on paie le loyer ts que l'on occupe : vingt-sept livres douze d'abord, puis quinze livres par mois pour un ant grabat, avec un matelas « de l'épaisseur e omelette soufflée ». N'y passât-on qu'un jour, nuit, le mois tout entier est exigible, et me, dans les derniers temps, quarante ou cin-nte têtes tombaient tous les jours, la Concier-rie devient *le premier hôtel garni quant au roduit.*

De l'argent, de l'argent, et encore de l'argent! Voilà le refrain des guichetiers. Pas d'argent, pas de [illegible] pas [illegible]eurs, pas de secours. Mais com-[illegible] assignats, alors que la Com-[illegible] fouiller les détenus, [illegible]rgent, *bijoux*, [illegible] [illegible], miroirs, [illegible] [illegible]u'on [illegible]

lité humiliante du *rapiotage* (elle consistait à les déshabiller)? On leur laisse, il est vrai, cinquante livres, en promettant de tout rendre plus tard, mais on se contente d'entasser les prises dans des paquets, sans dresser d'inventaire. Ces fouilles amènent parfois des incidents assez comiques. Parisot, auteur dramatique, dit aux inquisiteurs : « Citoyens, je suis désolé, vous arrivez trop tard; j'avais bien ici trois cents livres, mais un citoyen vous a devancés et me les a dérobées; cependant, comme on m'a dit que vous laissiez cinquante livres et que je n'en ai que vingt-cinq, s'il vous plaisait de parfaire la somme? — Oh! non, citoyen. — J'entends, vous ne venez que pour prendre. Il est malheureux qu'il y ait ici des citoyens plus actifs que vous. Au surplus, en suivant la marche que vous prenez, vous n'y perdrez rien et tout rentrera dans vos mains. Vous êtes un océan auquel vont se joindre les petites rivières. — Vous êtes bien honnête, repartit l'administrateur Wiltcheritz, mais ce n'est pas des compliments dont nous sommes en recherche aujourd'hui. » Quand madame de Duras donna ses assignats, elle fit la remarque qu'on ne les comptait pas : « Nous n'avons que faire de les compter pour vaincre les ennemis de la République, répliqua un municipal. — Je le crois bien, reprit la duchesse, ce ne

serait pas avec du papier qu'ils pourraient être vaincus. »

On rusait, cependant, on imaginait des cachettes, et, avec du sang-froid, de l'adresse, on parvenait à préserver ce qu'on avait de plus précieux. Coittant réussit de la sorte à dissimuler sa montre, des ciseaux, un rasoir, le journal de sa captivité. Voir dépouiller complètement les détenus au profit de la Commune n'eût pas fait l'affaire des gardiens : aussi ferment-ils les yeux et suggèrent-ils au besoin le moyen de cacher ces assignats qu'ils espèrent bien extorquer en détail.

Leur rapacité était sans bornes. « As-tu des sonnettes (de l'argent)? » demandent-ils au nouveau-venu. S'il répond oui, ils apportent une cuvette, un pot à eau, quelques plats fêlés qu'il paie le triple de leur valeur; s'il a le gousset vide, il doit vendre à vil prix une partie de ses effets pour obtenir les objets strictement nécessaires. Quelques-uns se plaisent à augmenter la terreur des prévenus, leur présentent en ces termes leur acte d'accusation : « Tiens, voilà ton extrait mortuaire ! » A la Conciergerie, Beaulieu rencontre un voleur nommé Barrassin, condamné à quatorze ans de fers pour ses crimes, qui avait obtenu de faire son ban en prison au lieu d'aller aux galères, et possédait la confiance du concierge. Voici la formule

qu'il employait pour faire rentrer les détenus : « Eh, Châtelet, eh!... aboule ici, eh! Châtelet! » Et M. le duc *aboulait* docilement. En vertu de l'égalité, ce misérable avait été donné pour valet de chambre à la reine. Beaulieu l'interrogeait sur la manière dont on la traitait : — « Comme les autres, répondit-il. — Comment! comme les autres! — Oui, comme les autres; ça ne peut surprendre que les aristocrates. — Et que faisait la reine dans sa triste chambre? — *La Capet! va, elle était bien penaude; elle raccommodait ses chausses pour ne pas marcher sur la chrétienté.* — Comment était-elle couchée? — Sur un lit de sangles, comme toi. — Comment était-elle vêtue? — Elle avait une robe noire qui était toute déchirée : elle avait l'air d'une margot. — Était-elle seule? — Non; un bleu (un gendarme) montait toujours la garde à sa porte. — Ce bleu était avec elle? — Je t'ai dit qu'il montait la garde à sa porte, mais elle n'en était séparée que par un paravent tout percé et à travers lequel ils pouvaient se voir tout à leur aise l'un et l'autre. — Qui lui apportait à manger? — La citoyenne Richard. — Et que lui servait-elle? — Ah! de bonnes choses : elle lui apportait des poulets et des pêches; quelquefois elle lui donnait des bouquets, et la Capet la remerciait de tout son cœur. »

Les geôliers ont pour collaborateurs d'énormes chiens [1] qui les accompagnent dans leurs rondes de nuit, courent les corridors pour presser les paresseux à l'heure de la retraite, empêchent les évasions. Quelquefois cependant, ils se montrent, comme leurs maîtres, accessibles à la séduction. Parmi ces cerbères jacobins, Ravage, à la Conciergerie, avait pour mission la garde de nuit de la cour du préau : des prisonniers ayant réussi à pratiquer un trou pour s'échapper, rien ne s'opposait plus à leur dessein, sinon la vigilance du molosse. Cependant il se tait, et le lendemain matin, on trouve attachés à sa queue un assignat de cent sous et un petit billet avec ces mots : *On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton.* Ce fut une belle occasion de rire et de moquerie pour les détenus. Ils avaient, eux aussi, leurs chiens, mais les administrateurs de police ordonnèrent qu'on les renvoyât : un seul, à Port-Libre, le chien de madame de la Chabeaussière, trouva grâce et fut conservé; Brillant avait une rare intelligence et faisait à merveille les com-

1. Après le 9 Thermidor, les geôliers donnent des coups de pied à leurs chiens en les appelant : Robespierre! Lorsque, vaincu, captif, blessé à la mâchoire, incapable de parler, Robespierre fait signe à un guichetier qu'il désire une plume et de l'encre, celui-ci riposte brutalement : « Que diable en veux-tu faire? Vas-tu écrire à ton Etre Suprême? »

missions de sa maîtresse ; ne pouvant s'en prendre au concierge, il s'en prenait à son chien, et, quoique plus faible et plus petit, il le terrassait. Les chiens, pendant la Révolution, ont eu leurs annales de dévoûment, leur martyrologe. L'un d'eux se glisse tous les jours au Luxembourg, apportant à son maître un billet de sa femme caché dans son collier ; un autre refuse de manger, expire de douleur sur la place même où l'on a fusillé Bousquié, à Lyon. Le chien de Saint-Prix, ayant été dressé à aboyer d'une certaine manière lorsque des inconnus se présentaient, avait mordu plusieurs fois un porteur de billets de garde. Saint-Prix fut condamné, et, en vertu d'ordres formels, le chien, complice du crime, assommé à la barrière du Combat, devant un commissaire de police.

En temps ordinaire, les concierges sont les gouverneurs suprêmes, les régulateurs de la destinée des prisonniers : aussi les parents, les amis s'efforcent-ils de capter leurs bonnes grâces. A la Force, Ferney remplit ses devoirs avec un tact parfait. Quand les *soixante-treize* furent arrêtés, il leur témoigne de touchants égards. Un administrateur, chargé de l'enlèvement des armes, s'étant nonchalamment jeté sur le lit du député Marbos : « Citoyen, l'avertit Ferney, es-tu venu ici pour insulter au malheur? Ignores-tu que c'est un représentant du

peuple qui est couché dans ce lit? » Après l'institution de la gamelle, on interdit aux guichetiers de boire avec les détenus : Ferney, ému de compassion pour les vieillards et les infirmes, leur dit : « Citoyens, si la loi défend aux guichetiers de boire avec les détenus, elle ne défend pas aux détenus de boire avec les guichetiers. Quand vous aurez besoin d'un verre de vin, passez au guichet et vous trouverez sur la table une bouteille de vin à votre service. » Aux Madelonnettes, Vaubertrand, au Luxembourg, Benoît, conquièrent l'estime, la sympathie des prisonniers, et peu s'en faut que ce dernier ne paie de sa tête sa mansuétude. Richard, à la Conciergerie, a ses bons et ses mauvais jours, mais en général on se loue de sa femme. Naudet, suspect de modérantisme, coupable de ne pas recueillir assez de malédictions, est remplacé par Guiard, ancien concierge de la Cave des morts de Lyon, une sorte de bourreau avant la lettre, un misérable qui se plaît à inventer mille vexations : défense de respirer l'air à la fenêtre, guichetiers qui viennent compter les victimes dans leur lit, sentinelles qui, pendant la nuit, crient tous les quarts d'heure : « Prenez garde à vous ! » tout billet qui renferme quelques mots de consolation ou d'amitié impitoyablement déchiré. Après l'enlèvement des assignats, on distribuait aux captifs

cinquante sous par jour : un matin qu'il payait, il dit avec un mauvais sourire : « Oh! la première fois, il y en aura deux cents de moins à payer. » On crut qu'ils allaient obtenir leur liberté : cette parole annonçait la terrible fournée des cent soixante-neuf.

Voici le croquis de Bertrand, gouverneur des Anglaises : « Un homme d'environ quarante ans, cinq pieds deux pouces, pris en force, d'une figure sinistre, les yeux visqueux, les cheveux noirs et plats, le bonnet rouge en tête, la moustache sous le nez, un pantalon d'étoffe brune, rapé à la Granet, un gilet gros rouge sous la carmagnole brune, une chemise sale et ouverte du haut qui laissait apercevoir le touffu de son estomac, le langage choisi et répondant à l'ajustement... Nous avons besoin, répétait-il souvent, d'un nouveau trente et un mai. — Après l'exécution d'Hébert, ce zélé personnage devint robespierriste : plus de moustaches noires, mais des faux cheveux bien poudrés, bien pommadés, le pantalon rouge remplacé par la culotte de velours, le bonnet de laine par le bonnet de police brodé, et des manières plus barbares qu'auparavant.

Haly, concierge à Port-Libre, puis au Plessis, est aussi fripon que despote, et sa femme le seconde à sa façon. Ne s'avise-t-elle pas un soir,

d'emmener une trentaine de pauvres détenues dans une salle du greffe où gisent amoncelés des vêtements ? Là elle les invite à choisir, puisque les leurs sont usés; quelques-unes obéissent, mais à la lumière, elles s'aperçoivent qu'ils sont imprégnés de sang, et, les rejetant avec horreur, s'éloignent en tremblant. Quant à Haly, il arrête tout ce qui lui convient : vins, pâtés, volailles, linge; lui adresse-t-on quelque requête, sa réponse ordinaire est celle-ci : « Tais-toi, je te ferai mettre à Bicêtre! apprends que je suis le maître ici! » Des malades atteints de la petite vérole implorent un médecin, des soins, un hospice : « Vous m'ennuyez, gronde-t-il, je n'ai pas le temps; vous m'étourdissez, j'ai mille affaires, les administrateurs sont au greffe. » Ils y venaient, en effet, boire le vin qu'on envoyait aux captifs, et, pendant ce temps, malades, femmes enceintes expiraient dans leurs taudis, sans secours, sans remèdes. Se plaindre au sommelier de la mauvaise qualité des vins, faire remarquer au cuisinier que ses viandes sont gâtées, que son salé ressemble fort à la chair de guillotinés, c'est s'exposer à Bicêtre, séjour plus rigoureux encore. Par instants Haly ne déteste point la plaisanterie : il affecte de s'étonner lorsque ses prisonnières ne paraissent pas charmées du logement qu'il a assigné, il leur répète journelle-

ment : « Ceci ressemble au Palais-Royal; je vous permets, mes belles, d'envoyer chercher des glaces. » Volontiers héberge-t-il ses collègues, les bourreaux, les huissiers, les recors, et, pour que la fête soit complète, il les mène dans sa ménagerie. La vue d'une duchesse, observe la comtesse de Bohm, d'un prêtre, d'une religieuse, les réjouissait comme s'ils eussent regardé un animal rare. C'étaient leurs pièces capitales. Un jour, les concierges entament une discussion sur les mérites respectifs de leurs maisons. « Sur mon honneur, disait Haly, le Plessis est la plus vaste, la meilleure prison de l'univers; elle est distribuée à souhait; chaque détenu a gratuitement l'usage de deux bons matelas de coton, draps, couvertures provenant des maisons royales. J'ai du logement pour sept ou huit mille prisonniers et du linge de corps en proportion. — Très bien, réplique Richard, mais chez moi les voleurs sont à gauche, les suspects à droite, sans communication entre eux, tandis qu'ici les détenus sont pêle-mêle. — C'est qu'au Plessis, reprend Haly, je n'ai en garde que des suspects, des conspirateurs, des royalistes, des gens comme il faut, ressortissant tôt ou tard du seul tribunal révolutionnaire. » L'argument parut péremptoire.

Parfois les détenus font de tristes rencontres

chez ces geôliers auxquels la nécessité les forçait de recourir plus souvent qu'ils n'auraient voulu. A Versailles, madame Elliot apprend ainsi à connaître le bourreau : « Vous devez, ricane son geôlier, vous faire un ami de ce citoyen ; c'est le jeune Sanson, l'exécuteur, et peut-être sera-t-il chargé de vous décapiter. » Elle se sentit défaillir, surtout quand le bourreau lui prit le cou, un cou semblable à celui de Marie Stuart, sa compatriote, et dit : « Ce sera bientôt fait; il est si long et si mince ! Si c'est moi qui dois vous expédier, vous ne vous en apercevrez même pas. » Un jour, comme elle demandait à ce gardien un peu d'eau chaude pour se laver : « Cela n'a pas le sens commun, murmura-t-il, rien ne peut vous sauver des mains du bourreau, et, comme elles sont fort sales, vous n'avez pas besoin de vous laver. »

Au-dessus des concierges apparaissent d'autres inquisiteurs, membres des commissions populaires, municipaux, administrateurs de police, interprètes des comités de gouvernement et de la Commune, presque toujours disposés à stimuler plutôt qu'à ralentir le zèle des gardiens. A Chantilly, l'un d'eux imagine d'ordonner aux dames de couper leurs cheveux et de recevoir des femmes sans-culottes dans leurs chambres. A la Folie-Renaud, Dupaumier réunit les détenus des deux

sexes pour leur déclarer qu'il voudrait voir à la porte de chaque maison une guillotine permanente, et qu'il se ferait un plaisir d'y attacher lui-même, avec son écharpe, les condamnés. Le savetier Wiltcheritz, Polonais d'origine, répond toujours la même chose : « Patience, la justice est juste, la vérité est véridique, on te rendra justice; ce durement ne peut pas durer. — Patience, répliqua quelqu'un, c'est la vertu des ânes et non celle des hommes! — Tu n'es donc pas républicain? » répondit-il. Chacun de rire, et lui plus fort que les autres, car il pensait avoir dit une chose fort spirituelle. Quant à Marino, homme insolent, brutal et grossier, chacune de ses visites a pour résultat un redoublement de rigueurs; il ne se sent pas d'aise en annonçant aux prisonniers que la Commune leur interdit toute communication avec le dehors, et va établir l'égalité de table entre le riche et le pauvre, le tout, bien entendu, aux dépens du premier. Il voulait même que les *pailleux* allassent occuper la place des détenus à la pistole et réciproquement : on le détourna de ce projet en lui représentant que la *paille* se composait surtout de criminels, de voleurs, de fabricants de faux assignats, et qu'il serait fâcheux de favoriser des brigands au détriment de citoyens qui n'étaient que prévenus d'incivisme. Quelqu'un lui

demandant l'ouverture du jardin du Luxembourg pour respirer le bon air : « Patience, fit-il, on établit de belles maisons d'arrêt à Picpus, à Port-Libre et ailleurs, où il y a de beaux jardins; ceux qui auront le bonheur d'y aller pourront se promener tout à leur aise, s'ils ne sont pas guillotinés auparavant. » Un autre se plaint de sa détention, son écrou portait : « Suspecté d'être suspect d'incivisme ! » (L'ombre d'une ombre!) « J'aimerais mieux, hurle-t-il, être accusé d'avoir volé quatre chevaux, même d'avoir assassiné sur le grand chemin, que d'être ainsi suspecté. » Un jour de belle humeur, il dit aux artistes du Théâtre-Français qu'il leur enverrait un fermier-général pour les nourrir. Il avait amené de Crosne dans une chambre occupée par des sans-culottes. « Tiens, mon fils, recommande-t-il, voilà les hommes de ma section : il faut que tu en aies soin; entends-tu bien? — Oui, citoyen. — Assieds-toi là! — Oui, citoyen. » Alors lui passant la main sur la joue : « Ah çà! tu paieras le fricot, entends-tu bien? — Oui, citoyen. — La chambre, les frais, le vin? — Oui, citoyen. — Tu as de la fortune, ils n'en ont pas, c'est à toi à payer; entends-tu? — Oui, citoyen. — N'y manque pas. — Non, citoyen. — Et tu leur donneras le gigot à l'ail, les pommes de terre et la salade? — Oui, citoyen. » Après ce dia-

logue, il quitta de Crosne en lui donnant un petit soufflet protecteur sur la joue. On s'amusait de ces bêtises et de beaucoup d'autres. Henri Heine, dans un de ses poèmes, parle de ces chiens d'Aix-la-Chapelle qui s'ennuient tellement qu'ils ont l'air d'implorer de l'étranger un coup de pied pour les distraire un peu : ainsi la visite de Marino ou de Wiltcheritz égayait parfois les détenus, fût-ce au prix de quelque brutalité. Détail assez plaisant : les nobles estimaient leur fortune réciproque par le nombre de sans-culottes qu'ils nourrissaient, comme jadis ils faisaient dans le monde, par le nombre de leurs chevaux et laquais.

Il fallait compter avec un autre fléau : la détestable engeance des délateurs; elle pullulait dans les cachots de cette Terreur qui sembla s'appliquer à emprunter, en les perfectionnant, leurs instruments les plus odieux à tous les systèmes de tyrannie. Observer, dénaturer les actions, chercher des projets de complot dans les regards, jusqu'au fond des pensées, puis former des listes qu'on remettait aux comités de gouvernement, voilà quel fut le métier de ces *moutons*, métier auquel beaucoup se résignaient pour avoir la vie sauve. Ce sont leurs faux témoignages qui permettent à Fouquier-Tinville d'échafauder la fantastique conspiration des prisons. Interpellé s'il a vu des

nobles placer des fleurs de lis à leurs fenêtres en haine de la révolution, Pépin de Grouette répond : « Oui, je les ai vus. » Or ces prétendues fleurs de lis étaient de simples tubéreuses. Coquerie confesse avoir reçu de Vergennes force assignats de vingt-cinq livres : « Cela n'a pas empêché, dit-il, que je l'aie fait guillotiner. » On les entendit se disputer la gloire d'avoir lancé le plus de dénonciations : « La mienne était mieux imaginée que la tienne; elle avait au moins un air de vérité. — J'aime mieux la mienne, elle est plus forte. » Il en est qui exigent les faveurs de femmes d'accusés, et qui, malgré cela, maintiennent ceux-ci sur la liste. Au bout de quelque temps, ils ne gardèrent plus aucune mesure, logèrent dans la même chambre et se vantèrent publiquement de leur influence. Boyenval se targuait d'aller toutes les nuits au comité de sûreté générale et au comité de salut public, d'avoir toutes les têtes du Luxembourg à sa disposition ; il assurait qu'une fois sorti, il aurait une bonne place, mais que, lui donnât-elle cent livres par jour, il les *boufferait*, parce que s'il thésaurisait, on le guillotinerait aussi pour prendre son argent. « Le premier qui me regarde de travers, disait-il, je le fais transférer à la Conciergerie. » Un malheureux suspect se promenant dans la cour avec des pantoufles de maroquin rouge, Boyenval

le toise de haut en bas et d'une voix menaçante : « Il n'y a qu'un aristocrate qui puisse avoir des pantoufles comme celles-là. » Et aussitôt il inscrit sur sa liste le Toulousain qui, le surlendemain, fut exécuté. Boyenval fit partie des témoins qui déposèrent dans la conspiration des prisons; à l'entendre, il avait parlé deux heures, rempli toute la séance, obtenu la condamnation des cinquante-neuf qui passèrent le premier jour en jugement. Un autre espion, ancien aide de camp du général Carteaux, se distinguait par une hypocrisie si profonde qu'on l'avait surnommé *le troisième volume de Robespierre*. Au reste, les juges ont si bien pris leur parti d'avance qu'on envoie à la Conciergerie un guichetier pour avoir déclaré qu'il n'avait aucune connaissance de la conspiration. Un second porte-clefs eut également le courage de nier. « Mais, lui dit le président du tribunal, quand tu portais quelques paquets à ces contre-révolutionnaires, est-ce que tu ne les entendais pas tenir des propos aristocratiques? — Écoutez-moi, écoutez-moi tous, répondit-il; entendez-vous tout ce qui se dit derrière cette porte qui est là-bas. — Non. — Eh bien, moi, c'est tout de même pour la conspiration. » — Le peuple ayant applaudi, on n'osa pas emprisonner celui-là. En réalité, la docilité des habitants de ces tristes lieux surpas-

sait la dureté de leurs oppresseurs; jamais communauté astreinte à la règle la plus austère, jamais armée soumise à la discipline la plus rigoureuse, ne se montrèrent plus obéissantes à la voix de son supérieur, à l'ordre de son général.

## III

De mois en mois, de décade en décade, à mesure que Robespierre, les comités, la Commune écrasent davantage la Convention, anéantissent les volontés de ces députés dont les cœurs sont *maigres à force de terreur*, plus aussi devient intolérable le régime des prisons, comme si l'on avait résolu de faire mourir plusieurs fois chaque victime, de la guillotiner en détail avant de donner le coup de grâce. Non contente de dépouiller les détenus, de confisquer les lettres, l'argent envoyé par les parents, l'administration interdit à ceux-ci de s'approcher des enceintes réservées, établit dans les jardins, celui du Luxembourg par exemple, des cordons patriotiques : elle avait découvert le *complot de la Pitié*, et la presse démagogique dénonça ces femmes, ces petits enfants venant sous les fenêtres des maisons d'arrêt pour tâcher d'émouvoir le peuple et lui rendre les jacobins odieux; en revanche, on

laisse approcher les misérables qui jouent la pantomime du supplice devant les fenêtres des captifs. Défense d'avoir de la lumière dans les chambres [1]; plus de médicaments, de plumes, de chanvre pour filer, plus de journaux, plus de correspondance, sauf pour réclamer quelques objets indispensables comme le linge; d'ailleurs tout passe sous les yeux du concierge qui fait fonction de cabinet noir. Plus de livres de philosophie ou de morale, ils pourraient éveiller certaines pensées; point de livres de dévotion, ils exalteraient les têtes : on ne tolère que les romans. Enfin, dans les premiers jours de messidor an II, la Commune inaugure le système de la gamelle : riches et pauvres, gros et petits mangeurs, femmes délicates et gens robustes, tous soumis au régime du traiteur. Et quel régime! Une fois par jour, pour cinquante sous provenant de la masse des effets enlevés, sur une table malpropre, en un pêle-mêle dégoûtant (car on était placé par ordre alphabétique) une soupe détestable dans des

1. « Loger en face d'un réverbère était une faveur très recherchée. Celles qui avaient des cheminées rendaient le feu bien vif pour s'illuminer. On allumait une chandelle pendant une minute, puis la peur d'être en faute la faisait éteindre. Manger à tâtons était insupportable. Aller tous les jours prier le geôlier de couper mon chocolat n'était pas plus propre qu'amusant. Je me rappelle un grand canif qu'avait madame de Vassy et qui faisait nos délices. » (Duchesse de Duras.)

gamelles de fer-blanc, du vin plus ou moins frelaté, deux plats, l'un de légumes nageant dans l'eau, l'autre de viande de porc mêlée de choux et qu'il faut déchirer avec les doigts, les couteaux ayant été enlevés, enfin un pain de munition d'une livre et demie, voilà le festin du traiteur Lereyde au Luxembourg :

... La lugubre cloche m'invite,
Moi cent neuvième, à ce festin;
Malgré moi je finis bien vite;
Adieu! je vais... mourir de faim!

Toutes les relations de l'époque signalent la cupidité des fournisseurs de banquets civiques : l'un d'eux friponne tant et tant qu'on finit par l'arrêter; il ne craignait pas de vendre trente sous soixante-douze haricots. Le municipal Vassot assiste souvent à ces agapes, et toujours il adressait la même question : « Eh bien, citoyens, comment ça va-t-il? L'appétit *est-elle bonne?* — Oui, citoyen municipal, mais la soupe, *il est mauvais.* — Ah! dame! c'est que faut pas être *nacheux*, voyez-vous; il y a encore diablement de patriotes qui voudraient en avoir leur soûl. » Quand la cloche sonnait, écrit madame de Duras, nous arrivions avec des paniers (comme à l'école) où étaient nos couverts, gobelets, etc. Souvent, le dîner d'avant n'était pas fini, on attendait sur ses jambes, bien longtemps, en grou-

pes, dans le salon qui précède la galerie. Nous mangions de la soupe où il n'y avait que de l'eau, des lentilles que les chevaux mangent habituellement, du foin en épinards, des pommes de terre germées et un ragoût excessivement dégoûtant appelé ratatouille... On sortait de table ayant faim... » A Chantilly, le commissaire Perdrix composa un chant patriotique pour la circonstance : *La liberté veut, pour l'égalité, qu'ils mangent à la gamelle.* Il miaulait sans cesse ce refrain.

Parmi les prisonniers se trouvaient les duchesses de Noailles et d'Ayen ; la première, âgée d'environ quatre-vingt-trois ans, et presque entièrement sourde, pouvait à peine marcher ; elle était obligée d'aller comme les autres à la gamelle et de porter avec elle une bouteille, une assiette, un couvert de bois. Comme on mourait de faim, lorsqu'on allait à ce pitoyable dîner, chacun se pressait pour arriver le plus tôt possible, sans faire attention à ceux qui étaient à côté de soi. La vieille maréchale était poussée comme les autres ; et, trop faible pour résister à ce choc, elle se traînait le long du mur, pour ne pas être à chaque instant renversée ; elle n'osait avancer ni reculer, et n'arrivait à la table que lorsque tout le monde était placé. Le geôlier la prenait rudement par le bras, la faisait pirouetter et asseoir sur le banc. Un jour, croyant que cet

homme lui adressait la parole, elle se retournait « Qu'est-ce que vous dites? — Je dis, vieille b... que tu n'as personne ici pour porter ta cotte; f... toi là; » et il la plaça sur le banc comme s'il y eût jeté un paquet.

Quelques concierges ajoutent à leur métier celui de traiteur, et les gens avisés s'efforcent de prendre place à leur table, parce qu'on se trouvait alors à portée pour gagner leur protection en souriant à leurs propos, en les comblant de prévenances, parce qu'on avait ou croyait avoir plus de chances d'échapper à l'appel fatidique. « Qui gagne du temps gagne souvent la vie : » ce proverbe de la sagesse des nations trouva mainte application pendant la Terreur.

Après la loi du 22 prairial, c'est une espèce de miracle qu'un détenu riche ou noble sortant de prison acquitté; c'est presque aussi un miracle de quitter guéri une infirmerie de prison. Celle de la Conciergerie semblait un véritable charnier [1] : une sorte de boyau de vingt-cinq pieds de large sur cent de long, fermé aux extrémités par des grilles de fer, à peine éclairé par deux fenêtres en abat-jour, très étroites, les lieux d'aisances placés au milieu même de cette salle, dégageant un tour-

1. *Mémoires de Beugnot*, t. I<sup>er</sup>, p. 167 et suivantes.

billon de méphitisme et de corruption, quarante à cinquante grabats et dans chacun deux ou trois personnes atteintes de maladies différentes, nulle hygiène, aucun souci de purifier l'air, le médecin le plus insouciant et le plus barbare qu'on vît jamais, ce docteur Thierry, protégé de Robespierre, visitant tous ses malades en vingt-cinq minutes, et, nouveau Sangrado, ordonnant un seul remède, de la tisane, et jamais rien que de la tisane, les cris de douleur des uns, leurs rêves entrecoupés d'images de sang, les chiens répondant la nuit à la sonnerie de l'horloge par de longs hurlements; les morts laissés plusieurs heures à côté de leurs compagnons de lit, parce qu'il y avait une heure marquée pour les transporter, des moribonds traînés, malgré leur état, devant le tribunal révolutionnaire, tout contribuait à entretenir l'horreur de ce séjour. Un jour, le docteur Thierry s'approche d'un lit, tâte le pouls d'un de ses clients. « Ah! dit-il, il est mieux qu'hier. — Oui, citoyen, répond l'infirmier, il est beaucoup mieux, mais ce n'est pas le même; le malade d'hier est mort, et celui-ci a pris sa place. — Ah! c'est différent; eh bien, qu'on fasse la tisane! »

Au milieu de ces tourments, en butte à tant de fluctuations dans l'infortune, placés entre le sou-

venir des massacres de septembre et la crainte de nouvelles journées populaires, isolés et se croyant oubliés de leurs familles, privés des consolations de la religion, voyant chaque jour leurs amis partir pour le tribunal inexorable, et entendant le colporteur de journaux proclamer le nombre des sujets de *très haute, très puissante et très expéditive dame Guillotine*, comment les détenus n'auraient-ils pas éprouvé quelques défaillances, abandonné parfois leurs cœurs au désespoir?

Quand, au mouton bêlant, la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort...
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire
Seront servis au peuple roi.

Aussi bien le dégoût d'une telle vie engendre le goût de la mort, et quelques-uns se suicident, en poussant le cri de Ninon : je ne laisse au monde que des mourants; beaucoup mettent à leurs visages un masque de gaîté factice; la parole se glace sur les lèvres, la misère morale et matérielle étreint des natures fortement trempées. « Tout s'épuise, soupire Roucher; le maintien le plus ferme n'est plus qu'un mensonge du corps qui

veut ne pas paraître complice de la faiblesse de l'âme... Le courage de la veille n'est point celui du lendemain : il faut s'en faire un nouveau tous les jours. » Mais le poète reste fidèle à ses idoles : la liberté, la loi, et il en vient au point de déclarer à sa fille que si les portes de Lazare (Saint-Lazare) s'ouvraient contre le vœu du législateur, il n'en profiterait point. L'autorité le captive, il faut que l'autorité le délivre. « Patience, ajoute-t-il, la liberté est un fruit qui, comme tous les autres, veut du temps pour mûrir. » Un tel luxe de conscience semblera bizarre dans un temps où l'on a vu sortir de *la légalité pour rentrer dans le droit*, et fabriquer de la fausse légalité *comme on fabrique de la fausse monnaie.*

Cependant aux heures décisives, presque tous se relèvent, leur âme est à son poste, ils *font du courage*, et ces femmes si frêles que les vents du ciel, pour me servir du mot d'Hamlet, n'avaient jamais fatiguées d'un souffle trop impétueux, étonnent les geôliers eux-mêmes par leur résignation. André Chénier voue à la haine de la postérité les *barbouilleurs de lois homicides*, les *noirs ivrognes de sang*, en même temps qu'il chante la souffrance, cette monnaie de la prière, qui épure des êtres frivoles, refait la famille, réunit dans une communauté de sympathie ces malheureux « qui n'avaient

pas en politique le même paradis, mais qui dans le présent avaient le même purgatoire. »

Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
Salut! Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs,
Ceux que livre à la hâche un féroce caprice,
Ceux qui brûlent un noble encens
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,
Et bravent le spectre du vice.

Malgré tout, l'espérance, cette *glu qui enveloppe le cœur des malheureux*, entretient les illusions des détenus. Combien, par exemple, cherchent à se persuader qu'ils ne sauraient figurer dans la catégorie des détenus ordinaires! combien montent dans la tour d'ivoire de la chimère, trouvant toujours qu'il y a eu des raisons pour frapper le voisin, semblables à ces malades qui, pendant une épidémie, croient leur situation moins grave que celle des autres! Tel ce vieux conseiller au parlement de Toulouse qui, au moment de comparaître, avance avec une confiance imperturbable qu'il ne voudrait pas être à la place des jurés, car il va les embarrasser de la belle sorte; tel cet autre qui se promet de citer le droit romain. Au lieu de se faire oublier, beaucoup harcèlent les commissions populaires, les administrateurs, de mémoires et de pétitions qui ne font que hâter leur mort. Une autre classe de gens habiles à se piper

eux-mêmes est celle de ces nobles qui tracent des plans de campagne, font arriver les coalisés à Paris et rentrent triomphalement dans leurs châteaux : ils sont de la même famille que cet émigré qui, entendant parler des victoires de Bonaparte, murmurait en haussant les épaules : « Ne voyez-vous pas que ce sont de vieilles gazettes du temps de Louis XIV qu'ils se contentent de réimprimer !.. » Ils font bande à part, n'assistent pas aux concerts où l'on chante les victoires de la république, observent l'étiquette la plus rigoureuse, disputent méthodiquement sur les pas et les visites. « Quand le petit ménage était fait, qu'on s'était seulement salué et qu'on avait déjeuné, on voyait le ci-devant lieutenant de police, perruque bien poudrée, souliers bien cirés, chapeau sous le bras, se rendre chez les ci-devant ministres, la Tour du Pin, Saint-Priest le frère du ministre, et puis chez Boulainvilliers; puis enfin chez les ci-devant conseillers au parlement. De retour chez lui, venaient à leur tour Boulainvilliers, la Tour du Pin, les ex-conseillers, en grande cérémonie, qui rendaient la visite ; c'était là l'occupation de la matinée. M. de Nicolaï, président de la chambre des comptes, ne franchissait jamais le seuil d'une porte où il rencontrait quelqu'un, qu'après un combat de politesse pour savoir qui passerait le premier. Une dispute assez

piquante surgit entre un ci-devant conseiller au parlement et le ci-devant procureur Duchemin. Le concierge avait promis à ce dernier une place devenue enfin vacante dans une chambre: le jeune conseiller qui la revendiquait de son côté, finit par dire : « Je suis étonné que vous éleviez des difficultés; de vous à moi, il ne devrait pas y en avoir. — Monsieur, riposte le procureur, si vous aviez mis plus d'honnêteté dans votre demande, j'aurais pu vous satisfaire; mais ici nous sommes tous égaux et je soutiendrai mon droit d'ancienneté : c'est au concierge à décider entre nous deux. » Et de suite il lui tourna le dos. Le jeune La Tour du Pin-Gouvernet, âgé de treize ans, ayant été témoin de la querelle, dit : « Voilà comme sont tous ces nobles de robe. » Mais il s'attira cette boutade du citoyen Laborde : « Va, va, tu as beau dire, ta noblesse est aussi bien f... que la sienne. » Cette superstition de l'étiquette fait songer à l'anecdote que raconte Sénac de Meilhan sur un roi d'Espagne qui avait perdu ses cheveux. Il s'agissait de les remplacer par une perruque, et le conseil, composé de grands, décida à l'unanimité qu'on devait soigneusement veiller à ce qu'il ne fût employé que des cheveux d'hommes et de femmes de qualité.

Les détenus se gardent bien d'imiter cette pauvre comtesse de Gamache-Rohan qui restait inerte,

accablée, prête à mourir de faim, incapable de s'occuper de son ménage, et gémissait romanesquement : « Puis-je, par de tels soins, gâter mon malheur, m'en distraire un instant? » A force d'argent, de diplomatie, de belle humeur, ils parviennent à semer quelques fleurs sur leur tombeau : des journaux, payés au poids de l'or, parviennent de loin en loin; le pli d'un mouchoir, l'ourlet d'une cravate apportent des assignats [1], des nouvelles; les fleurs elles-mêmes, interprètes brillantes de l'amour, prennent le chemin des prisons, traduisant les amertumes de la séparation, les incertaines espérances de l'amitié. Grâce aux lunettes d'approche que la Commune a oublié de défendre, on peut se faire quelques signaux. A Saint-Lazare on trompe la surveillance des argus en remplissant de grosses bouteilles de vieux malaga, sur lesquelles on attachait une étiquette avec le mot : *Tisane*; de même, un bocal de café en poudre entrait sous le pavillon de : *tabac en poudre.* Un perruquier qui avait eu l'adresse de soustraire au *rapiotage* un rasoir, s'en servait pour

1. André Chénier fait passer ses poésies à son père, grâce à un guichetier complaisant; il les écrit sur d'étroites bandes de papier, d'une écriture bien serrée, et par précaution, il indique certains noms par des points, par des blancs, des abréviations, ou bien encore il entremêle de mots grecs ses vers les plus énergiques.

ceux qui le payaient bien : quelqu'un faisait sentinelle pendant qu'il travaillait, son rasoir lui rapportait beaucoup et il en avait refusé cent écus. Un pauvre sans-culotte avait su conserver aussi une cuiller de fer dont il fit un couteau bien tranchant en l'aiguisant sur le pavé : il le baisait avec attendrissement; c'était tout son trésor. Madame de Duras apprend à faire la cuisine et à battre le briquet : elle en avait un et cachait soigneusement « ce bijou, de peur qu'on ne le plaçât comme une arme dangereuse dans l'arsenal révolutionnaire ». A la Force, Térézia Cabarus obtint la faveur de descendre le soir dans la cour : une pierre tombe à ses pieds, un billet y était attaché, portant ces mots : « Je veille sur vous; tous les soirs à neuf heures, vous irez dans la cour, je serai près de vous. » Tallien avait loué un grenier du voisinage d'où il lançait *ces pierres éloquentes* : on sait qu'il fit le 9 Thermidor pour sauver sa maîtresse; parleur, poète ou soldat, un homme n'est le plus souvent que la voix ou le bras d'une femme qui pleure ou qui sourit dans l'ombre.

Tout est spectacle en prison, et le départ des condamnés sur la charrette n'était pas un des moins suivis. « Ce que je ne peux pas m'expliquer, remarque madame de Duras, c'est l'espèce de curiosité barbare qui nous pressait de nous mettre aux

fenêtres pour voir arriver et partir ces corbillards ambulants. Je fis la réflexion un jour que dans l'ancien régime nous aurions fait un long détour pour éviter la rencontre d'un criminel qu'on allait pendre, et qu'aujourd'hui notre vue s'attachait sur des victimes innocentes; je crois que nous devenions un peu cruelles, par le commerce habituel de ceux qui l'étaient. »

Afin de tromper l'ennui qui les dévore, les détenus de Sainte-Pélagie instituent une espèce de club : pour faire partie de cette société, il faut n'être ni faux témoin, ni fabricant de faux assignats; quand un candidat a subi l'épreuve, l'initiation, le président le proclame membre de la société en ces termes : « Citoyen, les patriotes détenus dans ce corridor te jugent digne d'être leur frère et ami. C'est le malheur et la bonne foi qui les unissent entre eux; ils n'exigent de toi d'autres garants que ceux-là. Je t'envoie l'accolade fraternelle. » Alors, en signe d'applaudissement, et afin d'éviter le bruit des mains, la société crie : « Bon! bon! » La séance commence à huit heures du soir : on s'instruit réciproquement de tout ce qu'on a appris des porte-clés, et, comme il importe de procéder avec mystère, au lieu de dire : j'ai appris telle chose : on disait : j'ai rêvé telle chose.

A la Conciergerie, Riouffe et ses camarades de

chambrée imaginent une distraction assez singulière : pour faire pièce à un bénédictin qui veut les convertir, ils élèvent autel contre autel, instituent le culte d'Ibrascha avec des hymnes, des prêtres, toute une parodie liturgique. Un des leurs étant à l'agonie, le bénédictin rôdait autour de lui, espérant toujours le ramener dans le giron de l'église. Mais voilà que le mourant rassemble toutes ses forces pour lancer un dernier cri de : Vive Ibrascha : le pauvre moine était au désespoir. « Il feignait de dormir au moment où nous commencions notre office, mais il ne pouvait se contenir longtemps. Aussitôt que notre grand chantre avait entonné, le moine furieux se levait en sursaut, chantait *De profundis* à tue-tête; sa voix faible et cassée ne pouvait couvrir la voix forte et sonore de deux jeunes anachorètes que nous avions, Bailleul et Mathieu. Alors il nous accablait d'injures, traitait notre Dieu d'imposteur et soutenait qu'il le prouverait de reste... aussi nous lui prodiguions les épithètes de philosophe, d'esprit fort et d'incrédule. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonhomme se plaisait dans ces tribulations, et ne voulut jamais changer de chambre; malgré nos mauvaises plaisanteries, nous l'aimions et nous le respections; il le savait bien. »

Une autre distraction, et celle-là plus décente

assurément, c'est la parodie du tribunal révolutionnaire dans certaines chambrées de la Conciergerie : une seule bougie éclaire la scène, chaque juré siégeant sur son lit, l'accusé placé sur une table, le greffier, l'accusateur public remplissant le parquet; la séance commence à minuit. Interrogatoires, réponses, réquisitoires se succèdent; le prévenu, toujours condamné, vient sur la barre d'un lit, les mains attachées, recevoir le coup d'un Sanson improvisé. Pour que la fiction ressemble davantage à la réalité, pour qu'elle devance l'histoire et s'élève jusqu'à la prophétie, l'accusateur subitement devient l'accusé, subit son jugement, et, couvert d'un drap blanc, fantôme shakspearien, évocation dantesque, il apparaît sortant de l'enfer, raconte les supplices qu'il endure, énumère ses crimes, prédit aux jurés leur destinée. Une fois même, le revenant va saisir au collet un compagnon de chambrée, ex-maire d'Ingouville, jacobin enragé, chef de voleurs sous l'ancien régime, et, après lui avoir reproché ses forfaits, il l'entraîne aux enfers. Lapagne! Lapagne! Lapagne! criait-il lamentablement; et Lapagne le suivait interdit, atterré! N'est-ce pas dans cette prison qu'on avait eu l'idée d'une caricature où le bourreau, après avoir guillotiné tout le monde, était représenté se guillotinant lui-même? N'est-ce pas dans *les salons*

de la Terreur que fut conçu le projet de ces bals de victimes où l'on n'admettait que les parents de suppliciés?

Ainsi, chacun suit le chemin que lui tracent son tempérament, son caractère : ceux-là subissent avec résignation leur destinée, ceux-ci la plaisantent en vers et en prose, quelques-uns l'envisagent avec un dédain ironique, d'autres la méditent et la mettent en leçons de philosophie.

Ayant reçu son acte d'accusation, son passeport pour la guillotine, Montjourdain compose pour sa femme cette romance qui étonna et attendrit toute la France :

> L'heure avance où je vais mourir,
> L'heure sonne et la mort m'appelle;
> Je n'ai point un lâche désir,
> Je ne fuirai point devant elle;
> Je meurs plein de foi, plein d'honneur,
> Mais je laisse ma douce amie
> Dans le veuvage et la douleur :
> Ah! je dois regretter la vie.

Au troisième couplet, ce mari admirable invite sa femme à lui chercher un successeur; et, détail caractéristique, celle-ci se remariait trois ou quatre mois après.

Un émule de Ducos, de Champcenetz, un railleur incorrigible, Pierre Ducourneau, improvise des couplets avant et après la condamnation.

> Si nous passons l'onde noire,
> Amis, daignez quelquefois

Ressusciter la mémoire
De deux vrais amis des lois.
Dans ces moments pleins de charmes,
Fêtez-nous parmi les pots,
Et versez, au lieu de larmes,
Quelques flacons de Bordeaux.

Quand un camarade d'infortune allait comparaître devant Fouquier-Tinville, la chambrée le régalait le soir; grande fut la stupéfaction de maint nouveau détenu en présence d'une telle liberté d'esprit. Pendant longtemps les prisonniers conservèrent l'habitude de chanter tous les soirs les couplets de Ducourneau : ils appelaient cela réciter leur office.

Mais la meilleure leçon de philosophie morale, l'indignation contagieuse, les paroles éternelles qui sèment l'idée du droit, tombent des iambes de Chénier.

C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées!
Qui seul, captif, près de la mort,
Attachant à ses vers les ailes enflammées
De ton tonnerre qui s'endort,
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux,
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,
Hécatombe à leurs tribunaux!.....
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!....
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice,
Toi, vertu, pleure si je meurs!

Car la haine d'André est l'amour de la vertu, de la justice, et ces vers, cette éloquence enflam-

mée, dignes de Pindare, d'Archiloque, de Juvénal ont pour toujours vibré dans la conscience de l'humanité : et tandis qu'il vengeait les victimes et condamnait les bourreaux à un immortel mépris, son génie simple et fort, prenant une nouvelle forme, lui créait de nouveaux titres à l'admiration, aux regrets de tous.

## IV

Nobles et bourgeois, princes et paysans, riches et pauvres, généraux, prêtres et philosophes, religieuses et courtisanes, vieillards, femmes et enfants, royalistes d'extrême droite, monarchistes constitutionnels, girondins, dantonistes, hébertistes, tous s'acheminent vers les prisons de la Terreur, tous pêle-mêle arrivent au tribunal révolutionnaire, tous indistinctement montent dans la charrette et pratiquent la seule égalité qu'on connût alors, l'égalité devant le bourreau. De là des contrastes saisissants, des rencontres originales entre le proscrit et le proscripteur, éternelles applications de l'éternelle loi d'ironie; de là des scènes piquantes et des revanches dont la raillerie fit d'ordinaire tous les frais. Un général révolutionnaire, ancien aboyeur de la foire de Saint-Germain,

ci-devant attaché à une ménagerie et nouvellement débarqué, est accosté par un prisonnier jovial qui lui décoche ce boniment : « Le voilà, ce grand Talala, qui a été à la Vendée, ce grand animal d'Afrique qui a des dents et qui mange des pierres; venez, messieurs, venez le voir, il n'en coûte que deux sous après l'avoir vu ! C'est ce grand général des bois qui est venu des déserts de l'Arabie dans une montgolfière et qui est descendu à la Bourbe; c'est celui qui a une culotte blanche et un gilet noir; voyez, voyez ! » Lorsque Chaumette, Hébert, Ronsin, Momoro, Vincent grossirent les rangs des détenus, grande fut la curiosité : on s'empressait surtout autour de Chaumette qui avait l'air fort penaud de se trouver pris à son propre piège : « Avez-vous vu le loup? » se demandait-on. Et les députations de se succéder. Quelqu'un, l'ayant salué profondément, le harangua avec la gravité d'un sénateur romain : « Sublime agent national, conformément à ton immortel réquisitoire, je suis suspect, tu es suspect. » Puis montrant un de ses camarades : « Il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont tous suspects. » Et après une nouvelle révérence, il se retire avec ses camarades, et fait place à une autre députation. Un membre du tribunal révolutionnaire, Kalmer, israélite, Allemand d'origine, président d'un co-

mité jacobin, eut aussi sa part de quolibets : « Feu de file ! — Ma conscience est assez éclairée ! — Vous me donnez un démenti, donc vous insultez le tribunal ; hors des débats ! — Quel est le taux de l'or, de l'argent et des femmes ? — Quel est maintenant entre vous le prix courant de la chair humaine ? » — Quand, le 9 thermidor, on vit arriver Lavalette, Dumas et divers amis de Robespierre, on se vengea de leur mutisme obstiné en les criblant de lazzis. « Maintenant que nous avons parmi nous, disait-on, le confident intime du doge et le magistrat suprême de la république, nous pouvons nous tranquilliser. Il serait beau de voir arriver le doge lui-même ; en pareil cas, nous ne pourrions nous dispenser de lui envoyer une nombreuse députation et de lui donner une garde imposante, afin de l'escorter dans le cas où le médecin Sanson viendrait chercher Sa Majesté pour lui faire la petite opération dont il nous faisait espérer le succès. »

Le 11 thermidor, le bruit se répandit que la femme Duplaix s'était pendue pendant la nuit ; un citoyen confirma la nouvelle : « Citoyens, je vous annonce que la reine douairière vient de se porter à un excès un peu fâcheux. — Quoi donc ? qu'est-il arrivé ? interrogèrent Duplaix père et fils qui ne savaient rien. — Citoyens, reprit le mauvais plai-

sant; c'est un grand jour de deuil pour la France; nous n'avons plus de princesse. » Un épicier, nommé Cortey, qui faisait des signaux à la princesse de Monaco et lui envoyait des baisers, s'attira cette jolie mercuriale du marquis de Pons : « Il faut que vous soyez bien mal élevé, monsieur Cortey, pour vous familiariser avec une personne de ce rang-là; il n'est pas étonnant qu'on veuille vous guillotiner avec nous, puisque vous nous traitez en égal. »

Rappeler quelques exemples de sang-froid, quelques traits de stoïcisme de ces détenus, c'est proprement instruire le procès de l'esprit de parti, et plaider la cause de la tolérance, sentiment presque divin qui introduit la grâce et la douceur dans la vie sociale, qui remplace les traditions disparues par de nouveaux cultes, le respect de l'humanité, le respect des humbles, des faibles, la religion de la souffrance. Et comment contempler sans émotion ce jeune Gosnay, qui, aimé d'une jolie personne et pouvant se sauver, refuse de lire son acte d'accusation, l'emploie à allumer sa pipe, empêche son avocat de le défendre, demande simplement au président qu'on le mène à la guillotine, et, le plus tranquillement du monde, déjeune avec ses camarades auxquels il annonce en riant qu'il va chez le restaurateur de l'autre monde leur faire

préparer un bon souper? — Lamourette qui, après avoir été condamné, soutient seul la conversation, parle avec enthousiasme de Dieu et de l'âme, va au-devant des regrets, en disant : « Qu'est-ce que la mort? Un accident auquel il faut se préparer. Qu'est-ce que la guillotine? Une chiquenaude sur le cou. » — Le maréchal de Mouchy consolant ses amis éplorés : « A seize ans, je suis monté à la tranchée pour mon roi, et à quatre-vingts, je monte à l'échafaud pour mon Dieu; » — le général du Blaisel qui, au moment où on l'arrête, n'emporte qu'une chemise, et observe : « Voilà sans doute la dernière que je mettrai; » Barnave philosophant avec Beaulieu : « En contemplant, lui disait-il, ces hautes puissances, ces philosophes, ces législateurs, ces vils misérables ici confondus, ne vous semble-t-il pas qu'on est transporté sur les bords de ce fleuve infernal dont nous parle la fable et qu'on doit passer sans retour? — Oui, répondait Beaulieu, et nous sommes sur l'avant-scène; » — Malesherbes, traîné dans les cachots pour avoir *fait* à l'âge de soixante-dix-sept ans *son héroïque début au barreau* [1], Malesherbes faisant un faux pas en montant l'escalier qui conduisait au tribunal,

1. Le mot est de M. Renouard, autrefois procureur général à la cour de cassation, un des magistrats qui, par leurs talents et leurs vertus, ont le plus honoré leur compagnie.

et remarquant avec un fin sourire : « Voilà qui est de mauvais augure; un Romain serait rentré chez lui. » Pendant sa détention il adressa à un ami une lettre dans laquelle il s'applaudissait d'avoir été honoré de la confiance du roi : cette lettre ayant passé au visa du greffe, on la lui rendit en l'avertissant qu'elle pourrait le compromettre gravement. « Vous avez raison, répondit-il, cette lettre pourrait bien me conduire à l'échafaud. » Puis, après quelques instants de réflexion, il ajouta : « Qu'importe! elle partira. Telle est mon opinion, je serais un lâche de la trahir; je n'ai fait que mon devoir. »

Bailly eut en prison un avant-goût de l'horrible supplice qui l'attendait : les guichetiers préludent aux barbaries de l'exécution, ils le poussent, le bousculent, le renvoient comme une balle de l'un à l'autre, en s'écriant. « Tiens voilà Bailly! à toi Bailly, prends donc Bailly! » L'ancien maire de Paris supportait avec gravité cet odieux traitement; et, dans ses entretiens avec ses compagnons, il trouvait en son âme droite et candide des réflexions comme celle-ci : « Le métier d'un honnête homme est le plus sûr, même en révolution.... Il ne faut à un individu que de l'égoïsme éclairé pour le mettre sur la voie de la justice et de la vérité... Il est faux et très faux qu'un crime

puisse être jamais utile... » Morale d'enfant de chœur, dira-t-on, mais la morale du succès quand même est-elle une morale, et ne peut-on pardonner à ces naïfs d'avoir cru à l'empire des principes, ignoré qu'en France les honnêtes gens sont rarement aussi hardis que les coquins, qu'incapables de se conserver eux-mêmes, ils ont besoin d'être conservés?

Dupont de Nemours, conduit à la Force, arrivait, dit-il lui-même, comme un conscrit dans un régiment, et il pria Beugnot de faire son éducation. Son calme parfait, sa gaîté aimable, sa bonté toujours en éveil, ses leçons d'économie politique (car il ne perdit pas une si belle occasion de professer sa science bien-aimée), eurent bientôt fait de lui une sorte de directeur des courages, de professeur de santé morale. C'est un riche d'une espèce particulière, qui sans cesse fait l'aumône aux autres, aumône d'esprit, de fermeté, de force d'âme.

Les repas à la gamelle avaient consterné les gourmets de céans : lui seul trouve l'idée divertissante et il prêche finement la philosophie de Scapin, de Pangloss : « Parbleu, tu dois être ravi de cette table commune : encore hier, tu défendais contre moi ton ennuyeux Mably et ton fatigant Lycurgue; eh bien! ce qui te met aujourd'hui en

colère est du Lycurgue, et du plus friand. Patience, il nous viendra quelque autre ami de l'égalité mieux conditionné que le citoyen Vassot; celui-là recommandera le vol dans la prison, pourvu qu'on ne soit pas pris sur le fait. Déjà tu ne peux voir ta jeune et aimable femme qu'à la dérobée, et pas autant que tu voudrais. La monnaie courante est si décriée que bientôt il faudra, comme je l'ai prédit, traîner un ballot d'assignats derrière soi pour payer une paire de souliers. Sais-tu que voilà déjà du chemin de fait vers cette constitution de Lycurgue que tu admires de si bon cœur? Il nous manque des ilotes, mais nous travaillons du matin au soir à en faire, et la matière s'y prête. »

Un jour, se promenant dans le préau, il aperçoit un noyau de pêche, le ramasse, choisit une bonne position au midi, creuse un trou, plante son noyau, et accompagne l'acte de ce commentaire : « Au moment où j'ai aperçu ce noyau, tu me disais que nous avions de la révolution peut-être pour un demi-siècle. Eh bien! mon ami, mon noyau aura le temps de pousser, de devenir un bel et bon pêcher; et que sait-on? Peut-être dans dix, dans vingt, dans trente ans, de pauvres diables, détenus comme nous le sommes par l'éternel droit du plus fort, verront mon pêcher, admireront sa fleur, son beau fruit; ils seront consolés... et je jouis de la

pensée qu'ils m'en auront l'obligation; et, comme tu le vois, cela m'a bien peu coûté. » Du moins, un si gracieux apologue mérite de réconcilier avec les économistes ceux qui, à l'exemple de M. Thiers, traitent leur science de littérature ennuyeuse. Hélas ! après le 9 thermidor, les écoliers de Dupont de Nemours furent saisis d'une fureur de plaisir et de joyeuse vie qui les empêchait de l'écouter, et lui de s'écrier avec une tristesse comique : « Voilà le danger de la victoire; leurs esprits sont à Capoue! »

Parmi les plus singuliers hôtes des prisons figurent le chartreux dom Gerle, Catherine Théos et leurs disciples. La *mère de Dieu*, vieille fille sèche, pâle, silencieuse, avait été cruellement maltraitée par les geôliers, qui la traînèrent depuis la cour jusqu'au sixième étage de la maison du Plessis : loin de se plaindre, elle encouragea ses compagnes qui la contemplaient avec un profond respect. Haly leur témoigna plus d'égards; il les plaça dans le bâtiment dit de la Police, où elles vécurent isolées, pratiquant une sorte de culte, priant en commun trois fois par jour, parlant comme des sibylles, en termes sentencieux, ambigus, prophétiques. Elle ne croit pas à ces mômeries (la religion catholique), dit l'une d'elles à la comtesse de Bohm en montrant la mère de Dieu,

mais elle connaît le passé, le présent et l'avenir. Une autre lui annonça en prairial : « Dans deux mois, nous ne serons pas ici! — Je le crois, Fouquier-Tinville abrègera notre captivité. — Lui, son tribunal, les jurés, les juges n'existeront plus! Tout changera en France! — Le trône sera donc rétabli? — Non. — Les étrangers s'empareront du royaume? — Ni l'un ni l'autre. » Catherine Théos était tellement possédée du démon de la prophétie, qu'elle vaticinait ses visions au cuisinier, au marchand de vin, à Haly, aux guichetiers eux-mêmes. « Je ne périrai pas sur un échafaud, comme vous l'espérez peut-être, annonçait-elle; un événement qui jettera l'épouvante dans Paris annoncera ma mort. » Et ceux-ci ricanaient : « Voilà une belle péronnelle pour faire tant de bruit en disparaissant. » Mais tant était puissant son prestige, qu'une des initiées déclara que si Catherine Théos lui ordonnait de se tuer elle-même ou de tuer quelqu'un, elle obéirait à l'instant. Cagliostro, Mesmer, n'obtenaient pas de leurs fidèles une confiance plus superstitieuse.

Les Girondins, autour desquels on a accumulé tant de légendes, qui, jusqu'après le 10 Août, se montrèrent les émules des plus ardents montagnards et les dépassèrent en violence antireligieuse, les Girondins, ces artistes séduisants de

paroles, rêveurs de bien public et pâles imitateurs de la Grèce et de Rome, rhéteurs et sophistes d'une liberté abstraite qui ne ressemble guère aux libertés pratiques, aimables, ignorants, gonflés de chimères, incapables de cohésion, qui entrèrent dans la politique comme l'enfant entre dans la vie, comme le sceptique entre dans la mort, hommes d'imagination qui lançaient devant eux la multitude, sans mesurer la force de l'instrument, sans calculer la portée de l'arme et qu'elle pourrait éclater dans leurs mains, qui, pendant leur passage au pouvoir, ne déploient aucune des qualités d'un parti de gouvernement ou même d'un parti d'opposition, qui mettent leur âme dans un discours, flottent à la merci de tous les vents et ne savent même pas que la première condition du succès consiste à vouloir énergiquement, à agir avec décision, et qu'après tout enfin, c'est la force qui accouche les idées; les Girondins, mis hors la loi, vinrent à leur tour habiter les maisons de justice.

Entré à la Conciergerie le 29 octobre, deux jours avant leur condamnation, Riouffe, dans ses Mémoires, a rendu avec chaleur l'impression profonde qu'ils firent sur lui : « Ils étaient tous calmes sans ostentation, leurs âmes étaient à une telle hauteur qu'il était impossible de les aborder avec les lieux communs des consolations ordinaires. Brissot

grave et réfléchi... Gensonné recueilli en lui-même... Vergniaud, tantôt grave et tantôt moins sérieux, nous citait une foule de vers plaisants dont sa mémoire était ornée, et quelquefois nous faisait jouir des derniers accents de cette éloquence sublime qui était déjà perdue pour l'univers, puisque les barbares l'empêchaient de parler... Les deux Fonfrède et Ducos se détachaient de ce tableau sévère, pour inspirer un intérêt plus tendre et plus vif encore... Ils quittaient tout ce qui peut rendre la vie chère, une fortune immense, des épouses chéries, des enfants; et cependant ils ne jetaient point leurs regards en arrière, mais les tenaient fortement fixés sur la patrie et la liberté... »

Michelet, Lamartine, ont suivi la trace des Girondins dans la prison des Carmes : ils ont lu leurs dernières pensées gravées avec la pointe des couteaux, écrites avec du sang; toutes, disent-ils, respirent le sentiment de l'héroïsme antique, toutes attestent le génie stoïcien. Lamartine reconnaît même la main de Vergniaud dans cette inscription : *Potius mori quam fœdari.* Michelet, Lamartine ont rêvé : les Girondins ont été écroués à l'Abbaye, à la Grande-Force, au Luxembourg, puis transférés, le 6 octobre, à la Conciergerie; aucun n'a passé par les Carmes. A côté de cette

fiction, la légende du dernier banquet des Girondins : lisez Lamartine, Michelet, Thiers, Nodier surtout qui avait fini par y croire, si bien que Martainville lui disait plaisamment : Tu abuses un peu de l'honneur d'avoir été guillotiné avec ces pauvres Girondins. » Certes, voilà un beau récit, plein de flamme, de verve éloquente; mais, comme l'a si clairement démontré M. Edmond Biré, ce n'est qu'un roman. En revanche, ce qu'on oublia de rapporter, c'est qu'aux heures suprêmes, deux prêtres assermentés, l'abbé Lothringer et l'abbé Lambert, purent visiter en prison les condamnés : sept se confessèrent; l'un d'eux, Fauchet, après s'être confessé, confessa lui-même Sillery; Brissot s'abstint; mais lorsque les autres demandèrent s'il croyait à la vie éternelle, il répondit que oui.

Plusieurs avaient sur eux le pain des proscrits, les pilules de la liberté, des pastilles de poison de Cabanis; ils renoncèrent à en faire usage. Valazé s'était poignardé en plein tribunal; Clavière, un peu plus tard, mourra, lui aussi, à la manière antique : ayant interrogé le peintre Boos sur l'attitude des personnages qui, dans les tableaux, se donnent la mort, il marque bien la place, et, rentré dans la chambre, sans jeter un cri, sans faire un mouvement, se frappe, à coups redoublés,

d'un couteau à découper escamoté au réfectoire [1]. Cependant, le râle de l'agonie, le bruit du sang qui tombe sur les dalles, éveillent ses compagnons; mais quel secours apporter? Rien à attendre du dehors, aucun moyen de se procurer de la lumière; ils se lèvent cependant, se jettent à genoux, prient pour l'infortuné, et regagnent leurs lits, couverts de son sang. Clavière avait pour camarades de chambrée l'évêque Lamourette, un ancien prieur de Solesmes, le peintre de portraits Boos, un tailleur de Paris et Beugnot; il était matérialiste, les deux prêtres fort pieux, le tailleur protestant, l'artiste, rien du tout : tous s'accordaient fort bien. Lamourette, qui avait tenu la plus noble conduite pendant le siège de Lyon,

1. Beugnot trouva aussi à la Force Garat, l'un des premiers commis du Trésor : « Lui seul connaissait à fond le mécanisme de cette grande machine, et le député Cambon, qui prétendait la diriger, avait demandé aux comités de gouvernement de lui rendre Garat, dont il ne pouvait pas se passer. Les comités le lui avaient refusé ; mais pour concilier les besoins du Trésor avec la détention de Garat, chaque matin deux gendarmes venaient le prendre à la Force, le conduisaient au Trésor, où il travaillait toute la journée et le ramenaient coucher en prison. De plus, on lui avait imposé la loi de n'introduire dans la prison ni journaux ni nouvelles, et l'homme, assez peu communicatif de sa nature, était très fidèle à sa consigne. Mais le jour où se répandit à Paris la nouvelle de la bataille de Fleurus, il n'y tint pas et nous éveilla pour nous la communiquer. Je m'écriai après l'avoir entendu : « Nous sommes sauvés! la Terreur ne peut pas se traîner à la suite de la victoire. » (Beugnot, t. Ier, p. 273.)

se mettait de moitié dans les bonnes œuvres d'un autre détenu, l'abbé Eymeri, ancien supérieur de Saint-Sulpice; avant de comparaître devant le tribunal, il chargea Beugnot de publier la rétractation de son serment à la constitution civile du clergé.

La femme d'État de la Gironde, celle qui se flatta de diriger ce parti avec sa plume, comme d'autres prétendirent régner avec un éventail, qui ne voyait dans ce monde d'autre rôle pour elle que celui de Providence, qui prit ses enthousiasmes pour des principes, les élans de son imagination pour des règles de bon sens, ses haines pour des raisons, l'amante idéale de Buzot, qui ne craignait pas d'avouer à son *vénérable mari* cette passion qu'elle eut tant de peine à contenir dans les bornes platoniques, madame Roland demeura de longs mois en prison, comme cette reine de France, comme ce roi qu'elle avait détestés, calomniés, comme ce jeune dauphin dont l'agonie au Temple fut une des grandes fautes de la révolution, servit de prétexte à tant d'impostures. Ses yeux, interprètes et miroirs de son âme, la pureté, la grâce et l'élégance de sa voix, son esprit, son instruction, son éloquence pénétrante lorsqu'elle parlait de la liberté, des devoirs de mère et d'épouse, l'énergie de son caractère, tout contri-

buait à accroître l'admiration de ses amis, à dissiper les préventions de ses adversaires. Elle donnait du courage à tous, elle parfumait la prison de son stoïcisme aimable, de son génie attendri, et, comme si elle eût possédé le don des miracles, sa présence dans la cour, au milieu de femmes perdues, rappelait le bon ordre, sa voix apaisait leur tumulte; il y a des mots, dits par certaines personnes, qui sont des bienfaits. Parfois, cependant, son sexe reprenait le dessus, et la femme qui la servait dit un jour à Riouffe : « Devant vous elle rassemble toutes ses forces, mais dans sa chambre elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer. » Même en prison, madame Roland n'abdique rien de ses utopies, de ses haines. Comme elle attaquait avec véhémence Louis XVI, son interlocuteur la rappela aux égards dus au malheur, vanta le courage du roi devant la mort : « Fort bien, reprit-elle, il a été assez beau sur l'échafaud; mais il ne faut pas lui en savoir gré, les rois sont élevés dès l'enfance à la représentation. » Le jour où elle comparut devant le tribunal, elle s'habilla avec une sorte de recherche : une anglaise de mousseline blonde, rattachée avec une ceinture de velours noir, un bonnet-chapeau d'une élégante simplicité, ses longs cheveux noirs flottant sur

ses épaules; le sourire aux lèvres, elle adressait des recommandations touchantes aux femmes qui se pressaient pour baiser sa main. Un vieux geôlier vint lui ouvrir la grille en pleurant. On sait comment elle marcha au supplice; sur la charrette, au pied même de l'échafaud, elle consolait son compagnon.

Ils n'oseraient! s'exclama Danton [1], lorsqu'on l'avertit des trames ourdies contre lui par Robespierre et Saint-Just. Ils osèrent. Quant à lui, il s'était vanté de porter dans son caractère une bonne portion de la gaîté française, et il tint parole. En arrivant, il dit aux détenus du Luxembourg : « Messieurs je comptais bientôt pouvoir vous faire sortir d'ici; mais, malheureusement, m'y voilà renfermé avec vous, je ne sais plus quel sera le terme de tout ceci. » Puis, un instant après : « Quand les hommes font des sottises, il faut savoir en rire;... je vous plains tous; si la raison ne revient pas promptement, vous n'avez encore vu que des roses. » Rencontrant Thomas Payne, il lui souhaita le bonjour en anglais, ajoutant : « Ce que tu as fait pour le bonheur et la liberté de ton pays, j'ai en vain essayé de le faire pour le mien; j'ai été moins heureux, mais non

1. *Camille Desmoulins et les Dantonistes*, par Jules Claretie, de l'Académie française, 1 vol. in-8°; Plon.

pas plus coupable... On m'envoie à l'échafaud; eh bien! j'irai gaîment. »

Camille avait l'air rêveur et affligé; quand il reçut son acte d'accusation, il s'écria douloureusement : « Je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux; mon seul regret, en mourant, est de n'avoir pu les servir. » Comme il avait apporté des livres mélancoliques, les *Nuits* d'Young, les *Méditations* d'Hervey, Réal le plaisanta : « Est-ce que tu veux mourir d'avance? Tiens, voilà mon livre, à moi, c'est la *Pucelle d'Orléans.* »

Quant à Hérault de Séchelles, on eût dit, observe Beaulieu, que pendant sa détention, sa mère s'était elle-même emprisonnée dans le jardin du Luxembourg. On la voyait du matin au soir, un voile sur les yeux, assise vis-à-vis la fenêtre de la chambre de son fils, élevant quelquefois le regard, presque toujours immobile. Pendant qu'elle était ainsi occupée à épier le moment où elle pourrait apercevoir Hérault, celui-ci jouait dans la cour de la prison au petit palet ou à la galoche. Lucile Dumoulins venait rôder aussi dans le jardin, et, plus heureuse que madame Hérault, elle apercevait son mari qui la regardait sans cesse.

Lacroix et Danton furent enfermés dans deux chambres séparées l'une de l'autre par une troi-

sième, de sorte qu'ils devaient élever la voix pour converser, et qu'ainsi beaucoup de détenus les entendaient. Ils s'entretenaient de leur arrestation, de ce qu'ils diraient au tribunal, des grimaces qu'ils feraient lorsque le rasoir national, dirigé par le fonctionnaire Sanson, leur démantibulerait les vertèbres du cou. Des prisonniers notèrent quelques paroles de cet homme étrange, Mirabeau de la populace, dont le patriotisme ardent et les qualités privées n'excusent certes pas les erreurs politiques, mais permettent de penser qu'il valait mieux que sa vie, auquel il faut tenir compte d'avoir, avec Camille, fait un appel, bien tardif, hélas! à la justice, à l'indulgence. « C'est à pareil jour que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire; j'en demande pardon à Dieu et aux hommes! Mais quoi! ce n'était point par inhumanité! Je voulais prévenir de nouveaux massacres de septembre!.. Je laisse tout dans un gâchis épouvantable; il n'y en a pas un qui s'entende en gouvernement... Dans les révolutions, l'autorité reste aux plus scélérats... Il vaut mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes. »

Le 9 thermidor fut un jour de terrible angoisse : le tocsin sonnant de toutes parts, les cris du peuple, le bruit des tambours, l'appel aux armes, les mou-

vements de troupes, la course des canons, tout semble présager aux prisonniers de nouveaux égorgements. Une chose cependant eût dû les rassurer un peu ; la frayeur des geôliers qui leur laissent le champ libre. Dans quelques prisons ils se rassemblent et jurent de vendre chèrement leurs vies : au premier signal, on s'armera de bois de lits, de meubles brisés, on se réunira dans la cour, et là, les femmes, les enfants abrités derrière les hommes, ceux-ci supporteront le premier choc, protégés par un mur de matelas ; quelques-uns songent à remplir leurs poches de cendres pour les lancer aux yeux des assassins. La nuit s'écoule ainsi dans les plus cruelles incertitudes. A quoi tiennent les destinées des peuples ! Au Luxembourg, le savetier Wilstrich refuse de recevoir Robespierre mis hors la loi et ordonne qu'on le conduise à la maison commune, au milieu de ses partisans les plus résolus. Avec un peu de sang-froid et d'énergie, Robespierre pouvait profiter de cette bonne fortune, faire contre la Convention un nouveau 31 mai, continuer la Terreur. Il ne sut point, et le secret de l'empire fut divulgué ! Le lendemain matin, en dépit des guichetiers, quelques prisonniers montent sur les toits et aperçoivent une foule d'hommes, de femmes, qui, du haut des cheminées, des mansardes, multiplient les

signaux de délivrance. Pour célébrer la chute du tyran, certains montrent une robe, puis une pierre et font signe qu'il est décapité. En effet, il monte à l'échafaud, et avec lui une partie de ses complices: « le concierge flûta sa voix, sa femme miella la sienne, » le sang des innocents cessa de couler, et, après une longue éclipse, les mots de justice, d'humanité retrouvèrent un peu d'écho. Legendre, ami de Danton, régicide, s'écriait avec emphase : « J'ouvrirais mes entrailles, si elles recélaient des prisonniers. » Dans la ville et les prisons, on spécula sur l'obtention des mises en liberté, comme on trafiquait déjà sur les mandats d'arrêt, les passeports et les ajournements de mise en accusation.

Un gardien, ci-devant valet de chambre de la duchesse de Narbonne, disait avec une sorte d'importance à madame de Bohm : « Employez-moi pour sortir promptement d'ici, je suis l'intime d'un membre du comité général [1]. »

1. Les 10, 11 et 12 thermidor, 103 condamnations à mort par suite de mises hors la loi; du 24 thermidor an II au 28 frimaire an III (du 11 août au 15 décembre 1794), 46 condamnations à mort et 837 acquittements ou mises en liberté; du 8 pluviôse au 28 floréal an III (27 janvier au 17 mai 1795), 17 condamnations à mort et 54 acquittements. Et voici le bilan de l'assassinat juridique par le seul tribunal révolutionnaire de Paris avant le 9 thermidor : du 6 avril 1793 au 22 prairial an II, 2,358 accusés; 1,259 condamnations à mort, du 22 prairial au 9 thermidor an II, 1,703 accusés, 1,366 con-

Au Salon de peinture de 1851, on remarqua beaucoup le tableau de Müller : *l'Appel des condamnés*. Dans cette vas e composition, moitié historique, moitié symbolique, figurent quelques-unes des victimes du 7 au 9 thermidor : marquis de Montalembert, princesse de Monaco, Rougeot de Montcrif, M.-C. Lepelletier, Puy de Vérinne et sa femme, Aucanne, ancien maître des comptes, madame Leray, de la Comédie-Française, comtesse de Narbonne Pelet, marquise de Colbert de Maulevrier, Antié dit Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette, le prêtre Meynier, le chimiste Séguin, le baron Trenck, le capitaine Leguay, monseigneur de Saint-Simon, évêque d'Agde, comtesse de Périgord, marquis de Roquelaure. La scène se passe dans une salle basse de la Conciergerie : à chaque nom qui tombe, une grille s'ouvre dans le fond,

damnations à mort. A Paris, on arriva au chiffre de 7,500 détenus politiques. La province n'est pas moins décimée : Carrier, Couthon, Lequinio, Lebon, Tallien, Albitte, Rovère, Collot d'Herbois, Javogues, etc., exécutent les décrets de la Convention, font pénétrer la Terreur, portent la mort dans les villes et les hameaux. Sans parler des autres moyens de tuer, des mariages républicains de Carrier, des mitraillades de Lyon, 12,000 personnes environ à Paris et dans les départements passent leurs *têtes à la lunette de l'éternité;* parmi elles : 3,871 paysans, 2,212 ouvriers, 1,273 bourgeois, 767 prêtres, 715 soldats, 718 filles (servantes, couturières), 639 nobles ou émigrés, 585 avocats, procureurs, huissiers, 559 négociants, 156 domestiques et cabaretiers, 76 médecins, 73 matelots, 19 instituteurs, 46 littérateurs, 21 comédiens. Ces chiffres ont leur éloquence.

donnant passage au malheureux qu'attend la bière des vivants, le tombereau. Herman, président des commissions populaires, et Verner, escortés de guichetiers, d'hommes à piques, procèdent avec calme à leur besogne : un geôlier, le bras tendu, désigne celui qu'on vient d'appeler, tandis qu'un sectionnaire, à la figure férocement indifférente, agite sans façon son pied nu hors du sabot. Tout près du poète Roucher, au premier plan, sur une chaise de paille, absorbé dans une rêverie profonde, André Chénier, la tête appuyée sur la main droite; il tient de l'autre main des tablettes, et de ces tablettes semblent s'échapper ces beaux vers :

... Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres....

Cette page si dramatique présente toutefois deux défauts graves. L'artiste a calomnié ses personnages : la plupart manquent de grandeur, semblent n'éprouver qu'un même sentiment, l'épouvante. Et puisque Müller a voulu donner en quelque sorte la synthèse de cette époque, sans s'asservir aux proportions exactes de l'histoire, pourquoi n'a-

t-il mis sur sa toile que des royalistes ou des modérés, pourquoi avoir fait une place si mince aux autres partis vaincus tour à tour, pourquoi surtout cette absence des classes populaires, des ouvriers, des paysans, qui, plus largement que les autres, versèrent leur sang sur l'échafaud?

Si en effet le crime de la Terreur est d'avoir condamné, depuis un siècle, tant de nobles esprits à douter de la Révolution, si beaucoup de Français ont hésité à se réconcilier avec celle-ci, parce que ses dévots trop souvent refusèrent de distinguer 89 et 93, le droit et l'abus, la vérité et cette exagération de la vérité qui devient pire que l'erreur, si un nuage de forfaits inutiles a longtemps obscurci l'aurore du triomphe, perpétué les ténèbres, la confusion, la discorde des âmes et des partis, c'est que ce régime ne se contenta point de frapper les conspirateurs, ses ennemis déclarés et ses propres défenseurs, ceux en un mot qui, s'agitant dans la région orageuse de la politique, offrent comme enjeu leur tranquillité ou leur vie, mais qu'il atteignit profondément ces masses populaires qui, ayant obtenu gain de cause contre les privilégiés d'autrefois, s'indignèrent qu'on voulût remettre en question le procès et verser leur propre sang pour sceller la victoire : leur idéal d'ordre, de justice,

de bien-être matériel étant ainsi outragé, elles oublièrent les bienfaits de l'Assemblée constituante, et dans leur rancune amère, confondirent, elles aussi, la Révolution, la liberté, avec la Terreur.

# APPENDICE

Pour compléter l'étude sur le chevalier de l'Isle, il n'est pas inutile de rappeler encore quelques-unes de ses poésies.

**CHANSON A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ AU NOM DES GRENADIERS DU RÉGIMENT DE CHAMPAGNE.**

AIR : *Reçois dans ton galetas.*

C'te fois là j'ons le cœur joyeux;
Pus de soucis ni d'alarme :
J'ons vu Condé d'nos deux yeux;
Ys' porte, mordieu, comme un charme!
Pour avoir le corps en état,
N'y a, ma foi, tel qu'un bon soldat..... (*bis*)

En moins de cinq jours, il eut
Gagné net ses deux batailles [1].
Oh! jugez qu'eu joy que c'fut
Quand le bruit s'en vint à Versailles;
Le Roi, la Reine étions bien contents,
C'a fait plaisir à des parents. (*bis*)

1. Un combat en Wetterravie le 16 août 1762, et le 30 du même mois la bataille de Johanisberg.

C'est à des magnier com çà
Qu'octroyons notre bienveillance;
Et morguenne, une fois qu'on l'a,
N'y a qu'à marcher en assurance.
Avec un prince qui nous est cher,
J'exterminerions tout l'enfer. (*bis*)

Je n'lui disons pas adieu,
Quoique d'rès d'main il s'en aille;
J'comptons le revoir avant peu,
Nous conduire à queuque bataille,
Et j'lui jurons, foi de grenadiers
Qu'on peut préparer ses lauriers. (*bis*)

Monsieur le prince de Condé ayant fait distribuer cent louis aux Grenadiers, voici le reçu qu'ils en ont donné.

De Condé nous reconnaissons
Avoir eu cent louis pour boire,
A charge que nous lui rendrons
Par louis d'or une Victoire.

Fait à Metz le 28 juin 1765.
SIGNÉ :
*Tous les Grenadiers de la Garnison.*

### A MADAME DE LA PORTE (FEMME DE L'INTENDANT DE LORRAINE).

AIR : *Mon Mignon tout de bon.*

Depuis que chez moi, j'ai l'amour
Et toute son escorte,
Il me tourmente nuit et jour
D'une terrible sorte,
Je voudrais le mettre à la porte.

Mais s'il est de corps délicat,
Sa résistance est forte;
Après le plus rude combat
Ce faible enfant l'emporte;
On ne peut, on ne peut le mettre à la porte.

D'un tel hôte me voir martyr
Souvent me déconsorte;
Puis je dis : brûler et souffrir
Est cruel, mais qu'importe?
Si je puis, si je puis le mettre à la porte.

O déesse des cœurs heureux!
Que du mien l'ennui sorte!
Reçois les fleurs, entends les vœux,
Qu'à tes autels j'apporte,
Et fais-moi, et fais-moi le mettre à la porte.

## LA MESSE.

AIR : *Lisette ramène aux Champs.*

Princesse,
Venez entendre avec nous
La Messe
Que l'on dira pour vingt sous.
On l'avait pour huit
Avant la famine,
Mais un Jésus-Christ
Se vend au prix courant de la farine
Princesse, etc...
Dieu va bientôt se rendre au gîte;
Le prêtre est à *l'introïbo*;
Qui sait le latin, sait bien vite
Ce qu'un tel moment a de beau.

Au Missel il se place :
*Gloria*, *Kyrie*,
Évangile et préface
Tout est expédié.
Après le sanctus, chose étrange,
Le prêtre avec des mots latins
Fait Dieu, le coupe et puis le mange,
Et s'en lave ensuite les mains.
Princesse, etc...

Quelques bibliographes ont, à tort, cité ces couplets *libertins* comme adressés à Marie-Antoinette; rien n'autorise cette supposition. Voyez *Bulletin du bibliophile*, octobre 1835, et *Archives du nord de la France* par Dinaux et Aimé Le Roy, 1842, in-8.

CHANSON faite par le chevalier de l'Isle pour le mariage du colonel de Colbert, marquis de Seigneulay, et chantée par un soldat du régiment de Champagne : elle s'adressait à la fiancée du colonel; de l'Isle était officier d'ordonnance de celui-ci.

J'suis un luron de Champagne
Qui m'appelle Joly Cœur;
L'plaisir partout m'accompagne :
D'moi n'ayez point peur.
J'suis envoyé ne vous déplaise,
De par le Régiment,
Pour vous dire qu'il est bien aise
De votre accordement.
Dès q'jons appris la nouvelle,
Aussitôt j'ons dit :
Faut qu'elle soit diablement belle,
Qu'elle ait bien d'l'esprit;

Car j'connaissons l'compère
Pour avoir bon nez,
Et d'puis que je vous considère,
J'cré qu'avons deviné.
Votre charmant futur rassemble
Nos cœurs en commun;
Tout l'régiment ensemble
Et lui ça n'fait qu'un,
Enfin not' amour est telle
Qu'il faut sans façons
Que vous épousiez, mamzelle,
Quatre bataillons.
D'la part de nos gens il m'reste
A vous dire un mot :
Mais votre mine est si modeste
Qu'elle me rend tout sot.
C'tependant sans trop d'audace
On peut vous observer
Qu'nos Colbert sont une race
Bonne à conserver.....
Mais quand vous serez marquise
J'vous l'dirons plus clair.
En attendant, soyez tranquille,
L'bonheur vous attend :
Vous n'serez pas plus difficile
Qu'un grand régiment.

## LES DEUX MANANS ET LA CROIX.

Lucas avec Pierrot, au sortir d'une foire,
Regagnaient le hameau voisin,
Tenant joyeux propos, se contant mainte histoire;
Et, tout en devisant, Lucas sur le chemin

Qui les conduisait à leur gîte
Voit une croix, tire au plus vite
Par respect, son chapeau; l'autre laisse le sien.
« Compère, dit Lucas, parbleu, tu pourrais bien,
En faire autant que moi : cela ne coûte guère,
Et c'est de ton devoir. — Non ferai, dit Pierrot;
Saluer cette croix! je ne suis pas si sot;
Elle était un poirier la semaine dernière. »

Ce trait par la fortune est rendu familier :
Tel homme, aujourd'hui croix, hier était poirier.

A MADAME LA DUCHESSE JULES DE POLIGNAC.

Lorsque Dieu de tous ses trésors
Eut de Jules formé le corps,
Jugeant bien qu'un pareil échange
Pour ses favoris serait doux,
Il en fit l'asile d'un ange,
Et c'est le plus heureux de tous.

CHANSON à madame la marquise de Saint-Chamans pour sa guitare, sur l'air : *Je suis né natif de Chinon.*

Les jours me paraissent des mois
Depuis que le destin nous sépare;
Quand verrai-je tes petits doigts,
Parcourant ta gentille guitare,
Faire tintintin.
Faire tatata,
Faire tin, tintintin, tintamare?

Ses doux sons me plaisent bien mieux
Que la plus éclatante fanfare;

Je préfère à l'art merveilleux
Qu'à grands frais l'Opéra nous prépare
  Ton petit tintin, *etc*...

Le sommeil répand sur mes yeux
Ses pavots d'une main fort avare,
Et le jour je porte en tous lieux
Un air triste, rêveur et bizarre
  Loin de ton tintin, *etc*...

Tout se rend à tes yeux charmants,
Le plumet, le rabat, la simarre;
Je soutiens qu'à quatre-vingts ans.
Et jusque sur les bords du Ténare
  Ils feront tintin, *etc*...

Mais je te connais un attrait
Plus séduisant encor et plus rare :
C'est ton esprit qui confondrait
Les docteurs, la pourpre et la tiare,
  Malgré leur tintin, *etc*...

Hélas ! j'ignore le bienfait
Que ton cœur à ma flamme prépare :
Mais le plus doux pour moi serait
Qu'unissant mon luth à ta guitare,
  Nous fissions tintin, *etc*...

COUPLETS à Zerbin, chien de madame la princesse de Poix, et frère d'Hermine, chienne de madame la duchesse de Grammont.

I

Nous devons politesse
A la jeune princesse

Et surtout à son chien
Saluons tous Zerbin.

II

On trouve au catalogue
Des proverbes en vogue :
Qui m'aime, aime mon chien;
Nous aimons tous Zerbin.

III

Paris suivant l'usage,
A l'homme le plus sage
Préfère un joli chien;
C'est là que vint Zerbin.

IV

Il y vint en famille :
Sa sœur, jeune et gentille,
Eut des mœurs de chien;
On protégea Zerbin.

V

Une beauté cruelle
Voulut quelqu'un près d'elle
A traiter comme un chien :
On lui donna Zerbin.

VI

Avec tous les Noailles
De Paris à Versailles
Allant un train de chien
On vit bientôt Zerbin.

VII

Il résolut dans l'âme
D'être aimé de sa dame;
C'est un métier de chien
Fait exprès pour Zerbin.

VIII

Mais il sut, pour la rendre
Sensible, douce et tendre,
Tenir bon, comme un chien :
Tenons comme Zerbin...

IX

Enfin, sûr de lui plaire,
Il n'alla point en faire
Un vacarme de chien :
Admirons tous Zerbin.

X

Heureux par sa tendresse,
Il voue à sa maîtresse
Fidélité de chien;
Aimons comme Zerbin.

XI

Habile en sa constance,
Si la langueur commence,
Il joue au jeune chien;
Jouons comme Zerbin.

XII

Ceci vaut tout un livre,
Chacun de nous doit vivre
Et mourir comme un chien :
Imitons tous Zerbin.

LE MENU.

Pot-pourri sur l'air des : *Folies d'Espagne.*

Premièrement un très simple potage
Pour cela même appelé de santé,
Lequel aura, Messieurs, pour entourage
De six bons plats le nombre bien compté.

AIR : *Allons le voir à Saint-Cloud.*

De quatre jeunes pigeons
Chacun fournira sa culotte
Qu'aux pois nous servirons;
Puis la famille qui barbotte
Paraîtra dans un consommé;
A côté, pour chaque affamé,
Mouton à la purée,
Galantine à la gelée.

AIR : *Quand le péril est agréable.*

Chacune en un papier placée,
Les côtes d'un veau l'on verra;
Un peu plus loin on servira
Aussi sa noix glacée.

AIR : *Réveillez-vous.*

D'un bœuf bien gras le haut de chausse
Tout juste au beau milieu rangé,
Et dont le jus lui sert de sausse (*sic*)
Tient lieu du potage mangé.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

D'oiseaux de la mère d'Amour,
Un trio doit marcher ensuite,
Et les fils du chantre du jour
Soudain paraîtront à leur suite.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas.*

Puis de jeunes haricots
Préparés à l'anglaise,
Des petits pois tout nouveaux,
Et des abesses en pots,
Aux fraises, aux fraises, aux fraises.

AIR : *Lon lan laderirette.*

Petits éperlans embrochés (*bis*)
Aux concombres des œufs pochés,
Lon lan laderirette,
Crême soufflée, artichauts frits,
Lon lan de deriri.

CHANSON CONTRE L'ACADÉMIE DE NANCY.

Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire des nouveaux savants
Dont l'espèce croît en Lorraine
Sans beaucoup d'étude ni peine,
Pour vous apprendre tout exprès
Q'on est savant à peu de frais.

L'on n'a qu'à venir à Nancy
Et dire hardiment : « Me voicy,
Allons, messieurs, qu'on m'expédie
Un brevet pour l'Académie ».
Aussitôt on serait admis
Parmi ces nouveaux beaux esprits.

Ils récitent tous des discours
Qui, quoique longs, seraient bien courts,
S'ils en ôtaient le verbiage
Dont ils font un grand étalage :
Si bien que tous ces longs propos
Sont des riens et beaucoup de mots.

Sur tous les arts de l'univers,
Ils parlent à tort et à travers,
De rhétorique, mécanique,
De la physique et de l'optique,
Et l'on conclut que tels savants
Dans le fond sont des ignorants...

## II

### LES CHATS DE MADAME HELVÉTIUS ET DE L'ABBÉ GALIANI.

Pour faire pendant à la Chatte philosophe de Gleichen, il faut présenter ici les chats épicuriens de madame Helvétius. (*Mémoires* de la Baronne d'Oberkirch tome II, p. 259). Je sais une certaine demoiselle Yvonne, qui me touche de fort près, et qui, loin de s'étonner de la passion de madame Helvétius, la partage complètement, s'informe avec la plus vive curiosité de tous les personnages qu'elle a hantés, collectionne la prose ou les vers qu'elle leur a inspirés. Les sept chats de Servigney sont des favoris presque aussi choyés que ceux de la femme du fermier général : je dois confesser toutefois qu'ils daignent prendre des souris. Leur jeune maîtresse lira sans doute avec intérêt le récit de madame d'Oberkirch. Voici comment la conversation s'engage entre madame Helvétius et M. d'Andlau venu, avec un de ses cousins, pour lui rendre visite.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer... Que faites-vous donc, Comtois? Vous dérangez *Marquise.* Laissez ce fauteuil.... Charmée, monsieur, de faire connaissance avec vous... C'est encore pis cette fois, *Aza* est malade; il a pris ce matin un remède.

— Mais, madame, c'est que...

— Vous êtes un imbécile, cherchez mieux. Messieurs,

vous voici par un temps superbe... Pas par ici, misérable! c'est la niche de *Musette*; elle y est avec ses petits, et va vous sauter aux yeux... »

Pendant ce temps, le baron d'Andlau et son cousin sont debout, au milieu du salon, ne sachant où prendre un siège, et se trouvant entourés de vingt angoras énormes, de toutes couleurs, habillés de longues robes fourrées, sans doute pour conserver la leur et les garantir du froid, en les empêchant de courir. Ces étranges figures sautèrent à bas de leurs bergères, et alors les visiteurs virent traîner des queues de brocard, de dauphine, de satin, doublées des fourrures les plus précieuses. Les chats allèrent ainsi par la chambre, semblables à des conseillers au parlement, avec la même gravité, la même sûreté de leur mérite. Madame Helvétius les appela tous par leur nom, en offrant ses excuses de son mieux. M. d'Andlau se mourait de rire et n'osait le laisser voir. Mais tout à coup la porte s'ouvrit, et on apporta le dîner de ces messieurs dans de la vaisselle plate, qui leur fut servie autour de la chambre. C'étaient des blancs de volaille ou de perdrix, avec quelques petits os à ronger. Il y eut alors mêlée, coups de griffes, grognements, cris, jusqu'à ce que chacun fût pourvu et s'établît en pompe sur les sièges de lampas qu'ils graissaient à qui mieux mieux.

« Je ne savais plus où me mettre, ajouta M. d'Andlau, et je craignais de me lever avec un aileron à mon habit; ces chats ne respectaient rien, la robe de leur maîtresse encore moins que le reste. »

Un autre partisan de la gent chatte, c'est l'abbé Galiani (Voir sa *Correspondance*, éditée par Lucien Perey et Gaston Maugras.) Ecoutez comme il en parle dans ses lettres à madame d'Epinay, à madame Necker.

« J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination : je voudrais le faire, mais je n'en ai pas

les bras. Il aura pour titre : *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits, traduites du chat en français par M. d'Egrattigny, interprète de la langue chatte à la bibliothèque du Roi.*

« Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte ici, je rêve toujours à cet ouvrage, qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des Dieux hommes. Ensuite elle leur explique la théologie et les deux principes, le Dieu homme bon, et le Démon chien mauvais; puis elle leur dicte la morale, la guerre aux rats et aux moineaux, etc; enfin elle leur parle de la vie future et de la Ratapolis céleste qui est une ville dont les murailles sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles, etc... et qui est remplie de rats destinés à leur amusement. Elle leur inculque le respect pour les chats châtrés, qui sont des chats prédestinés, appelés à cet état par le Dieu homme, pour être heureux dans ce monde et dans l'autre, témoin comme ils sont gras; et c'est pour cela qu'ils sont dispensés de prendre des souris. Enfin elle leur recommande la plus parfaite résignation en cas que le Dieu homme les appelle à cet état de perfection, etc., etc..... (Tome I^er, p. 331, lettre à madame d'Epinay.)

« Faute d'autres animaux raisonnables, je fais société avec un chat. Il est à présent malade. Si vous connaissez la force des chagrins domestiques, vous pourrez juger de mon affliction. J'ai appris la langue chatte depuis mon départ de Paris, et je la parle assez couramment pour un homme, et je crois que si vous veniez me trouver, au lieu de vous dire : je vous adore, je languis, je me meurs, et cent autres fadaises de la langue française (la plus asiatique de toutes les langues), je vous dirais *miaoù*, et tout serait dit, et même très énergiquement. Savoir ce que vous répondriez? Répondriez vous à demi-voix, comme une jolie

chatte, mié, mieu, miau? ou souffleriez-vous comme une chatte fauve et farouche? Allons, vous ne risquez rien à me le dire à deux cents lieues de distance. Ni vos griffes, ni les miennes, ne sont pas si longues... » (Tome I[er], p. 414 : lettre à madame Necker.

« Ma chatte angora est tombée d'une terrasse dans la cour et restée morte sur le carreau. Ce coup est un coup de foudre pour moi. Sans plaisanterie et sans exagération, tous les objets *ici*, après cette perte, sont devenus indifférents pour moi; rien ne m'attache plus à ma chère patrie, où rien de bon n'est resté, depuis que ma chatte marseillaise est trépassée... »

## III

### LES MÉDECINS D'AUTREFOIS.

Voici un trait singulier du fameux médecin Chirac, que je tiens de M. de Schomberg. Chirac était à l'extrémité de la maladie dont il mourut. Après quelques jours de délire, la tête lui revint à moitié. Tout à coup, il se tâte le pouls : « J'ai été appelé trop tard, s'écrie-t-il; l'a-t-on saigné? — Non, lui répond-on. — Eh bien, reprit-il, c'est un homme mort. » Et il dit vrai. (*Souvenirs de Félicie.*)

## IV

Les Mémoires inédits de monseigneur de Salomon, internonce à Paris pendant la Révolution, ont été publiés depuis peu, et rapportent d'intéressants détails sur le régime des prisons avant, pendant et après la Terreur; ils font honneur à l'humanité de Richard, concierge

de la Conciergerie, et à son excellente femme tuée d'un coup de couteau par un scélérat qui partait pour les galères, au moment même où elle le consolait et lui donnait de l'argent.

» J'avais confié en secret à la domestique de Richard combien j'éprouvais de répugnance à entrer dans ma prison, et surtout à m'y voir renfermé sous les verrous. Elle s'était empressée de le répéter à son maître, et avait obtenu qu'il fît ouvrir la porte dès la pointe du jour. Le premier matin où je bénéficiai de cette mesure, je vis, comme ma porte s'ouvrait, un carlin entrer dans ma chambre, sauter sur mon lit, en faire le tour et s'en aller. C'était le carlin de la reine, que Richard avait recueilli, et dont il prenait le plus grand soin. Il venait de la sorte pour flairer les matelas de sa maîtresse. Je le vis faire ainsi tous les matins, à la même heure, pendant trois mois entiers, et, malgré tous mes efforts, je ne pus jamais l'attraper.

» C'est la petite fille de Richard qui a sauvé la vie au vieux président Angrau. Toutes les fois qu'elle entendait dire qu'on allait venir le prendre pour le conduire devant le tribunal révolutionnaire, elle le faisait mettre au lit et répondait aux envoyés : Que voulez-vous faire de ce vieillard? Il ne peut se lever et mourra peut-être dans la journée. » Et elle répéta ce manège jusqu'à la mort de Robespierre. De plus, tout le temps qu'il fut en prison, elle lui porta chaque matin une tasse d'excellent café à la crème.

» Richard allait souvent visiter la reine et lui demander si elle n'avait pas besoin de quelque chose. Elle ne manquait jamais de lui adresser ses remerciements; seulement elle y mettait, au dire de Richard, un peu trop de solennité. Un jour elle lui demanda s'il avait été maître d'hôtel. — Oh! nullement, madame; je suis presque né dans les prisons. — C'est que tout ce que

vous me donnez à manger est excellent. — Je vous avouerai que je vais moi-même au marché, et que j'y achète tout ce que je puis trouver de meilleur. — Oh! répondit la reine, que vous êtes bon, monsieur Richard! »

Richard ajoutait encore que le mets préféré de la reine était le canard.

Le concierge raconta aussi à monseigneur de Salomon la mort de madame Elisabeth.

« ..... Elle s'avança à l'entrée de la prison. Beaucoup de grandes dames, qui allaient avec elle à l'échafaud, s'y trouvaient déjà rassemblées. Il y avait entre autres, madame de Senozan, sœur du ministre Malesherbes, défenseur du roi, la meilleure et la plus charitable des femmes. Madame Elisabeth chargea Richard de présenter ses compliments à sa sœur. Alors une de ces dames, dont j'ai oublié le nom, une duchesse, je crois, prenant la parole : « Madame, lui dit-elle, votre sœur a subi le » sort que nous allons subir nous-mêmes. »

Quel trait de tragédie! Mais alors la tragédie courait les rues et les prisons.

# TABLE

## UN CLIENT DE L'ANCIEN RÉGIME

## LA SOCIÉTÉ DANS LES PRISONS DE PARIS PENDANT LA TERREUR

